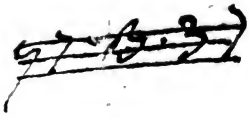
BIBLIOTECA NAZ
142
B
37
NAPOLI

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
142
B
37
NAPOLI



HISTOIRE
DE
RUSSIE.
TOME TROISIEME.

HISTOIRE

DE

RUSSIE,

Tirée des chroniques originales, de pièces authentiques, & des meilleurs hiſtoriens de la Nation.

PAR M. LEVESQUE.

TOME TROISIEME.

B. R. NEAPOLIS

YVERDON,

M. DCC. LXXXIII.

HISTOIRE
DE
RUSSIE.

IVAN IV, VASSILIÉVITCH, PREMIER TSAR.

Surnommé par les Ruſſes le Terrible, & par les Étrangers, le Tyran.

Vaſſili, en mourant, laiſſoit deux enfans en bas âge, Ivan & Ioury. Dans les tems plus anciens, perſonne ne ſe fût aviſé de tirer un de ces enfans du berceau, pour le placer ſur le trône, & la ſucceſſion de leur père auroit inconteſtablement paſſé au plus âgé de leurs oncles. Mais les principes étoient changés. Vaſſili nomma pour ſon ſucceſſeur Ivan, qui ne faiſoit que d'entrer dans ſa quatrième année. Il confia la tutèle à la mère du jeune Prince, & lui donna pour conſeil 1534.

ce même Mikhaïl Glinski, qu'il avoit ſi
1534. long-tems retenu dans les fers, & qui
Khilkof. eût été plus heureux, s'il ne fût ſorti de
priſon que pour reſter dans l'obſcurité.

Tſarſt-vennaïa Kniga. Georges & André, oncles du jeune Prince, lui prêtèrent ſerment ſur la croix dès que leur frère eut rendu le dernier ſoupir. Mais le premier ſe repentit bientôt de cet acte de ſoumiſſion : il crut n'avoir qu'à commander pour faire revivre des droits abrogés par le tems & l'oubli ; il fit ordonner par ſon ſecrétaire à la plûpart de Boïars de ſe rendre auprès de lui, de le reconnoître & de le ſervir comme ſouverain. Cette démarche étoit plutôt inſenſée que hardie, puiſqu'il n'avoit aucune force pour la ſoutenir. Perſonne ne ſe mit en devoir d'obéir à ſes ordres, & il fut renfermé dans une étroite priſon, où il ne vécut que trois ans.

Les Ruſſes étoient accoutumés à voir les veuves de leurs ſouverains ſe renfermer dans des monaſtères, y dépoſer la pompe du rang qu'elles venoient de perdre avec leur époux, renoncer au ſiècle, & au nom même qu'elles y avoient porté, & prendre un nouveau nom avec le lugubre habit de leur nouvel état. Un ſpectacle bien différent frappa les yeux après la mort de Vaſſili, lorſqu'Hélène, ſa jeune veuve, tenoit de ſa main délicate les rênes du gouvernement, & dictoit des loix de

Joan. Ba- cette même bouche qui parloit un lan-

gage plus touchant, plus propre à ſon ſexe, avec le Kniaz Obolenski, plus connu ſous le nom d'Ovtchina. 1534. fil vita. Khilkof.

Ce commerce galant étoit l'objet d'un grand ſcandale pour des hommes qui, ne connoiſſant encore que les vices groſſiers, ne ſavoient pas être indulgens pour les foibleſſes. Les propos outrageans tenus ſur la conduite de la Régente, & qui lui furent trop fidèlement rapportés, excitèrent ſa vengeance; &, comme il arrive trop ſouvent, l'amour, qui devroit adoucir les cœurs, la rendit ſanguinaire Elle perſécuta pluſieurs Boïars qui l'avoient attaquée dans leurs propos indiſcrets, & n'épargna pas même Mikhaïl Glinski ſon oncle. Ce Prince à qui le dernier ſouverain avoit confié ſa veuve & ſes fils, crut avoir le droit de reprocher à ſa nièce une paſſion que du moins elle devoit mieux cacher. Ce guerrier, qui avoit paſſé la plus grande partie de ſa vie dans les camps, & dont une longue & dure captivité devoit avoir aigri le caractère, ne ménagea peut-être pas aſſez les expreſſions que lui inſpira ſon zèle. Cenſeur ſévère, on voulut qu'il fût ſujet coupable. Il fut accuſé de porter ſes vues ambitieuſes juſqu'au trône; la haine de la Régente tint lieu de preuve contre lui, & dicta ſon arrêt. Il eut les yeux crevés, & fut renfermé dans le monaſtère de Troïtſa, où il mourut bientôt. Tſarſt. Knig.

Perſonne ne fut trompé ſur le véritable crime de Glinski, & ſon injuſte ſupplice rendit le gouvernement odieux. Le Prince Semen Belski, indigné de la conduite & de la cruauté de la Régente, & rougiſſant de lui obéir, ſe retira auprès du Roi de Pologne qui lui donna des apanages conſidérables : d'autres ſeigneurs ſuivirent ſon exemple ; mais aucun ne nourrit une haine plus implacable que la ſienne ; aucun ne brava tant de dangers & de fatigues pour faire des ennemis à la patrie qu'il avoit abjurée ; aucun, par horreur pour le crime, ne ſe rendit auſſi criminel. Le Polonois, le Turc, le Tatar, le virent ſucceſſivement ſolliciter leurs armes contre le peuple qu'il devoit défendre au prix de tout ſon ſang, & qu'il auroit voulu pouvoir exterminer.

1534. 1535.

Tſarſt. Knig. Knig. Stepen. Khilhof.

La paix avoit été confirmée au commencement du règne, entre la Pologne & la Ruſſie. Mais Ovtchina, voulant peut-être punir Sigiſmond de la retraite qu'il venoit d'accorder à Belski, entra dans la Lithuanie & fit un dégat affreux juſqu'au voiſinage de Vilna. Peut-être auſſi ne fit-il que prévenir Sigiſmond dont il n'ignoroit pas les préparatifs. La plûpart des auteurs Ruſſes veulent même que le Roi de Pologne ait été l'agreſſeur. Il eſt certain, du moins, que ſes armées ne tardèrent pas à paroître en Ruſſie : elles prirent d'abord une petite ville de

la Ruſſie ſeptentrionale : mais enſuite elles firent en vain le ſiége de Starodoub, de Tchernigof, de Smolensk. Elles perdirent beaucoup de monde, une partie de leur artillerie & même des officiers généraux, qui tombèrent entre les mains des Ruſſes. Des Voevodes, ſortis de Smolensk, de Starodoub, de Novgorod mirent tout à feu & à ſang dans différentes parties de la Lithuanie & de la Pologne. Sigiſmond, irrité de tant de ſuccès malheureux, ne ſonge qu'à les réparer. Il ſe diſpoſe à frapper des coups plus déciſifs, joint à ſes propres armées des troupes étrangères, & fait une ſeconde fois aſſiéger Starodoub. Ovtchina s'y étoit renfermé. Les murailles, long-tems battues par le feu continuel de l'artillerie, ne paroiſſoient pas même endommagées. Formées de groſſes poutres entrelacées, qui ſoutenoient des remparts de terre, elles ne craignoient pas les boulets. Mais les aſſiégeans parviennent à y mettre le feu. L'incendie ſe répand en un inſtant dans toute la ville : les habitans ne peuvent éviter les flammes qu'en ſe jetant entre les bras des Polonois qui maſſacrent les vieillards & les gens du bas peuple, & ne daignent conſerver & charger de chaînes que ceux dont ils eſpèrent une rançon. Ovtchina captif, fut bientôt racheté ou échangé ; car on le voit peu de tems après reparoître en Ruſſie. 1535.

Pendant que la guerre continuoit, ſans
1535. offrir aucun évènement digne d'être con-
Tſarſt- ſervé dans l'hiſtoire, la Cour du jeune
vennaïa Ivan étoit en proie à des intrigues, dont
Kniga. André, l'oncle du ſouverain, devint enfin la victime.

Il avoit eſpéré, à la mort du Grand Prince ſon frère, obtenir une augmentation d'apanage, & n'avoit reçu de la Régente que de foibles préſens & des careſſes peut être trompeuſes. Mécontent de la Cour, il s'étoit retiré dans ſon domaine de Staritſa.

Des intriguans perſuadèrent à la princeſſe Régente qu'André vouloit ſortir de Ruſſie, pour aller ſe joindre aux ennemis de l'État, & ils inſinuoient en même tems à ce Prince que la Cour vouloit s'emparer de ſa perſonne.

Soit qu'Hélène ne cherchât qu'à l'amuſer & à gagner du tems, pour prendre contre lui des meſures plus aſſurées; ſoit que les accuſations dont on le chargeoit n'euſſent pas fait ſur elle une forte impreſſion, elle le fit prier de bannir toute défiance, & de mépriſer des bruits qui n'avoient aucun fondement. Elle affecta même de continuer avec lui un commerce d'amitié, & le manda enfin à Moskou. Il craignit, ſans doute, de ſe rendre plus ſuſpect par un refus; il obéit. La Régente lui prodigua les careſſes en apparence les plus ſincères, & n'épargna pas même les

sermens. Elle lui permit bientôt après de retourner dans son apanage, & l'on se 1535.
sépara avec les marques réciproques d'une entière confiance.

Cependant ces sermens, ces protestations, ces épanchemens mutuels n'étoient qu'un jeu de Cour : on se haïssoit, on se craignoit de part & d'autre : & les soupçons prenoient chaque jour de nouvelles forces, par la continuation des mêmes intrigues qui les avoient fait naître.

Sur ces entrefaites, les Tatars de Kazan 1537.
firent quelques mouvemens. La Régente manda le Prince André pour recevoir ses conseils : mais, échappé une fois du piége, il n'osa pas braver encore le danger de paroître à la Cour; il s'excusa sur une maladie, & demanda même un médecin. On lui en envoya un. Il eût été dangereux pour cet homme de faire un rapport contraire au vues de la Régente : on lui avoit dicté peut-être ce qu'il devoit déclarer à son retour; &, fidèle aux ordres qu'il avoit reçus, il annonça que la maladie du Prince étoit légère, & qu'il ne gardoit le lit que pour éluder les intentions de la Cour.

Hélène eut soin d'entretenir des espions auprès d'André : manœuvre dangereuse, dont il ne résulte jamais que des rapports ou faux ou envenimés. On en vit alors un exemple. Pendant qu'André envoyoit à la Régente un homme de confiance,

pour entrer avec elle en explication, on
1537. vint annoncer à cette princeſſe qu'il avoit réſolu de prendre la fuite dès le lendemain matin.

On croit que cet avis étoit faux, & il cauſa la perte d'André. La Cour dépêcha des Boïars & des hommes armés pour l'arrêter. Un ami lui fit part du danger qu'il couroit; il prit la fuite & ſe rendit à Novgorod. Il ſentit alors qu'il ne lui reſtoit quelque eſpoir de ſalut, qu'en adoptant les projets qu'on lui avoit ſuppoſés; & qu'il falloit devenir rébelle, pour n'être pas puni ſur le faux ſoupçon de rébellion. Il écrivit aux grands, aux Boïars, aux nobles, qu'ils devoient rougir d'obéir à un enfant, qui n'avoit point encore de volonté, & à une femme qui les gouvernoit d'après les caprices de ſes amans : qu'il ſeroit plus glorieux pour eux de le reconnoître, lui, qui avoit reçu de ſa naiſſance des droits au trône, & que ſon âge rendoit capable de paroître à la tête de la nobleſſe Ruſſe, ſoit dans les conſeils, ſoit dans les armées.

Ces lettres ne furent pas ſans effets; il trouva des amis à Novgorod, des nobles vinrent ſe joindre à lui; il ſe vit à la tête d'un parti : parti foible, trop peu capable de le défendre, & qui fut entraîné dans ſa ruine.

La Régente envoya contre lui des troupes ſous le commandement d'Ovtchina.

Déjà les deux armées étoient en préſence; déjà elles étoient rangées en ordre de bataille; on n'attendoit plus que le ſignal du combat: un ſcrupule, déplacé dans de telles circonſtances, s'empare du cœur d'André. Après s'être fait un parti, après avoir demandé le rang ſuprême, il héſite à combattre l'armée du ſouverain; il ſe livre au remords, il négocie, il demande ſeulement de n'être pas puni avec trop de rigueur, & ſe contente de la parole d'Ovtchina. Dès qu'il l'a reçue, il quitte ſon armée, abandonne ſes amis qu'il devoit défendre juſqu'à la mort, s'abandonne lui-même & ſe laiſſe conduire à Moskou. 1537.

Ovtchina y reçoit des reproches, ſans doute concertés, ſur ce qu'il a promis au malheureux Prince de Staritſa. Tout ce qu'il a fait eſt déſavoué. Les nobles qui s'étoient rendus auprès d'André, ceux qui avoient eu quelque part à ſa confiance, ſont livrés à de cruelles tortures, déchirés par le knout, mis à mort. On comprit parmi ces malheureux les officiers du Prince, & tous ceux que le devoir avoit approchés de ſa perſonne: ils étoient condamnés ſans être entendus, & ceux qu'on ſoupçonnoit étoient toujours trouvés coupables. André lui-même fut jeté dans une affreuſe priſon, & n'y vécut que ſix mois. Le peu de tems que vivoient la plûpart des infortunés con-

damnés aux fers, peut nous faire imagi-
1537. ner quelle étoit l'horreur de leurs cachots, à moins que le poiſon ou des ſupplices ſecrets n'avançaſſent leurs jours.

Hélène ne ſurvécut que peu de mois à ſa victoire. Elle mourut le 3 Avril 1538, après quatre ans d'une régence peu for-
Joan. Basil. vita. tunée. On a écrit que ſes jours furent abrégés par le poiſon, & que la faction ennemie de cette princeſſe condamna ſon malheureux amant à être haché en pièces, en place publique, par la main du bourreau.

Ivan n'avoit encore que ſept ans. Il reſta entre les mains des ambitieux qui s'étoient emparés de lui, du vivant même de ſa mère. Loin de pouvoir leur en impoſer ou les punir, cette princeſſe, qui ſembloit gouverner à ſon gré un vaſte empire, gouvernée elle-même & maîtriſée par eux, n'oſoit gémir qu'en ſecret de leurs uſurpations. Un Mikhaïl Tout-
Lettre du Tſar Ivan dans Kourbskoi. chkof, & les princes Ivan & Vaſſili Chouiski, arrachèrent avec audace de ſes mains les rênes du gouvernement; pillèrent ſa caiſſe, ſemblèrent regarder le domaine du ſouverain comme leur héritage & ne rougirent point de s'y établir & d'en diſpoſer à leur gré. Enhardis par le ſuccès de ces attentats, il ſe ſaiſirent du Prince lui-même, ſous prétexte de le garder, & le traitèrent moins comme un ſouverain, que comme un

pauvre étranger qu'ils daignoient recueillir. Les amis du dernier Prince, ceux de la Régente, étoient punis, par l'exil ou par la mort, du crime d'avoir ſu plaire à leurs maîtres. Les tyrans & leurs favoris ne daignoient pas cacher leurs dédains à la Régente & à ſes fils. Souvent on voyoit Vaſſili Chouiski, nonchalamment aſſis ſur un banc, le coude & preſque tout le corps appuyé ſur le lit du dernier ſouverain, étendre inſolemment les jambes & les tenir poſées ſur les genoux de ſon Prince. 1537.

Dès qu'Ivan entra dans l'âge où l'on commence à faire quelque uſage de la raiſon & à ſentir une injure, il voulut ſecouer le joug humiliant qui lui étoit impoſé. Il envoya Vaſſili Chouiski à Volodimer, ſous prétexte d'en impoſer aux Tatars. Chouiski obéit, peut-être par orgueil, & pour prouver à ſon maître qu'il n'avoit pas beſoin d'être à la Cour, pour y dominer. Il avoit acheté, des tréſors du Prince, une foule de Boïars, dont il ſe ſervoit pour l'opprimer plus ſûrement; &, en partant, il le remit ſous leur garde.

Le premier uſage que fit Ivan de ſa fauſſe liberté, fut d'appeler auprès de ſa perſonne, Ivan Belski, parent du traître Semen, mais qui n'avoit pas partagé ſon crime. Il lui donna toute ſa confiance. C'étoit l'offrir en victime à ſes tyrans. Auſſi Belski eſt-il arrêté ſans que le Prin-

ce ſoit inſtruit de cette audace. Chouiski
1537. eſt rappelé par les Boïars qui lui ſont vendus & qui lui mandent de hâter ſon retour. Sur cet avis, il ſe révolte ouvertement, raſſemble autour de lui une foule de traîtres & reçoit leurs ſermens de fidélité. Il entre à Moskou; ſon faſte, ſon cortége, ſa fierté ſemblent annoncer qu'il eſt le ſouverain. Il en fait les fonctions, il aſſemble un conſeil, il envoie Belski en exil, ſans que le véritable ſouverain, tenu, pour ainſi dire, aux arrêts par les créatures de l'uſurpateur, ſache rien de toutes ces démarches audacieuſes. Ses amis ſont relégués, bannis, aſſaſſinés; & il les croit encore près de lui. Mais enfin il en voit arrêter quelques-uns à la porte même de ſon appartement, & c'eſt par cet attentat qu'il apprend tout ce qu'on oſe contre ſa perſonne.

Le métropolite étoit ſans doute dans les intérêts de Belski, car il partageoit avec lui la haîne des favoris du tyran. Ces factions ne reſpectent pas même le chef de l'égliſe : ils le pourſuivent, trois heures avant le jour, juſques dans la chambre à coucher du jeune Prince, l'enlèvent, le maltraitent, l'envoient dans un couvent de Bielozéro. C'eſt dans cette même ville que Belski avoit été tranſporté par ordre de Chouiski, & qu'il fut peu de tems après égorgé dans la priſon.

Tant qu'Ivan ne fut point en âge d'en-
impoſer, ce ne fut parmi les grands qu'u- 1357.
ſurpations, querelles & anarchie. Un jour, en plein conſeil, les Boïars prirent diſpute dans la chambre, en la préſence du ſouverain. Bientôt à la voix de Chouiski, toute leur fureur ſe porte contre Vorontſof, qui avoit le malheur d'être aimé du Prince, ſe jettent ſur lui, le frappent, & peu s'en faut qu'il ne ſoit aſſaſſiné. Ivan, pour lui ſauver la vie, eſt obligé de conſentir à ſon éloignement & de le laiſſer tranſporter à Koſtroma, où lui fut marqué ſon exil.

Tſarſt. Kniga.

Pendant que différentes cabales diviſoient ainſi toute la nobleſſe, partagée par les intérêts, par les amitiés, par les haines, on vit toutes les factions s'éteindre, tous les eſprits ſe réunir pour ſauver la patrie. Cette réunion paſſagère, mais glorieuſe à la nation, fut due à Sapha-Guérei, Khan de Crimée, qui, gagné par les ſollicitations du Roi de Pologne, rompit la paix avec la Ruſſie. Il fut ſur-tout ſéduit par le Prince Semen-Belskof, qui, pour ſatisfaire ſa vengeance, devenu le courtiſan aſſidu de ce Tatar, cherchoit ſans ceſſe à réveiller ſon ambition par l'eſpérance d'une conquête facile, & à lui communiquer toute la haine dont lui-même étoit ulcéré. La horde entière eſt ſous les armes : il ne reſte que les vieillards & les enfans. La Porte-Ottomane

fournit pour cette expédition des hom-
1541. mes, de la mouſqueterie & de l'artillerie. Déjà Belskof ſe flatte que bientôt ſa fureur ſera ſatisfaite, & qu'il va voir les Tatars dominer ſur les cendres & les ruines de la Ruſſie.

Mais la Cour fut informée à tems des meſures de Sapha-Guérei. Par tout furent adreſſés les ordres les plus preſſans : par tout ſe ſignala la plus prompte obéiſſance. Les villes témoignèrent à l'envi leur zèle, en fourniſſant des munitions, de l'artillerie, des troupes ; les ſeigneurs, oubliant leurs haines particulières, ne connurent plus d'ennemis que les Tatars ; le peuple lui-même ne témoigna pas des ſentimens moins généreux, moins d'amour pour l'État : c'étoit à qui offriroit ſon ſang pour la patrie.

Le Khan avoit déjà paſſé les ſources de l'Oka : il côtoyoit les bords de ce fleuve & ſe préparoit à le traverſer, lorſqu'un corps avancé de l'armée ennemie ſe préſenta ſur l'autre rivage : à chaque inſtant arrivoient de nouvelles troupes Ruſſes. Les Tatars, qui s'attendoient à ravager un pays ſans défenſe, & qui avoient déjà calculé le butin, tremblèrent de ne pouvoir ſe défendre eux-mêmes. Ils ſe diſoient mutuellement qu'ils n'avoient jamais vu une armée ſi nombreuſe, & la terreur la multiplioit à leurs yeux. Sapha-Guérei faiſoit les plus ſan-

glans reproches à ce Belskoï, qui l'avoit trompé, & qui l'avoit engagé dans une entrepriſe téméraire. Cependant de nouvelles troupes Ruſſes arrivent encore pendant la nuit: Sapha voit avec le jour naiſſant cet appareil formidable; il ordonne la retraite ou plutôt il prend la fuite. Ses Tatars jettent leurs proviſions, leurs armes, abandonnent leurs chevaux fatigués, briſent leurs chariots, ſe ruinent eux-mêmes pour fuir avec plus de célérité, pour embarraſſer le chemin de l'ennemi qui vole à leur pourſuite; & toujours agités par la crainte, & ſans oſer prendre aucun repos, ils gagnent avec peine les bords du Don, le paſſent à la nage, & laiſſent ce fleuve entre eux & la Ruſſie qui les pourſuit. 1541.

Mais à peine les courtiſans ceſſoient de craindre pour l'État, qu'ils reprenoient les uns contre les autres leurs jalouſies, leurs haines, leurs projets de vengeance. Après la retraite de l'ennemi, qu'on avoit cru d'abord ſi redoutable, les intrigues de Cour recommencèrent, les factions devinrent plus nombreuſes, plus envenimées, plus actives; le joug que portoit le Prince, plus peſant, & l'inſolence de ſes oppreſſeurs, plus effrénée. C'eſt en effet après la vaine expédition de Sapha-Guérei, que Belskoï, Vorontſof & tant d'autres furent immolés à la haine de quelques ambitieux.

1541. Mais Ivan ne pouvoit être long-tems retenu dans l'eſclavage. Le malheur, que ſes tyrans lui firent connoître, abrégea pour lui le terme ordinaire de l'enfance : à peine parvenu à ſa quatorzième année, il s'indigna de leur audace, ſentit ſa puiſſance & ſon courage, & ſe crut aſſez fort pour les punir. Il dit qu'il veut règner, il annonce qu'il eſt le maître ; & tout tremble devant lui : ce Chouiski, ſi redoutable tant qu'on daigna le craindre, eſt arrêté, condamné à mort, exécuté. Ses partiſans éprouvent le même ſort, ou du moins ils ſont jetés dans des priſons ou diſperſés dans des exils : le Prince eſt vengé, & il ne reſte plus rien de cette ligue ſi redoutable, qui ſembloit devoir renverſer le trône & l'empire lui-même. L'extrême rigueur prend la place de l'impunité, & la ſoumiſſion craintive ſuccède à l'orgueil menaçant. Un certain Boutourlin, pour avoir tenu des propos inſolens, a la langue arrachée : les grands s'inclinent ſous la main qui les menace, & commencent à connoître l'obéiſſance.

Mais Ivan, forcé dans un âge ſi tendre d'exercer la vengeance & d'imprimer la terreur, en contracta une dureté de caractère qu'il ne perdit jamais. Auſſi la poſtérité, en rendant juſtice à ſes talens & même à ſes vertus, le compte parmi le petit nombre des grands hommes ; &, en même tems, frémiſſant de ſes cruau-

tés, elle lui donne le titre odieux de tyran.

Sa vivacité étoit incapable de recevoir aucun frein, & sa colère étoit celle d'un animal féroce : accoutumé à tout voir trembler devant lui, il se livroit à toutes ses passions, à tous ses caprices, à tous ses mouvemens instantanés. Il faut attribuer en partie ces vices aux mauvaises liaisons qu'il contracta dans sa jeunesse. Plus il avoit été gêné dans ses premières années, plus il trouva de charmes dans la liberté. Dès qu'il l'eut recouvrée, il se hâta d'en jouir : ce plaisir de se sentir libre, trop exalté dans son ame impétueuse, étoit une sorte de fièvre. Il crut qu'il ne seroit jamais libre assez ; il voulut l'être jusqu'à la licence, & s'indigna contre les gênes que les convenances, le devoir, l'humanité, imposent aux hommes les plus puissans : il choisit pour amis de jeunes hommes indisciplinés, aussi vifs, aussi violens que lui ; avec ces compagnons insensés, il couroit à cheval les rues, les places, les marchés, insultoit, maltraitoit, voloit les hommes & les femmes qu'il rencontroit, les assassinoit quelquefois, & les habitans de Moskou trembloient, exposés à une troupe de brigands qui ne craignoient pas le glaive des loix. 1541. Kniaz Kourbskoi.

Le mal alla plus loin encore. Ses indignes favoris le rendoient le ministre de leurs haines, & ce fut plus souvent pour

satisfaire leurs fureurs que pour sa propre
1541. vengeance, qu'il massacra des hommes du premier rang & même des Princes de sa maison.

On n'osoit prévoir à quel excès se porTsarst. teroit le jeune Prince, lorsqu'en 1547,
Kniga. à l'âge de seize ans, il se fit couronner
1547. solemnellement par le métropolite, & prit en même tems le titre de Tsar, que, jusqu'à lui, aucun souverain de Russie n'avoit porté, du moins constamment. Ce fut peut-être pour soutenir ce titre, qu'il prit la couronne qu'on croyoit avoir appartenu autrefois à Constantin Monomaque, Empereur de Constantinople. Le premier Ivan Vassiliévitch, pour assurer le trône à son petit-fils Dmitri, avoit fait couronner ce jeune Prince, qui cependant ne règna pas: & c'est la première fois que les chroniques parlent de la cérémonie du couronnement. Mais les anciens souverains se contentoient du titre de Grands Princes; Ivan crut qu'il falloit un appareil nouveau, plus imposant, plus auguste, pour une nouvelle dignité.

3 Février. Il épousa en même tems Nastassia ou Anastasie, fille de Roman Iouriévitch, & nièce de cet Iakof Zakhariévitch que nous avons vu Nameſtnik de Novgorod. Cette princesse, aimable, douce & spirituelle, sut prendre un heureux ascendant sur l'esprit de son époux: elle lui apprit à diriger sa vivacité naturelle vers

des objets utiles, lui inſpira le dégoût de ſes premières liaiſons, & lui fit remplacer, par des hommes ſages, les indignes compagnons de ſes plaiſirs féroces. Alors, entouré de conſeillers prudens & de guerriers valeureux, prêts à ſervir ſa gloire & à défendre ſa puiſſance, il reçut leurs avis, & parut digne de leur commander, parce que ſes ordres ſouverains étoient dirigés par leur ſageſſe. L'équité de ſes jugemens le faiſoit révérer de ſes ſujets; ſon affabilité le faiſoit chérir. Le riche & le pauvre avoient auprès de lui le même accès. Les talens, les vertus, ne reſtèrent plus enſevelis dans l'obſcurité: appelés dans le palais, ils firent l'ornement du trône qu'ils environnoient. Ce n'étoit plus la flatterie, ce n'étoit plus l'art d'amuſer un prince diſſipé, qui conduiſoient aux honneurs: les dignités, la fortune, alloient au devant du mérite, & les bouffons, les flatteurs, furent chaſſés d'une Cour où les travaux qu'exige le bonheur du peuple ne laiſſoient plus le tems de les écouter. 1547. Kn. Kourbskoi.

Mais toute la fermeté, tous les talens d'un grand homme ne ſuffiſent pas; il faut le ſecours du tems pour établir dans un pays cette police qui fait la ſûreté des citoyens. Nous allons voir une preuve de cette vérité dans une émeute populaire, dont une famille illuſtre fut la victime.

Toutes les boutiques de Moskou

étoient réunies dans une même enceinte,
1547. comme elles le ſont encore dans toutes les villes de la Ruſſie : c'eſt un uſage aſiatique, comme l'étoient preſque tous les anciens uſages Ruſſes. Peu de tems après
Tſarſt. Knig. le mariage du Tſar, le feu prit au quartier des boutiques ; elles furent conſumées avec toutes les marchandiſes, & le feu gagna un grand nombre d'autres édifices. On étoit encore plongé dans la douleur qui ſuivit ce déſaſtre, lorſqu'un autre incendie, beaucoup plus deſtructeur, réduiſit en cendres le palais du ſouverain, & preſque toute la ville : près de deux mille hommes périrent, & tous les citoyens eurent à pleurer ou des parens, ou des amis, ou leur fortune devenue la proie des flammes.

L'incendie avoit été funeſte ; les ſuites en furent atroces & en même tems ridicules. La famille des Glinski étoit chérie du Tſar ; elle devoit donc exciter l'envie & la haine. Des ennemis de cette famille répandirent le bruit que l'incendie, qui étoit à peine éteint, ne devoit pas être attribué à des cauſes naturelles ; qu'il étoit l'effet d'un art diabolique ; & que la magie ſeule pouvoit opérer tant de maux. Auſſi-tôt tout le monde répéta que Moskou n'avoit brûlé que par les enchantemens de quelques ſorciers. Des grands, des prêtres, & ſur-tout l'aumônier du Prince, appuyèrent ce bruit inſenſé. Quel-

ques-uns d'entr'eux étoient des imbécilles, les autres étoient des monſtres. 1547.

Les Ordres de l'État s'aſſemblent ſur la place : on ſe demande mutuellement quel peut l'auteur de l'incendie : le clergé avoit à ſe plaindre de quelques violences de la part des Glinski, qui peut-être abuſoient de leur faveur. Quelques eccléſiaſtiques élèvent la voix : ils racontent que la princeſſe Anne Glinski ſe mêloit de ſortilège avec ſes enfans & ſes domeſtiques ; qu'elle avoit arraché le cœur d'un homme, l'avoit plongé dans l'eau avec des cérémonies magiques, & qu'après avoir accompli ſon œuvre infernale, elle s'étoit promenée dans la ville & avoit jeté de côté & d'autre de cette eau enchantée ſur la plûpart des maiſons. Voilà quelle avoit été, ſuivant eux, la cauſe de l'incendie ; & tel eſt le caractère du peuple, qu'elle devoit être crue plus aiſément que ſi elle eût été moins abſurde.

Pendant que, ſur la place de Moskou, il ſe formoit contre la princeſſe Anne une accuſation ſi ridicule, elle étoit tranquillement à Kief avec l'un de ſes fils : l'autre ſe préſente malheureuſement ſur la place. Il veut ſe juſtifier, ne peut ſe faire entendre, & ſe réfugie dans une égliſe. La juſtice reſpecte des aſyles, il n'en eſt point de ſacré pour la fureur : les Boïars pourſuivent Glinski & le maſſacrent au pied de l'autel. Son ſang ne peut encore

les satisfaire : ses amis, ses domestiques,
1547. les hommes qu'il a connus, & bien d'autres qu'il ne connoissoit pas, sont punis avec lui, parce qu'un prêtre, stupide ou méchant, ose leur prêter un crime imaginaire, & dont ils étoient assez lavés par l'impossibilité même de le commettre. Leurs biens furent livrés au pillage, & leur mémoire, à l'horreur de la multitude.

Deux jours après, le clergé eut l'audace d'aller trouver le Tsar, de lui reprocher la protection qu'il accordoit aux Glinski, de le prier ou plutôt de lui ordonner de lui livrer Anne & celui de ses fils qui vivoit encore. Ivan, qui avoit déjà fait un usage terrible de sa puissance, ne la connoissoit pas encore toute entière : il crut n'avoir pas assez de force pour protéger une famille qui avoit tant d'ennemis : elle fut obligée de fuir & de se disperser.

C'est peut-être la seule fois qu'on puisse accuser Ivan de foiblesse depuis qu'il a pris lui-même les rênes de l'État. Fier du sentiment de sa force, il la fera bientôt éprouver aux anciens oppresseurs de la Russie. Les factions qui règnoient sans cesse à Kazan lui inspirèrent l'envie d'en profiter pour soumettre entièrement cette puissance. Chaque jour quelques partis nouveaux, malheureux eux-mêmes en préparant le malheur de leur patrie, venoient implorer son secours, offroient leurs bras à ses chaînes, & l'invitoient à

entrer dans une carrière où le pouſſoit déjà ſon ambition. 1547.

Dès le commencement du règne d'Ivan, & pendant que ſa mère vivoit encore, des ſeigneurs Tatars, mécontens du gouvernement de Sapha-Guérei, étoient venus implorer la Cour de Ruſſie contre leur ſouverain. Ils y ſollicitèrent en même tems le pardon de Chikh-Alei. Nous avons vu le dernier Vaſſili augmenter les domaines de ce Prince Tatar, pour le conſoler du trône de Kazan que ſes cruautés lui avoient fait perdre. Mais Chikh-Alei n'avoit pas joui long-tems de ces nouveaux bienfaits. Vaſſili l'avoit fait renfermer à Bielozéro, pour le punir de ſon ingratitude & de quelques mouvemens ſéditieux qu'il avoit excités, jaloux des bons traitemens qu'En-Alei, ſon frère recevoit de la Ruſſie.

La Régente crut que la politique lui ordonnoit de rendre la liberté à Chikh-Alei; les droits de ce Prince au trône de Kazan, qu'il avoit déjà poſſédé, ne pourroient manquer d'inſpirer quelque inquiétude à Sapha-Guérei, lorſqu'il verroit ce rival ſoutenu de la faveur d'une Cour puiſſante.

Chikh-Alei, tiré de ſa priſon, vint à Moskou & ſe préſenta au Prince & à ſa mère. Il ſe proſterna devant eux, frappa la terre de ſon front, demanda pardon de ſa faute à genoux, avec des expreſ-

sions plus convenables à un esclave qui
1547. reçoit sa grace, qu'à un souverain qui peut avouer noblement ses fautes & les réparer, mais qui ne doit jamais s'avilir. On ne peut reconnoître, au discours humble & rampant du Tatar détrôné, la fierté des anciens vainqueurs de la Russie & des enfans de Tchinguis. On voit que l'instant approche où ces conquérans superbes, désormais humbles & dégradés, doivent recevoir des fers.

Mais un tems de minorité, pendant lequel la Russie languissoit elle-même, rongée par un maladie intérieure, n'étoit pas propre à faire de grandes entreprises au dehors. Aussi ne voit-on pas que la Régente, après avoir détaché les fers de Chikh-Alei, ait formé aucun dessein contre Kazan : mais du moins la Cour eut soin d'encourager, de soutenir, d'exciter, d'accueillir les Tatars mécontens du gouvernement de Sapha-Guérei; on s'attaquoit, on se réconcilioit, on essayoit mutuellement ses forces. Aux hostilités succédoient les négociations, aux négociations les hostilités. On faisoit la paix en conservant toutes les fureurs de la haine, & se promettant le plaisir de la vengeance.

Quand Ivan gouverna par lui-même, il ne tarda pas à reconnoître que la Russie ne pouvoit s'élever que sur les ruines de la domination Tatare. Mais, pour l'anéantir,

néantir, il falloit lui opposer des troupes mieux armées, mieux disciplinées, que ne l'étoient celles des Tatars & que ne l'avaient été jusques-là celles des Russes. On n'avoit point encore connu en Russie de troupes règlées. C'étoient les nobles qui étoient obligés de servir. Les principaux d'entr'eux faisoient, sous le nom de Voévodes, les fonctions d'officiers généraux, ou bien ils étoient *Golovy*, chefs, ce qui répondoit au rang de colonels. Les autres faisoient le service de simples soldats. Les plus riches servoient à leurs frais, les autres recevoient une foible paie en argent, & des fiefs nommés *pomestié*. On mettoit dans les derniers rangs de la noblesse les *Dvoriane Gorodskie* ou nobles de ville, & les *Diéti Boïarskie*, les enfans boïars, ainsi nommés, parce qu'ils servoient en campagne sous les ordres des Boïars, comme les fils reçoivent les ordres de leurs pères. Leur rang étoit inférieur à celui de la petite noblesse. Les possesseurs des fiefs étoient suivis de leurs paysans mal vêtus, mal armés, privés de toute discipline. Chaque noble étoit obligé d'amener avec lui un nombre d'hommes de pied & de cavaliers proportionné à sa fortune en fonds de terre. Les cultivateurs, les habitans des villes & sur-tout les marchands, ne servoient que dans les grandes extrémités. Mais, quand l'État étoit menacé

1547.

Mullr. Hist. Sibirskaia.

d'un danger éminent, ils prenoient les
1547. armes, & l'égliſe même fourniſſoit des hommes & des chevaux.

1545. C'étoit le Voévode ou gouverneur de chaque ville, qui levoit les troupes qu'elle devoit fournir. Elles étoient compoſées de gens qui n'étoient pas engagés, qui exerçoient différentes profeſſions & ne pouvoient reſter long-tems ſous le drapeau. Tous ces hommes, raſſemblés à la hâte, étoient armés à leur volonté : ils ne ſavoient que ſe battre, & n'avoient aucune connoiſſance de l'art militaire.

On ſent aſſez tous les défauts que devoit avoir une telle milice: Ivan les reconnut & voulut les corriger. Dans ce deſſein, il établit la milice des *Streltſi*, que nous appellerons Strélits, pour nous ſoumettre à l'empire de l'uſage. Il les fit exercer, les ſoumit à la diſcipline militaire, & les arma de fuſils. L'arc avoit été juſques là preſque la ſeule arme des Ruſſes. Une portion de ce nouveau corps étoit attachée à la garde du Prince; le reſte ſervoit dans les armées. Au lieu de ces anciennes bandes raſſemblées à la hâte pour combattre, ſans connoître la guerre, & qui attendoient avec impatience le moment de ſe diſperſer, la Ruſſie eut pour la première fois des ſoldats toujours ſous les armes, toujours prêts à combattre au moindre ſignal du ſouverain.

A peu près dans le même tems, les différentes factions qui diviſoient le royaume de Kazan, ſe réunirent contre leur Khan Sapha-Guérei. Il fut chaſſé, & ſe réfugia au delà de l'Iaïk, auprès d'Iouſſoup, Prince Tatar de la horde des Nogais, dont il épouſa la fille, que les uns nomment Sumbek & les autres Souïoun-Bouk. Fortifié des ſecours de ſon beau-père, il eſpéra remonter ſur le trône dont il avoit été renverſé : mais il fit inutilement le ſiége de Kazan, & fut obligé de ſe retirer. 1545. Lizlof. Ritchkof.

Alors les Kazanois, qui n'avoient point de ſouverain, réclamèrent la protection du Tſar, & lui redemandèrent Chikh-Alei. Étoient-ils de bonne foi, ou vouloient-ils ſeulement ſe faire livrer un Prince qui leur étoit odieux & par ſes anciennes cruautés, & parce que la Ruſſie s'en ſervoit contr'eux comme d'un épouvantail? C'eſt ce qu'il ſeroit difficile de décider. Mais on voit du moins qu'ils ne furent pas plutôt inſtruits de l'approche de Chikh-Alei, qu'ils ſe diſpoſèrent à le trahir. Ils s'armèrent de cottes de mailles par deſſous leurs habits, allèrent à ſa rencontre & l'accompagnèrent avec honneur juſqu'à ce qu'il fut dans la ville; alors il ſe ſaiſirent de cent Mourzas qu'il avoit amenés avec lui, & les jetèrent dans des priſons. Il avoit auſſi tiré de ſon domaine de Kaſſimof trois mille de ſes 1546.

Tatars, qui furent enveloppés dans la
1546. campagne & maſſacrés impitoyablement.

Ivan avoit fait eſcorter Chikh-Alei par deux Voévodes; mais ils n'avoient pas avec eux aſſez de troupes pour réſiſter aux forces des Kazanois; ils retournèrent rendre compte à leur maître des malheurs du Khan de Kaſſimof, qu'ils avoient laiſſé à Kazan bien plutôt comme priſonnier que comme ſouverain. Il paſſa ſix mois entiers, chaque jour en danger de perdre la vie, lâchement occupé du ſoin de la conſerver, forcé de diſſimuler juſqu'à ſes craintes, & de careſſer des ſujets qui lui donnoient des fers. Accoutumé dès long-tems à la ſoupleſſe & à l'humiliation, il faiſoit ſon étude du moyen de les adoucir. Ce n'étoit que feſtins qu'il leur donnoit, que préſens dont il les accabloit; &, par ſes bienfaits intéreſſés, il ſe flattoit de diſſiper leurs juſtes préventions: mais ils avoient appris à connoître Chikh-Alei; pénétroient aiſément les motifs de ſa conduite & ſavoient que, ſous une bienveillance affectée, il cachoit une haine irréconciliable. Auſſi, loin d'être reconnoiſſans de ſes fauſſes bontés, ils ne faiſoient que mépriſer d'avantage la puſillanimité qui le faiſoit ramper devant eux. Souvent ils vouloient à ſa table de la vaiſſelle d'or ou d'argent, pour provoquer ſa colère & l'engager à leur faire quelque outrage qui leur offriroit le pré-

texte de ſatisfaire leur reſſentiment & d'autoriſer leur vengeance. 1545.

Déſeſpérant de les aſſervir, ou du moins de les appaiſer, il ne ſongea plus qu'aux moyens de recouvrer la liberté. Il ſaiſit enfin l'occaſion d'une grande fête pour donner un repas ſomptueux auquel il invita les princes, les Mourzas & les principaux marchands; il fit dreſſer dans la cour de ſon palais & ſur les places des tables bien ſervies pour le peuple. Les liqueurs fortes ne furent point épargnées. Les principaux de la nation retournèrent chez eux, plongés dans l'ivreſſe, & les rues étoient jonchées d'une populace que la débauche avoit privée de ſentiment. Il ne reſtoit perſonne pour faire la garde autour du palais ni aux portes de la ville. Chikh-Alei ſortit pendant la nuit, n'emmenant que quelques Mourzas, du nombre, ſans doute, de ceux qui étoient venus avec lui de Kaſſimof. Il ſe paſſa trois jours avant que les Kazanois s'apperçuſſent de ſon évaſion. Ils battirent juſqu'à la mort un nommé Tchoura, qui avoit ſecondé ſa fuite, & rappelèrent encore Sapha-Guérey.

Le Tſar n'attendit que la ſaiſon favorable pour punir les Kazanois de leur trahiſon. Dès que la fonte des neiges & des glaces permit d'entrer en campagne, il envoya un grand nombre de troupes légères armées de piques, & quelques compagnies de Strélits faire le ravage dans le 1547.

Royaume de Kazan. Cette ſoldateſque,
1547. chargée plutôt d'exercer le brigandage que de faire la guerre, ne s'acquita que trop bien de ſa commiſſion. Les plaines qu'habitoient les Tchérémiſſes furent couvertes des cadavres de ces malheureux : Sapha-Guérei lui-même, ſurpris dans une partie de chaſſe, fut ſur le point de perdre la liberté : trois mille hommes qui l'accompagnoient furent taillés en pièces; ſes tentes, ſes proviſions, ſa caiſſe, tombèrent au pouvoir des Ruſſes, & il eut bien de la peine à ſe jeter dans la ville, ſuivi ſeulement de dix hommes.

Auſſi tôt il commande vingt mille hommes pour chaſſer l'ennemi du royaume. Les Ruſſes, inſtruits de ce projet, ſe tiennent dans des lieux couverts. Les Kazanois s'épuiſent pendant trois jours à les chercher. Enfin, accablés de chaleur, épuiſés de fatigue, il abandonnent leurs chevaux dans les pâturages, jettent leurs armes, & ſe livrent tranquillement au ſommeil. C'eſt ce que les Ruſſes attendoient, ils ſortent de leur embuſcade, en pouſſant des cris affreux, ſe jettent avec impétuoſité ſur les Tatars, en tuent dix-ſept mille ſur la place & font deux mille priſonniers. Le reſte ſe diſperſa dans les forêts.

Les Kazanois vengèrent le ſang par le ſang, & le brigandage par les flammes
1550. & la dévaſtation. Les choſes étoient en

cet état lors de la mort de Sapha-Guérei, qui périt de la ſuite d'une chûte. Il laiſſa 1550.
la régence à Sumbek, la plus jeune & la plus chérie de ſes femmes, juſqu'à la majorité du fils qu'il avoit eu d'elle, & qui étoit encore dans ſa première année. Ce jeune Prince ſe nommoit Outémich Guérei.

Le Tſar crut pouvoir aiſément ſoumettre un Empire gouverné par une femme ſous le nom d'un enfant, & voulut commander lui-même ſon armée, perſuadé qu'il la conduiſoit à la victoire. Les évènemens ne répondirent point à ſes eſpérances. L'hiver étoit rigoureux, une neige épaiſſe couvroit la terre : l'armée diminua conſidérablement, détruite par le froid & par la fatigue. Cependant elle paroiſſoit encore formidable lorſqu'elle parut devant Kazan. Pendant trois mois entiers on donna chaque jour l'aſſaut & l'on fut chaque jour repouſſé : on ne ceſſoit de battre les murailles avec de gros canons, inutiles par l'énormité même de leur maſſe, & qu'on ne ſavoit pas manœuvrer; ils ne firent aucun effet. Enfin le dégel ſurvint, il fut impoſſible de combattre & d'établir des batteries, & il fallut conſentir à lever le ſiége.

Mais cette expédition, ſi peu brillante, ne fut cependant pas inutile. Le Tſar, à ſon retour, apperçut, à cinq lieues de Kazan, à l'embouchure de la Sviaga, une

montagne escarpée qui sembloit fortifiée
1550. par la nature. Il résolut d'y bâtir une ville qui domineroit Kazan, & en faciliteroit la conquête.

De retour à Moskou, il fit part à Chikh-Alei de son dessein, & lui en confia l'exécution. Aussi tôt on se met à l'ouvrage; les arbres sont coupés, taillés, équarris, & il ne faut plus, pour construire une ville, que joindre ces différentes pieces préparées les unes pour les autres; à peu près comme on nous fait des armoires qui se montent & se démontent à notre
1551. gré. Ces travaux terminés, Chikh-Alei fit charger sur de grandes barques les pièces qui alloient devenir une citadelle, & s'embarque sur le Volga avec une armée considérable qui devoit protéger les travailleurs. A la faveur d'un épais brouillard, il arrive jusqu'au pied de la montagne, sans être apperçu, s'en empare & ne craint plus d'y être inquiété. On travaille sans relâche à rapporter, rapprocher, unir les morceaux de la ville qu'on vient de débarquer. Elle fut élevée dans l'espace d'un mois. On l'appela Sviajsk, du nom de la Sviaga qui mouille le pied de la montagne. Elle étoit grande. On y voyoit une église principale, six églises inférieures & un Monastère. Des seigneurs de Moskou, des marchands & des hommes de différentes conditions, y élevèrent des maisons à leurs frais. Il n'y avoit que

trois jours qu'elle étoit conſtruite, & déjà les Chefs des Tchérémiſſes montagnards y vinrent apporter leurs tributs & reconnoître la domination du Tſar. On fit le dénombremant de ces Tchérémiſſes & il ſe trouva, dit-on, quarante mille hommes capables de porter les armes. 1551.

Cette ville, conſtruite ſi près de Kazan, y répandit la conſternation : l'alarme étoit encore plus forte parmi les habitans des campagnes; ils venoient en foule chercher un aſyle dans les murs de la capitale, & y portoient la terreur dont eux-mêmes étoient frappés. Mais rien ne pouvoit ébranler le courage de la régente. Un fils du Khan de Crimée, Oulou-Kochak, amant de cette princeſſe, partageoit avec elle les travaux du gouvernement. Elle fit augmenter les fortifications, donna ſes ordres pour la levée d'une armée, &, conſultant moins ſes reſſources que ſa grande ame, elle ne perdit point l'eſpérance de chaſſer les Ruſſes de Sviajsk & de toute l'étendue de ſes États : mais les Kazanois, qui, peut-être, s'exagéroient leur foibleſſe, refuſoient d'obéir, & leur lâcheté les rendit audacieux contre le ſouverain. Oulou-Kochak leur devint odieux, peut-être parce qu'il voulut exciter leur courage : déſeſpérant de vaincre l'inflexiblité de la nation & de ſervir un peuple qui s'abandonnoit lui

même; ne pouvant reſter plus long-tems
1551. à Kazan ſans riſquer de voir s'élever contre lui même une émeute populaire, & de mourir victime de ceux qu'il étoit venu ſauver, il partit avec les Tatars qui lui appartenoient. Mais ſa retraite ne ſatisfait point la haine des Kazanois; ils en donnent avis à Chikh-Alei qui le fait pourſuivre à l'inſtant. On l'atteint entre le Don & le Volga, on lui tue cinq mille hommes & lui-même eſt pris avec ſon frère, ſa femme, deux enfans en bas âge, & trois cents hommes des plus conſidérables de la nation. Ils ſont envoyés à Moskou ou chargés de fers, le Tſar leur ordonne d'embraſſer le Chriſtianiſme; &, ſur leur refus, ils ſont punis ds mort en place publique comme de vils criminels; la femme & les enfans du Prince furent baptiſés & placés à la Cour.

A peine Oulou Kochak étoit-il ſorti de Kazan, que les grands allèrent importuner la princeſſe de leur craintes, & lui conſeillèrent de faire offrir à Chikh-Alei de partager ſa couche & le trône. Elle réſiſta long-tems: mais comment lutter avec avantage contre la volonté opiniâtre de tout un peuple? Elle parut ſe rendre enfin: ſes offres furent acceptées par Chikh-Alei, la paix fut conclue, & l'on n'attendoit plus que le jour qui uniroit les deſtinées du lâche Chikh-Alei & de la courageuſe Sumbek.

Cette princeſſe faiſoit briller aux dehors une joie qu'elle étoit bien loin de reſſentir; elle envoya à Chikh-Alei des rafraîchiſſemens. Il n'étoit pas ſans défiance & refuſa d'en goûter avant d'en avoir jeté à un chien qui mourut preſqu'auſſi tôt. On dit qu'entre les préſens magnifiques qu'elle lui fit offrir, il y avoit une chemiſe travaillée de ſa main, & qu'un criminel, condamné à mort, que le Prince en fit revêtir, expira dans d'affreuſes convulſions. Les chroniques de Kazan ont-ils copié la fable de Médée? Quoi qu'il en ſoit, les députés déſavouèrent au nom des grands & du peuple l'attentat de Sumbek, & déclarèrent qu'ils l'abandonnoient à la vengeance du Prince. Il fit entrer dans la ville trente-un mille hommes qui inveſtirent le palais: la régente & ſon fils furent envoyés à Moskou. On ignore le ſort de la mère; mais on ſait qu'après la priſe de Kazan, le jeune Prince fut baptiſé ſous le nom d'Alexandre. 1551.

Dès que Chikh-Alei eut fait enlever Sumbek de Kazan, il y entra lui-même & eut ſoin d'y mener avec lui un Voévode Ruſſe, vingt-deux mille de ſes Tatars & cinq mille Strélits. Cette précaution dut faire connoître ſa défiance à ſes nouveaux ſujets & leur faire preſſentir la peſanteur du joug qu'il leur alloit impoſer. Il mit à toutes les portes de la ville des ſentinelles

choisies dans ses propres troupes, il or-
1551. donna que les clefs de la place fussent déposées chez le Voévode; mille Strélits faisoient pendant le jour la garde dans son palais, & trois mille pendant la nuit. Aucun Kazanois n'étoit appelé au conseil : privés de toute considération, traités dans leur propres murailles comme des étrangers suspects, écartés de tous les emplois, ils les voyoient accorder aux anciens sujets de leur Khan. Sur le moindre soupçon, ils étoient condamnés à mort, soit en public, soit en secret; les satellites du Prince, à son premier signal, mettoient en pièces ceux qui osoient lui résister, ceux mêmes, dont le seul crime étoit de lui déplaire; & il sembloit que le farouche souverain eût formé le dessein d'exterminer en détail tous ses sujets.

Une conspiration fut la suite de tant d'excès : elle fut découverte, & Chikh-Alei ne savoit pas pardonner. Plus de deux mille hommes, convaincus ou soupçonnés d'avoir trempé dans le complot, furent punis de mort, leurs biens furent ou confisqués ou livrés au pillage.

Il y avoit alors à Moskou un Prince Kazanois, nommé Tchapkoun, qui depuis cinq ans s'étoit mis au service du Tsar, dont il avoit su engager l'estime. Informé de ce qui se passoit dans sa patrie, il crut les circonstances favorables à l'ambition secrète qui le dévoroit; &, d'au-

tant plus attentif à mériter la confiance d'Ivan, qu'il ſe préparoit à le trahir, il obtint la permiſſion d'aller prendre à Kazan ſes enfans & ſa femme, & recueillir la fortune qu'il y avoit laiſſée. 1551.

Dès qu'il fut arrivé, il ſe mit à la tête d'une nouvelle conſpiration. La trame des conjurés fut adroite, bien inſtruits de l'extrême ſévérité du Tſar & de ſon caractère ſoupçonneux, ils convinrent d'accuſer Chikh-Alei de trahiſon envers ce Prince. Pluſieurs Ruſſes entrèrent dans la complot & s'engagèrent à ſervir de témoins; ils allèrent à Sviajsk trouver les Voévodes, revêtirent de circonſtances aſſez vraiſemblables les accuſations qu'ils formèrent contre le Khan, & ajoutèrent que, ſi leurs dépoſitions ne paroiſſoient pas aſſez dignes de foi, on pourroit les faire confirmer par le témoignage de Tchapkoun lui-même, dont le zèle pour le ſervice du Tſar étoit aſſez connu.

Chikh-Alei n'avoit d'amis ni parmi les Ruſſes ni parmi les Tatars: les Voévodes, qui le haïſſoient, n'eurent pas beſoin de plus amples informations pour le croire coupable. Ils écrivirent au Tſar qui n'eut par meilleure idée de ſon innocence, & lui manda de ſe rendre au plutôt à Moskou avec le Voévode & toute ſon armée.

A la réception de cet ordre ſévère, le Khan ſoupçonna d'où partoit le coup, &

peut-être parvint il à découvrir quelques
1551. circonſtances du complot. Mais il diſſimula ſes ſentimens, affecta de confier aux principaux de la ville ſon prochain départ, feignit de rechercher leur amitié, & les traita dans ſon palais pendant quatre jours : le cinquième, il leur propoſa de l'accompagner juſqu'à Sviajsk. Ils y conſentirent, & Tchapkoun fut le ſeul homme conſidérable qui reſta dans la ville. Chikh-Alei étoit encore le maître de la plus grande partie des troupes. Dès qu'il fut entré dans Sviajsk, il en fit fermer les portes, fit arrêter tous les Kazanois qui l'avoient ſuivi au nombre de cinq cents, en envoya quatre-vingt-dix chargés de fers à Moskou, eſpérant les y faire ſervir à ſa juſtification, & fit trancher la tête aux autres. Tels furent les cruels adieux qu'il fit à Kazan, où il avoit règné trois fois, & où il s'étoit rendu chaque fois plus odieux.

Le Prince Pètre-Chousiki, & cinq autres Voévodes, devoient, ſuivant l'ordre du Tſar, prendre l'adminiſtration de Kazan & y conduire la moitié des troupes. Ils mirent trop de lenteur dans l'exécution de leurs ordres, & ſe contentèrent d'envoyer devant eux trois mille hommes avec la caiſſe & les munitions, ſe propoſant de partir eux-mêmes le lendemain avec le reſte des troupes.

Cependant les Kazanois avoient appris

le ſort de leurs compatriotes : Tchapkoun ſouffla ſa fureur & le deſir de la vengeance dans l'ame de tous les habitans, fit élire de nouveaux chefs, rétablit partout le bon ordre, fit abjurer hautement au peuple la domination du Tſar. Alors on vit arriver les trois mille hommes expédiés par les Voévodes : ils étoient en trop petit nombre pour n'être pas reçus ; les portes leur furent ouvertes, on leur fit le meilleur accueil, & on leur diſtribua différens quartiers : mais, quand il furent ainſi diſperſés, ils ſe virent chargés de chaînes, & les tortures, les ſupplices recherchés, la plus affreuſe mort ſuccédèrent aux careſſes perfides qu'ils avoient reçues. 1551.

Le lendemain, les Voévodes ſortirent de Sviajsk, & ſe mirent en marche avec l'armée comme ils en étoient convenus : ils furent ſurpris de ne voir perſonne venir au devant d'eux. Cependant ils avancèrent. Quand ils furent arrivés aux portes de Kazan, ils les trouvèrent fermées, & virent, ſur les remparts, tout le peuple raſſemblé, vomiſſant contre eux les injures les plus atroces, que Chikh-Alei leur avoit trop méritées. Ils reſtèrent quatre heures ſous les murs à recevoir ces outrages : enfin ils reconnurent qu'il leur étoit impoſſible d'attaquer la ville, & furent obligés de retourner ſur leurs pas. Ils craignoient d'être ſéverement punis par le

Tſar; mais ils eurent le bonheur d'ob-
1551. tenir leur pardon. Non-ſeulement le Prince reçut la juſtification de Chikh-Alei; mais il le recompenſa magnifiquement de ſa fidélité, & le renvoya à Kaſſimof, avec ordre de ſe tenir prêt à une nouvelle expédition contre Kazan.

Si, comme on le croit, Tchapkoun avoit eſpéré par ſes intrigues parvenir à la dignité de Khan, ſes eſpérances furent déçues: Chikh-Alei ne fut pas plutôt deſcendu du trône, que les Kazanois l'envoyèrent offrir au fils de Kazim-Sultan, ſouverain d'Aſtrakhan. Ce jeune Prince ſe nommoit Jédiguer; il amena avec lui dix mille de ſes Tatars.

Il ne devoit pas jouir long-tems de ſa puiſſance: Ivan ſe préparoit à la détruire. Il confia le gouvernement à la princeſſe ſon épouſe, & ſe mit en campagne le 17
1552. Juin 1552. Le nombre & le bon état de ſes troupes lui promettoient un heureux ſuccès. Le Khan de Crimée voulut faire une diverſion en faveur d'Iédiguer: il parvint même juſqu'à Toula: mais, dès qu'il apprit que les Ruſſes s'avançoient contre lui, il prit la fuite, fut pourſuivi, & perdit beaucoup de monde dans ſa retraite. L'armée Ruſſe reprit ſa route du côté de Kazan; elle eut beaucoup à ſouffrir, & l'on manqua même de pain: mais, dès qu'on fut arrivé à Sviajsk, on y retrouva toute l'abondance qu'on pouvoit alors

connoître même dans la capitale. L'artillerie fut transportée par le Volga.

1552. Kn. Kourbs.

La ville de Kazan, bâtie sur une montagne dont le pied est arrosé par la Kazanka, est entourée d'une vaste prairie où le Tsar développa son armée. Le Khan étoit renfermé dans la ville avec trente mille hommes de troupes choisies. Les Russes incommodés par le feu des remparts, pendant qu'ils faisoient leur approche, furent en même tems harcelés par les Tchérémisses qui sortirent à l'improviste de l'épaisseur d'une forêt. Cependant ils parvinrent à former leurs retranchemens.

Iédiguer avoit eu l'habileté de loger dans un bois la moitié de ses Tatars & les Nogais qui étoient venus à son secours. Il étoit convenu avec eux de déployer un grand étendard sur la plus haute tour de la ville, quand il voudroit faire des sorties, & leur avoit ordonné de déboucher alors de leur retraite avec impétuosité, & de tomber par derrière sur les Russes, pendant que lui-même les attaqueroit de front. Cet ordre fut exécuté avec la plus grande précision: les Russes effrayés de cette double attaque, se laissèrent chasser de leurs retranchemens, & abandonnèrent leur artillerie. Elle étoit perdue, & la campagne etoit manquée, s'ils n'eussent été soutenus à tems par la noblesse de la principauté de Mourom,

célèbre par ſon courage. Les Kazanois,
1552. bientôt pouſſés & défaits à leur tour, ſe jetèrent dans la ville après avoir perdu beaucoup des leurs, dont un grand nombre fut étouffé aux portes où ils ſe preſſoient pour entrer tous à la fois. Cet échec n'empêcha pas les aſſiégés de faire conſtamment chaque jour, pendant trois ſemaines entières, des ſorties qui incommodoient les Ruſſes, & leur coûtoient beaucoup de monde. Mais de meilleures diſpoſitions en impoſèrent enfin aux ennemis, & retinrent les Nogais dans le bois qui leur ſervoit de retraite.

Les aſſiégeans n'avoient plus autant à ſouffrir de la part des ennemis : mais ils furent expoſés à d'autres maux. Les vivres qu'ils avoient eus en ſi grande abondance, & qu'ils avoient ſans doute prodigués avec trop peu de précaution, leur manquèrent preſque entièrement, &, affoiblis déjà par les fatigues, ils eurent à lutter contre la diſette. Ils ſembloient être deſtinés à périr de faim ſous les yeux de leurs ennemis, lorſque différens corps s'étant répandus dans le pays, ſe chargèrent de butin, & ramenèrent avec eux une telle quantité de troupeaux, qu'un bœuf ſe donnoit dans le camp pour quelques ſols.

Le Tſar encourageoit ſes troupes, que lui-même avoit exercées : il bravoit les dangers avec elles, &, ce qui eſt plus ra-

re chez les hommes nés pour commander, il ne craignoit pas les fatigues. Souvent il faiſoit le tour de la ville, examinant les effets de l'artillerie & des machines, dirigeant les travaux & conſidérant les progrès des terraſſes qu'il faiſoit élever pour atteindre à la hauteur des murs. Sur une tour plus élevée que les remparts, il fit monter dix gros canons qui ſans ceſſe foudroyoient la ville, tandis que les Strélits, du haut de cette même tour, viſoient avec leurs mouſquets aux habitans qui n'étoient en ſureté ni dans les rues ni dans leurs maiſons. 1552.

Ivan avoit amené avec lui un médecin qui étoit en même-tems ingénieur: il lui ordonna de creuſer une mine ſous les murs. En même tems l'eau fut interceptée à la ville, & les aſſiégeans tranſportèrent dans les canaux vingt gros barrils de poudre. Les mines furent prêtes le 2 Octobre, & un aſſaut général fut ordonné pour l'inſtant où elles auroient joué. On fit ſoigneuſement garder tous les chemins par leſquels il pouvoit arriver des ſecours aux aſſiégés. Les troupes s'approchèrent lentement des murailles, & les entourèrent au ſon des trompettes & des tambours, & les étendards déployés. Les Tatars de leur côté ſe diſpoſèrent à la défenſe. Kniaz Kourbskoi.

Tous les préparatifs des Ruſſes étoient achevés, & le jour étoit marqué pour la

ruine de Kazan : c'étoit un dimanche, &
1582. le Tſar aſſiſtoit à la meſſe. Lorſque le diacre lut l'Évangile, & qu'il en fut venu à ce paſſage, „ il n'y aura qu'un troupeau „ & qu'un paſteur ", paroles qui, ſans doute, avoient été données pour ſignal aux mineurs qui devoient mettre le feu aux poudres, on entendit une partie des murailles ſauter avec un bruit affreux, l'air frémit long-tems, & la terre trembla par la violence de l'exploſion. Les aſſiégés ne s'abandonnèrent point encore ; ils défendoient la brèche, ils défendoient les décombres de leur murs : de loin ils lançoient des traits, & faiſoient un feu continu de mouſqueterie & d'artillerie ; de près ils jetoient ſur leurs ennemis des liqueurs bouillantes, des pierres & des poutres énormes. On employoit des deux côtés, pour ſe détruire, les armes & l'induſtrie des anciens & des modernes. Les aſſiégeans ſe précipitoient ſur la brèche, graviſſoient les murs, s'élançoient par les embraſures des tours. On ſe battoit dans toutes les rues, on ſe battoit dans les maiſons. Par tout les Ruſſes cherchoient à s'ouvrir un paſſage, par tout les Tatars leur réſiſtoient, les places étoient jonchées de morts : le carnage s'étendoit depuis le côté de le ville par où l'ennemi étoit entré, juſques aux portes oppoſées, & enſuite dans la campagne, juſqu'à une forêt où les vaincus cherchoient en foule

un asyle. Mais sur-tout, près du palais des Khans, les cadavres étoient entassés par monceaux. Les vainqueurs, semblables à ces animaux voraces, qui gorgés de sang, en deviennent encore plus altérés, cherchoient par tout avec un soin cruel, de nouvelles victimes à leur fureur. 1552.

Le prince Kourbskoï, qui étoit à ce siége, & qui s'y distingua, rapporte que les assiégés, privés de toute espérance, & obligés d'abandonner ce qu'ils avoient de plus cher à la merci du vainqueur, laissèrent dans le palais leurs femmes & leurs enfans, au nombre d'environ dix mille, vêtus de leurs plus riches habits. Les Russes y pénètrent, couverts de sang, de sueur & de poussière, la menace dans la bouche & dans les yeux, & le bras levé pour de nouveaux massacres : ils n'apperçoivent que ces foibles & innocentes victimes, sont attendris, & savent les respecter. Ils cherchoient en vain Iédiguer: ils le trouvèrent enfin dans un quartier reculé de la ville, entouré d'une poignée de sujets fidèles qui n'avoient pas voulu l'abandonner. On alloit le tuer sans le connoître : une voix le nomme, & il reçoit des fers. Prince sans doute plus respectable dans son malheur, que le vil Chikh-Alei, qui avoit suivi le Tsar à ce siége, qui, né Tatar, porta les armes contre les Tatars; & qui, au milieu de leurs cadavres, fut le premier à féliciter leur vain-

queur. Il l'avoit plus aidé de ſes conſeils
1552. que de ſon bras; car on dit qu'il étoit lâche, & ſa baſſeſſe le prouve.

La ruine de la domination Tatare à Kazan délivra la Ruſſie d'un ennemi toujours redoutable, & acheva d'abaiſſer la puiſſance des grands, en augmentant celle du Tſar. Auſſi, dès le lendemain de ſa victoire, il dit aux ſeigneurs qui l'environnoient, „ Dieu enfin ma fortifié contre „ vous".

Les plus ſages de ſes courtiſans lui conſeilloient de paſſer l'hiver à Kazan pour ſoumettre & les Tatars & les peuples idolâtres des contrées voiſines: mais ſon impatience de retourner à Moskou, & d'embraſſer ſon épouſe, qui venoit de lui donner un fils, ne lui permit pas de ſuivre ce conſeil. Il dut en reconnoître la ſageſſe, lorſque, l'année ſuivante, pluſieurs des Tatars qui avoient dépendu de Kazan, refuſèrent de payer le tribut & tuèrent ceux qui venoient le lever: lorſque des chefs, raſſemblant les peuples diſperſés, ſortirent du fond des forêts, &, non contens de ravager les environs de Kazan, portèrent la déſolation & la mort juſqu'aux environs de Nijni-Novgorod & de Mourom. Ils eurent ſouvent l'avantage contre les troupes Ruſſes envoyées pour les réduire. Soltykof, général célèbre alors par ſes talens & par ſon courage, perdit contr'eux une bataille & la liberté, & fut

maſſacré de ſang froid après deux ans d'une affreuſe captivité. Ce ne fut que ſix années après la priſe de Kazan, qu'Ivan Chérémétef, à la tête de trente mille hommes, les défit, les diſperſa, les abattit entièrement, & répandit la terreur juſques chez les Bachkirs. 1552.

Le malheureux Iédiguer reçut le baptême qui ſuivit le renverſement de ſa fortune. Peut-être la crainte de la mort dont il étoit menacé contribua-t-elle à ſa converſion. Il changea ſon nom de Mahomet en celui de Sémen ou Siméon. Devenu l'ami de ſon vainqueur, il obtint tous les honneurs dûs au rang qu'il avoit perdu.

La nouvelle de la priſe de Kazan retentit bientôt juſques chez les Tatars d'Aſtrakhan, & les remplit de terreur. Le Khan Abdoul, qui y règnoit alors, déſeſpérant de ſe ſouſtraire à la puiſſance d'Ivan, offrit lui-même ſa tête au joug, ſe flattant que, pour prix de ſa ſoumiſſion, on le lui impoſeroit plus léger. Il ne ſe trompa pas. Ses ambaſſadeurs furent accueillis favorablement, & le Tſar lui fit promettre ſon amitié. Lizlof. Ritchkof.

Ce nouvel allié de la Ruſſie vécut peu de tems. Il eut pour ſucceſſeur Émourguei, qui fit prier Ivan de l'admettre au nombre des Princes Tatars qu'il avoit à ſon ſervice & même à ſa ſolde. Le Tſar, qui n'avoit pas oublié les fréquentes per- 1553.

fidies des Khans de Kazan, fit partir pour
1553. Aſtrakhan des députés chargés de ſonder les vraies diſpoſitions d'Émourguei, & de recevoir ſes ſermens.

On dut bientôt reconnoître combien la défiance du Tſar avoit été fondée : ſes ambaſſadeurs, loin de recevoir les reſpects qu'ils étoient en droit d'attendre, furent volés par Émourguei. Ce Prince, qui bravoit le droit des gens, fouloit aux pieds avec encore plus d'audace ceux de l'humanité, & faiſoit gémir ſes ſujets ſous la plus peſante tyrannie. Les Nogais ne ſe plaignoient pas moins de ſes injuſtices & de ſes vexations ; &, comme ils avoient déjà reconnu la domination du Tſar, ils lui offrirent toutes leur forces contre ce tyran.

Ivan, ſenſible peut-être aux prières des Nogais, étoit d'ailleurs trop fier & trop puiſſant pour diſſimuler l'affront fait à ſes
1554. ambaſſadeurs. Il fit embarquer ſur le Volga une armée de trente mille hommes, pourvue d'une bonne artillerie. Il n'y avoit que fort peu de monde à Aſtrakhan ; les habitans étoient diſperſés dans les Isles & dans les campagnes. A l'approche des Ruſſes, le petit nombre de Tatars qui étoient reſtés dans la ville, prit la fuite avec précipitation : on les pourſuivit, on n'eut que la peine de les égorger comme des troupeaux timides : on s'avança vers le camp d'Émourguei, ſans éprouver plus de

de réſiſtance. Ce Prince eut le bonheur de fuir en Sibérie. Ainſi les Ruſſes, ſans perdre de ſang, entrèrent dans Aſtrakhan: ils y firent prêter ſerment à ceux des Tatars dont on avoit épargné la vie, & on leur laiſſa, pour les gouverner au nom du Tſar, un Prince de leur nation, nommé Derbich-Alei. Pour s'aſſurer encore mieux de leur fidélité, il reſta dans la ville deux Voévodes, des enfans Boïars, des Strélits & des Coſaques. Les Mourzas, qui avoient coutume d'errer dans les campagnes, furent obligés de ſe tranſporter à la Cour & d'y prendre du ſervice dans Aſtrakhan, & leur conduite y étoit toujours éclairée. 1554.

On ne peut s'empêcher de reconnoître, dans les brillans ſuccès d'Ivan, la mauvaiſe conduite des Tatars, qui, peut-être, s'ils euſſent agi de concert & en même tems, ſoit pour l'attaquer, ſoit pour ſe défendre, auroient laſſé ſa patience, & rompu ſes efforts. Il ne put abattre la domination de Kazan, qu'après qu'elle eut été ébranlée par de longues diſſentions inteſtines, par une malheureuſe minorité, par les vengeances atroces de Chikh-Alei. Quelle eût donc été la foibleſſe de ſes progrès, ſi, lorſqu'il attaquoit cette Puiſſance, elle lui eût réſiſté avec la force de tous ſes membres bien unis entr'eux, & que dans le même tems, il eût été attaqué par les Nogais, par les Tatars d'Aſtrakhan &

par ceux de la Crimée? N'eſt-il pas rai-
1554. ſonnable de penſer qu'au lieu de remporter de faciles victoires, il n'eût pu même réſiſter à tant de forces, & que les Tatars, inſtruits de leur puiſſance, qu'ils ne connoiſſoient pas aſſez, auroient une ſeconde fois mis la Ruſſie ſous le joug? Mais ils n'agirent que ſéparément & avec foibleſſe.

Le Khan de Crimée, qui avoit laiſſé tranquillement les Ruſſes détruire la domination de Kazan & celle d'Aſtrakhan, eut l'imprudence de venir les attaquer après qu'ils eurent été fortifiés par les victoires & lorſque le bruit de leurs exploits
1555. devoit faire trembler ſes ſujets. Il entra en Ruſſie à la tête de ſoixante mille combattans; ou plutôt il traînoit après lui une multitude prévenue, tremblante: & bien perſuadée qu'elle étoit conduite à ſa défaite. Auſſi les Tatars furent-ils vaincus par la terreur avant de l'être par l'ennemi, & prirent la fuite avant de l'avoir apperçu. Ils abandonnèrent leur bagage, &, toujours ſuivis de près, ils furent atteints & obligés de recevoir la bataille. La néceſſité leur rendit le courage dont les terreurs de l'imagination les avoient privés. L'action dura deux jours entiers, la perte fut conſidérable de part & d'autre; mais les Ruſſes demeurèrent victorieux.

Kniga Stepennaïa.

Ce fut avec la même imprudence que le reſtaurateur de la Suède, le célèbre Guſ-

tave-Vaſa, rompit en 1556 la paix que lui-même avoit jurée en 1537 avec le Tſar pour ſoixante-dix ans, & qu'il avoit ratifié en 1554. Au moment qu'il choiſit pour recommencer les hoſtilités, on eût dit qu'il avoit ſeulement voulu donner à ſon ennemi le tems de reſpirer après les travaux auxquels celui-ci devoit ſa gloire & ſa grandeur. Il fit attaquer Orechek. Mais les Suédois, après avoir inutilement tenu pendant vingt jours cette ville inveſtie, levèrent le ſiége dès que les Ruſſes ſe préſentèrent. Ils perdirent un de leurs vaiſſeaux monté de cent cinquante hommes, & muni de quatre canons. Les Ruſſes s'avancent vers la Finlande. Avant d'y entrer, le Prince Paletskoi, Nameſtnik de Novgorod, qui les commandoit, écrit au Roi de Suède que, ſi ce Monarque veut réparer ſes torts ou en éviter la punition, il doit venir lui même ſur la frontière livrer aux généraux du Tſar ceux qui ont conſeillé la guerre, afin qu'ils reçoivent la peine due à leur perfidie, & que leur exemple effraie à l'avenir ceux qui ſeroient tentés d'enfreindre la paix : qu'à cette condition le paſſé ſera mis en oubli ; mais que ſi le Roi refuſe cette juſte ſatisfaction, on ira l'exiger dans le ſein de ſes États. Sans doute Paletskoi ne s'attendoit pas à recevoir une réponſe ; cependant il l'attendit quelque tems, &, comme elle ne vint point, il fit entrer ſon armée

1555. Muller Jitie Fet. Vel. Kniaz Kourbskoi. Hiſt. manuſc. Joan. Baſil vita.

1556.

en Finlande. Il ne rencontra aucun obſta-
1556. cle à ſa marche juſqu'à Vybourg, & ravagea les campagnes à ſon gré. Là, enfin, ſe préſenta une armée Suédoiſe : l'action s'engagea & la victoire fut complète du côté des Ruſſes. Ils firent un ſi grand nombre de priſonniers, payſans, ſoldats, femmes, enfans, qu'ils les vendoient pour quelques petites pièces de monnoie. On remarque que les jeunes filles ſe vendoient un peu plus cher que les mâles. Comme les femmes eſclaves ſont moins propres que les hommes au travail, il n'y a que l'eſpérance des plaiſirs qu'elles peuvent procurer, qui les faſſe mettre à un plus haut prix. Ainſi les Ruſſes n'avoient point alors des mœurs fort auſtères ; &, privés du commerce des femmes, que les époux & les pères tenoient ſévèrement renfermées, ils goûtoient les plaiſirs de l'amour avec leurs jeunes eſclaves.

C'étoit à la ſollicitation des Livoniens, & ſur la promeſſe de ſecours ſuffiſans, que Guſtave s'étoit engagé dans cette guerre. Abandonné par ceux qui l'avoient précipité dans cet embarras, & qui étoient aſſez occupés de leurs diſſentions inteſtines, il demanda la paix, & elle fut
1557. conclue pour quarante années. L'uſage ne permettoit point alors aux Miniſtres de la Suède de venir négocier à Moskou ; ils étoient obligés de traiter avec les Nameſtniks de Novgorod.

A peine le Tſar s'étoit apperçu de la guerre qu'il venoit de terminer; mais il n'en étoit pas moins irrité contre ceux qui la lui avoient attirée, & ſe montroit d'autant plus ardent à la vengeance, que cette vengeance lui devoit être utile. Car les hommes d'État ne ſe livrent guères à leurs paſſions, qu'autant qu'elles s'accordent avec leurs intérêts. 1557.

Il eſt certain que les Ruſſes avoient autrefois, du moins, une partie conſidérable de la Tchoude, qui forma depuis la Livonie & l'Eſtonie : nous avons vu que Derpt ou Dorpat fut fondée au onzième ſiècle, ſous le nom d'Iourief, par Ioury ou Georges Iaroslaf. On prétendoit auſſi que les chevaliers Porte-glaives, devenus les ſouverains de cette contrée, s'étoient rendus tributaires de la Ruſſie. Les Livoniens aſſuroient qu'ils ne trouvoient dans leurs regiſtres aucune preuve de cette humiliation. Peut-être cependant avoient-ils été quelquefois ſoumis au tribut après des défaites, & s'y étoient-ils ſouſtraits quand le ſort des armes leur avoit été plus favorable, ou quand les Ruſſes, humiliés par d'autres ennemis, ſe trouvoient trop foibles pour leur impoſer de la crainte. Le droit du Tſar étoit au moins litigieux. Cependant il envoya demander au Grand Maître, Wilhelm Furſtenberg, cinquante années d'arrérages qu'il prétendoit lui être dues. Furſ-

tenberg ne paya rien, & c'eſt ce qu'Ivan
1557. attendoit, pour prendre les armes. L'occaſion étoit d'autant plus favorable, que les Livoniens étoient affoiblis par la guerre que s'étoient faite le Grand-Maître & l'évêque catholique de Riga, qui n'avoient pas manqué de faire entrer des Puiſſances étrangères dans leurs querelles.

Le Tſar fit entrer dans la Livonie toutes les forces de Novgorod & de Pleskof, l'élite des troupes de la principauté de Mourom, un grand nombre de Tatars conduits par des Princes de leur nation & des Coſaques du Don. Lui-même ouvre la campagne, & partage pendant un mois les fatigues de ſes guerriers. Les Ruſſes ravagèrent les diſtricts de Dorpat & de Riga. Par tout vainqueurs, ou plutôt par tout furieux, ſanguinaires, atroces, & n'épargnant ni ſexe ni âge, ils parcoururent plus de quarante milles d'Allemagne, &, comme on étaloit en Livonie un luxe remarquable pour ce tems-là, ils remportèrent de riches dépouilles, & les priſonniers furent vendus aux Tatars.

Ces brillans avantages ſembloient devoir être ſuivis d'une paix prochaine. Déjà les Livoniens avoient obtenu pour ſix mois une ſuſpenſion d'armes; la paix ſe traitoit, elle alloit ſe conclure, lorſqu'un accident imprévu ralluma la guerre avec plus de fureur.

Narva appartenoit aux chevaliers ; Ivan-Gorod, qui appartenoit au Tſar, & que ſon père avoit fondée, n'en étoit ſéparée que par la Narova. Le vendredi de la ſemaine ſainte, les Ruſſes d'Ivan-Gorod ſe livroient, ſuivant leur religion, à un jeune abſolu, qui ne devoit ceſſer que le jour de Pâques. Les Livoniens avoient embraſſé depuis quelques années la réforme de Luther; ils croyoient témoigner encore plus ſenſiblement leur zèle pour la nouvelle doctrine, en donnant à la débauche le tems que le reſte des chrétiens conſacroit à la macération. Ainſi les Luthériens de Narva ſe plongèrent dans l'ivreſſe, & l'excès des liqueurs fortes réveilla dans leur ames des ſentimens de haine mal contenus par la trève. Ils montèrent ſur les remparts, & de là, voyant diſtinctement les Ruſſes qui ſe trouvoient ſur la place & dans les rues d'Ivan-Gorod, ils pointèrent contre eux le canon, & ne ceſſèrent de tirer pendant trois jours. Le Tſar avoit ordonné à ſes ſujets de ne commetre aucune hoſtilité ; il étoit craint & obéi ; les Ruſſes d'Ivan-Gorod n'oſèrent, ſans de nouveaux ordres du Prince, ſe défendre contre les Allemands, & recevoient la mort ſans ſe permettre aucune vengeance. 1557. 1558.

Enfin, on reçut de la Cour des renforts, & l'ordre de tirer ſur Narva. A peine reſtoit-il parmi les habitans de cet-

te ville quelques vieillards qui puſſent ſe
1558. reſſouvenir d'avoir vu la guerre dans leur première jeuneſſe. Ces imprudens, qui n'avoient pas craint d'inſulter les Ruſſes, tremblèrent quand ils les virent ſe défendre; les premiers boulets des ennemis leur enlevèrent le courage, & ils demandèrent une trève d'un mois. Le Tſar eut l'imprudence de la leur accorder, & ils en profitèrent pour demander du ſecours. Cependant ils n'en reçurent pas: quatre mille hommes qui leur arrivoient de Revel furent vaincus. Le renouvellement de la guerre paroiſſoit inévitable; mais la trève n'étoit pas encore expirée, lorſque le feu prit chez un Allemand qui braſſoit de la bierre. L'incendie ſe répandit dans la ville baſſe, & les habitans furent obligés de ſe réfugier dans la haute. Le peuple d'Ivan-Gorod ne put voir ce déſaſtre chez les ennemis, ſans ſe livrer au deſir d'en profiter. On ſe ſaiſit de toutes les barques, on ſe fait des radeaux de toutes les planches, & ceux qui ne trouvent pas autre choſe détachent les portes de leurs maiſons, & s'en ſervent pour paſſer la rivière. Les troupes rougiſſent de montrer moins d'ardeur & d'impétuoſité que la populace; honteuſes de n'avoir pas donné l'exemple, elles ſe hâtent au moins de le ſuivre. Les Voévodes veulent les retenir, ils ne ſont pas obéis, & ſe voient obligés de ſuivre ceux qu'ils ne peuvent

plus commander. Toute cette ville baſſe de Narva, abandonnée de ſes habitans, eſt occupée par les Ruſſes. Les Livoniens ſortent de la ville haute pour les combattre & les repouſſer; mais ils voient pointer contre eux les canons mêmes qui faiſoient la défenſe de leurs propres murailles, & ont la douleur d'avoir fourni des armes à l'ennemi. Les Strélits viennent achever leur défaite, & la citadelle eſt obligée de capituler. On accorda aux troupes la permiſſion de ſortir de la place, & aux habitans celle de reſter dans leur patrie. On rendit même les priſonniers qu'on avoit faits dans la ville d'où l'on emmena deux cent trente canons. Ainſi la conquête que les Ruſſes venoient de faire, augmenta leurs moyens pour en entreprendre de nouvelles. 1558.

Elles furent nombreuſes & rapides. Dorpat, malgré ſes fortifications, malgré le nombre de troupes nationales & ſoudoyées qui la défendirent avec courage, rentra ſous la domination de la Ruſſie. Les habitans ſe feroient mieux défendus, peut-être, ſi des querelles de religion ne les avoient pas diviſés en deux partis. L'évêque, qui jouiſſoit des droits de la ſouveraineté, ſe rendit aux généraux d'Ivan, qui le fit venir à Moskou, le reçut avec bonté & le dédommagea de la perte qu'il venoit de faire, en lui donnant pour toute ſa vie une ville avec ſes dépen- Kniaz Kourbskoi.

dances. Les Ruſſes ſe rendirent, en une
1558. année, maîtres de plus de trente places fortes, & retournèrent dans leur patrie au commencement de l'hiver.

En même tems le Grand Maître imploroit la médiation du Roi de Danemarck, pour obtenir la paix : ce Prince envoya même une ambaſſade au Tſar ; mais Furſtemberg n'étoit pas de bonne foi. A peine les Ruſſes avoient-ils abandonné la Livonie, qu'il raſſembla toutes ſes forces & porta ſes premiers efforts contre Dorpat. Il en fit le ſiége & jura de ne ſe retirer qu'après s'en être rendu maître. Les Ruſſes qui la défendoient firent contre lui une vigoureuſe ſortie & le forcèrent à enfreindre ſon ſerment. Ils le ſuivirent même aſſez loin & lui firent beaucoup de mal. Cependant il entra dans le territoire de Pleskof & prit une petite ville Ruſſe. Elle étoit défendue par trois cents hommes qu'il fit jeter en priſon, où il les fit mourir preſque tous avec leur Commandant. Ainſi ce moine hétérodoxe ſembloit vouloir combattre de férocité avec le Tſar lui-même, Prince cruel & ſanguinaire.

Kniga Stepennaï.

Kniaz Koubskoi.

Le Khan de Crimée penſoit avoir trouvé une occaſion d'autant plus favorable de faire une incurſion dans la Ruſſie, qu'il croyoit Ivan occupé en Livonie, avec toutes ſes forces, à faire le ſiége de Riga. Arrivé ſur ſes frontières, il apprit

de quelques pêcheurs qu'il fit prisonniers, que le Tsar étoit à Moskou & que toute l'armée étoit rentrée en Russie après avoir fait des conquêtes brillantes & multipliées. A cette nouvelle, la confiance du Tatar fait place à la crainte : il reprend le chemin de la horde ; mais la rigueur de l'hiver lui enleva beaucoup de monde & ses pertes furent encore augmentées par les armes des Russes qui parvinrent à l'atteindre. 1558.

Cependant le Tsar avoit commandé ses meilleurs généraux pour résister à cette invasion, & ne put faire entrer en Livonie au commencement de la campagne que quelques chefs sans expérience, qui se laissèrent battre par des ennemis fort inférieurs en nombre. Le Prince Kourbskoi, envoyé d'abord avec cinq mille hommes, commença à rétablir les affaires, & demeura victorieux dans sept ou huit combats, qui sans être considérables, contribuoient du moins à maintenir l'honneur de la nation. Bientôt arrivèrent les autres généraux avec soixante mille hommes, moitié cavalerie & moitié Strélits, sans compter des partis considérables de Cosaques. Ils amenoient avec eux cent pièces de canons. toutes ces forces se réunirent contre la ville de Felling, où Furstenberg s'étoit retiré après s'être démis de la grande maîtrise. Les Russes s'attendoient à éprouver la plus vive résis- 1559.

tance, & la grandeur de leurs préparatifs
1559. ne les raſſuroit pas encore entièrement ſur le ſuccès. Mais à peine les murailles & quelques édifices commençoient à être endommagés par l'artillerie, qu'ils virent avec une agréable ſurpriſe les Livoniens demander à capituler. La garniſon eut la permiſſion de ſortir ſans armes de la ville, & les habitans furent maintenus dans leurs propriétés. Le Grand Maître Furſtenberg fait priſonnier & envoyé à Moskou, reçut du Tſar une ville pour ſon entretien.

Quand les Ruſſes furent entrés à Felling, quand ils eurent conſidéré la force de ſes triples murailles, la profondeur de ſes foſſés, la nombreuſe artillerie qui la défendoit, les munitions de guerre & de bouche dont elle étoit abondamment pourvue, ils furent étonnés d'en être les maîtres. Ses défenſeurs avoient manqué de courage ou de fidélité.

Gothard-Ketler ſembla n'avoir été revêtu de la dignité de Grand Maître par la démiſſion du malheureux Furſtenberg, que pour voir ſe diſſoudre entre ſes mains
Kn. Khilkof. la foible puiſſance qui lui étoit confiée. En vain, pour ſe ſoutenir, chercha-t-il des appuis étrangers : envain il implora, il obtint des ſecours du Roi de Pologne. Les
1560. troupes que ce Monarque fit paſſer en Livonie n'eurent aucun ſuccès contre les Ruſſes, ou plutôt elles négligèrent mê-

me de les rencontrer ou de les atteindre. Enſuite, plus heureuſes ou moins timides ſous la conduite du Prince Radzivil, elles gagnèrent une bataille, &, après un aſſaut meurtier, s'emparèrent de Porkhof, ville du domaine de Novgorod. Mais, ces ſuccès ne rendoient guères moins déſeſpérées les affaires du Grand Maître. Il ſentit avec effroi toute ſa foibleſſe, quand il vit le Tſar entrer lui-même en campagne; &, trop incapable de défendre ſon État, il ne penſa plus qu'à en remettre les rènes en des mains plus puiſſantes. Il donna la Livonie à Sigiſmond-Auguſte, renonça généralement à tous ſes droits & à ceux de ſon ordre, & ſe réſerva ſeulement, à titre de fief relevant de la Pologne, les provinces de Courlande & de Sémigale, dont il fut le premier Duc. Mais il ne put céder en même tems Révol, qui s'étoit déjà miſe, avec toute l'Eſtonie, ſous la protection de la Suède. L'évêque d'Arensbourg, dans l'isle d'Éſel, avoit auſſi vendu ſa foible ſouveraineté à Fréderic II, Roi de Danemarck, qui la donna en apanage à Magnus, ſon frère, Duc de Holſtein. 1561. 1562

Le Tſar, maître de la plus grande partie de la Livonie, & à qui ſes premiers ſuccès faiſoient eſpérer de la poſſéder toute entière, ne put voir tranquillement le Roi de Pologne acquérir un titre ſur cette riche contrée.

Ainſi Sigiſmond, ſuccédant aux droits
1562. du Grand Maître, devint en même tems l'ennemi d'Ivan. On ajoute qu'il avoit
Puffendorf. Hiſt. M. S. fait au Tſar le plus ſanglant outrage. Ce Prince lui avoit demandé ſa fille Catherine en mariage: mais, n'ayant pas voulu convenir des conditions que Sigiſmond lui impoſoit, il en reçut, au lieu de la princeſſe, une cavale ſuperbement enharnachée: une lettre outrageante accompagnoit ce préſent. Peut on croire que la Cour de Pologne fût capable alors de tant de groſſièreté? Quoi qu'il en ſoit, Ivan ſigna la paix avec Eric, Roi de Suède, pour attaquer Sigiſmond avec plus de forces & pour permettre aux Suédois d'exercer leur haine jalouſe contre la Pologne.

1563. Les Ruſſes entrèrent en Lithuanie, &, après avoir emporté pluſieurs places fortes, ils entreprirent le ſiége de Polotsk, ville que, dès le onzième ſiècle, Vladimir le grand avoit unie à la Ruſſie. Le Tſar lui-même étoit à la tête de ſes troupes: elles étoient très-nombreuſes, & Sigiſmond ne lui oppoſa que des partis, qui purent bien lui cauſer quelques incommodités, mais non pas arrêter ſes progrès. La ville fut priſe d'aſſaut: le commandant avec ſa femme, l'évêque, les officiers & les principaux bourgeois furent faits priſonniers & conduits à Moskou. Les vainqueurs ſe chargèrent d'un

riche butin; heureux, s'ils n'euſſent pas ſouillé leur victoire par leur cruauté! Ils maſſacrèrent les moines & les Juifs qui ſe trouvoient dans cette ville. Croyons, pour l'honneur du Prince & de la nation, ce que dit un hiſtorien Ruſſe, que ces aſſaſſinats furent commis par les Tatars, à l'inſu d'Ivan. Ce ſera un crime de moins dont la mémoire du Tſar ſera chargée. Le rit latin fut aboli à Polotsk. 1563. Khilkof. King. Stepen.

La campagne ſuivante ne fut pas pour les Ruſſes auſſi conſtamment heureuſe. Une de leurs armées fut battue; une autre fit une honteuſe retraite, ſans avoir oſé rien entreprendre. Les Ruſſes jaloux rejetèrent cette humiliation ſur les commandans étrangers, qu'ils voyoient avec dépit l'emporter ſur eux dans les bonnes graces du Prince. Le Tſar ſentoit ce qui manquoit encore à ſa nation; il appeloit, des différentes parties de l'Europe, des hommes capables d'inſtruire ſes ſujets, de les policer, de les former à l'art de la guerre & de les conduire aux combats. Les Boïars, incapables de reconnoître la ſupériorité de ces étrangers, ne ſentoient que cette baſſe jalouſie, vice de la médiocrité. Pour ſe venger, ils tramèrent des complots: mais leurs intrigues furent découvertes & ſévèrement punies. Ceux qui purent ſe ſouſtraire à la peine qu'ils avoient méritée, ou que leur faiſoit craindre l'eſprit ſoupçonneux d'Ivan, cherchè- 1564. 1568.

rent une retraite en Pologne & prirent
1568. les armes contre leur patrie.

L'exceſſive ſévérité du Tſar, quelque tems aſſoupie, s'étoit déjà réveillée depuis pluſieurs années : ces trames, ces déſertions l'excitèrent encore d'avantage.

Kniaz Kourbskoi. Hiſt. MS. Ses emportemens avoient été autrefois tempérés par l'aſcendant qu'avoit ſu prendre ſur lui ſa première épouſe, & qu'elle ne devoit qu'à ſa douceur. Mais il l'avoit perdue, & ſes paſſions contraires s'exhalèrent avec plus de force après la mort de cette princeſſe. Armé d'abord par la juſtice, il le fut bientôt par l'intérêt. Souvent il ſembla ne punir les grands & ſes propres parens qu'il prenoit pour victimes, que de leur puiſſance ou de leurs richeſſes. Sa fureur, long-tems exercée ſur eux, & non pas encore ſatisfaite, ne dédaigna pas de deſcendre juſques ſur des hommes obſcurs, qui ne purent trouver un aſyle même dans leur médiocrité.

Il avoit raſſuré pour quelque tems ſes peuples effrayés, lorſqu'en 1563 il avoit déclaré dans une aſſemblée nombreuſe que, las des hommes, des grandeurs & des affaires, il vouloit dépoſer le rang ſuprême, & ne plus s'occuper, dans le ſilence, que de la grande affaire de ſon ſalut. Comme ſes fils étoient encore fort jeunes, il parut confier les ſoins du gouvernement au dernier Khan de Kazan, à cet Iédiguer, qui, baptiſé ſous le nom

de Sémen, étoit devenu ſon ami. Il lui abandonna le titre de Tſar, ne ſe réſervant que celui de Grand Prince. Il promit de lui donner ſes avis dans les affaires importantes & difficiles : mais Sémen & tous les membres du conſeil ſavoient trop bien que ces avis étoient des ordres ſuprêmes, & qu'une mort ſûre attendoit ceux qui héſiteroient à les ſuivre. 1568.

Il fit conſtruire pour ſa retraite, au delà de Moskou, une maiſon vaſte, ou plutôt une petite ville fortifiée de tours & d'un mur de pierres. Cet endroit ſe nommoit Alexandrova Sloboda. Ce fut la Caprée de ce nouveau Tibère. On y trouvoit en abondance tout ce qui eſt néceſſaire à la vie & tout ce qui peut la rendre agréable. Il ſe réſerva d'ailleurs pour ſon entretien pluſieurs villes avec leurs dépendances. Ces réſerves furent nommées *opritchina* (exception,) & Alexandrova en étoit le chef-lieu. Les nombreux ſatellites dont il étoit environné dans cette retraite, ſe nommoient *Opritchniki*. Comme les hommes d'une naiſſance obſcure ont d'ordinaire pour les grands une haine naturelle, excitée par l'envie, il vouloit que ces inſtrumens de ſa tyrannie fuſſent tous d'une origine médiocre, & il leur étoit défendu de s'allier avec les familles illuſtres. Toujours prêts à remplir ſes ordres cruels, & même attentifs à les prévenir, ils parcouroient toutes les parties de l'empire, Muller. Kniaz Kourbskoi. Hiſt. MS.

& laiſſoient par tout des traces de ſang.
1568. Leur préſence étoit l'annonce de la mort. Savans dans l'art de mettre à profit les foibleſſes de leur maître, comme ils connoiſſoient ſon caractère ſoupçonneux, ils cherchoient les moyens d'augmenter encore ſes défiances, l'entretenoient ſans ceſſe de nouvelles délations, lui rendoient ſuſpects les ſujets les plus fidèles, &, pour prix de leurs ſoins odieux, ils partageoient les dépouilles des victimes qu'ils lui avoient indiquées. Ainſi furent détruites la plûpart des grandes maiſons: ainſi fut preſque anéantie celle du Tſar lui-même. Les Opritchniki furent la ſouche d'une nouvelles race de nobles.

Las bientôt d'une vaine diſſimulation, qui ne trompoit perſonne, il reprit ouvertement les rênes de l'État, qu'il avoit feint d'abandonner, & qu'en effet il n'avoit pas lâchées un inſtant. Alexandrova n'en fut pas moins ſon ſéjour ordinaire, & il continua d'être entouré de ſes Opritchniki, toujours également ardens à ſervir & à provoquer ſa cruauté.

Cependant les ennemis du dehors s'efforçoient de lui rendre les maux qu'il faiſoit ſouffrir à la nation, ou plutôt d'en multiplier les miſeres, puiſque ce ſont toujours les peuples qui reſſentent le mal qu'on veut faire à leurs Princes. Pluſieurs fois Sigiſmond avoit engagé le Khan de Crimée à faire une diverſion en ſa faveur:

mais, voyant qu'il n'en recevoit que des services inutiles pour lui-même, & funestes à celui qui les lui rendoit, il voulut armer contre la Ruſſie un ennemi plus puiſſant. C'étoit Sélim II, Sultan de Conſtantinople. Ce Prince, maître d'Azof, avoit un intérêt particulier à s'emparer d'Aſtrakhan & à faire creuſer un canal de communication entre le Don & le Volga, pour entrer dans la mer Caſpienne & tomber ſur la Perſe par le nord de ce royaume. 1568.

Le Roi de Pologne dut avoir peu de peine à le faire entrer dans ſes projets. Sélim fit partir pour Aſtrakhan trois mille Janiſſaires & vingt mille hommes de cavalerie. Il expédia en même tems pour Azof quinze grandes galères, montées de cinq mille Janiſſaires & de trois mille travailleurs. Elles portoient auſſi toutes les munitions de l'armée, qui, après la jonction avec les Nogais & les Tatars de la Crimée, devoit monter à plus de quatre-vingt mille hommes. La cavalerie, après avoir pris quelque repos dans le voiſinage d'Azof, s'approcha d'Aſtrakhan. L'infanterie remonta le Don, juſqu'à l'endroit où ce fleuve n'eſt ſéparé du Volga que par un terrein de ſept ou huit de nos lieues. C'étoit là que devoit être creuſé un canal aſſez profond pour recevoir de fortes galères. Les Janiſſaires partagèrent les fatigues des travailleurs. Déjà 1569. Khilkof, Vvedenie. Kaſtrakh. topogr.

l'ouvrage avançoit : mais il fut interrom-
1569. pu par l'arrivée de quinze mille Ruſſes aux ordres du Prince Sérébrianoi. Les Janiſſaires & les travailleurs ſurpris, furent maſſacrés ou diſperſés preſque ſans réſiſtance.

Leur malheur n'étoit pas connu de l'autre partie de l'armée Turque, qui faiſoit le ſiége d'Aſtrakhan, & qu'attendoit un ſort auſſi funeſte. Les aſſiégés firent ſur elle une ſortie imprévue ; elle fut ſanglante, & les Tatars furent obligés de s'éloigner avec une perte conſidérable. Ils eſpéroient du moins, dans leur déſaſtre, être bien ſecourus par le reſte de leur armée : ils apprirent qu'elle n'exiſtoit plus. En même tems les proviſions leur manquèrent. Ils ne penſoient plus qu'à ſe retirer ; mais les Tatars leur conſeillèrent de ſe retrancher, & promirent de les fournir abondamment de vivres.

Ce conſeil eſt ſuivi, l'offre eſt acceptée. Les Tatars partent pour remplir leur promeſſe : ils rencontrent les Ruſſes, ſont attaqués, & périſſent preſque tous. L'armée Turque les attend huit jours entiers : elle apprend enfin leur défaite ; &, dénuée de toute reſſource, elle met le feu à ſes retranchemens. Elle part, elle prend d'autres Tatars pour guides : mais, au lieu de la conduire fidèlement, ils l'égarent à deſſein, dans la crainte qu'elle ne veuille les ſubjuguer, & l'enfoncent dans des

déſerts ſauvages & impraticables. La faim, la ſoif, les pluies, les gelées, les maladies, ſuites de tant de miſère, font périr les hommes & les chevaux. Après un mois de ſouffrances, les Turcs arrivent en petit nombre & dans le plus mauvais état au port d'Azof; ils s'embarquent, ſont accueillis d'une tempête furieuſe. La plûpart des galères périſſent avec ceux qu'elles portoient, &, d'une armée ſi floriſſante, à peine rentre-t-il ſept mille hommes à Conſtantinople. 1569.

Ainſi le bonheur d'Ivan ſembloit faire échouer toutes les entrepriſes de ſes ennemis. Mais pendant que la Ruſſie faiſoit trembler ſes voiſins, elle gémiſſoit chaque jour d'avantage, déchirée par les mains de ſon maître. Il paroiſſoit acharné à détruire Novgorod, le berceau de ſon empire. Les Opritchniki furent, dit-on, par leurs rapports empoiſonnés, les principales cauſes de la perte de cette malheureuſe ville.

Cependant il eſt vraiſemblable qu'elle n'étoit pas abſolument innocente. Son archevêque, nommé Pimen, entretenoit des correſpondances criminelles avec Sigiſmond Auguſte, Roi de Pologne, & ce ſujet infidèle avoit ſans doute des complices parmi les hommes les plus conſidérables de la ville. Auſſi les hiſtoriens Polonois déclarent-ils que les Novgorodiens avoient témoigné leur penchant

pour le Roi de Pologne. Ce monarque,
1569. qui cherchoit tous les moyens de nuire au Tſar, n'aura pas manqué de mettre à profit ces diſpoſitions favorables, &, par cette ſéduction, il aura cauſé la ruine preſque totale d'une des principales villes de la Ruſſie.

Mais Novgorod, pour renfermer dans ſon ſein quelques coupables, ne méritoit pas le ſort qu'Ivan lui réſervoit. Perſuadé que les habitans de cette ville entretenoient des intelligences avec la Pologne,
Kniaz Kourbskoi. il réſolut de la perdre. Il fit partir quelques jours avant lui une farouche ſoldateſque, avec ordre de ſe tenir embuſquée le long du chemin, & de maſſacrer tous les voyageurs. Ainſi toute communication étant interrompue entre Novgorod & Moskou, & tous ceux qui s'engageoient ſur la route de ces deux villes étant impitoyablement aſſaſſinés, les Novgorodiens ne ſoupçonnoient point le danger qui les menaçoit, & ne pouvoient ſe préparer à la défenſe. Enfin le
Janvier. Tſar partit lui-même d'Alexandrova Slo-
1570. boda, avec l'aîné de ſes fils; ſes Opritchnikis l'accompagnoient. Un corps de Tatars le précédoit avec quelque infanterie, tailloit en pièces tous ceux qui venoient au devant du Prince, ne reſpectoit ni le ſexe ni le rang, & marquoit la marche du ſouverain par l'incendie des bourgs & des villages.

Ivan, qui ne reſpire que le ſang en entrant à Novgorod, Ivan, également religieux & féroce, déclare qu'il veut d'abord entendre la meſſe dans l'égliſe de Sainte-Sophie. L'archevêque vient à ſa rencontre tenant en main la croix. Son aſpect augmente la fureur du Tſar. „Traître, dit-il au prélat, ce n'eſt pas la „ croix que tu portes dans tes mains ; „ c'eſt une arme que tu tournes contre „ moi & contre mon autorité. Tu as „ conſpiré avec les habitans de cette ville „ pour la livrer à Sigiſmond mon enne„ mi. Tu oſes t'appeller le paſteur, le „ directeur du peuple : mais tu n'ès qu'un „ loup, un voleur, un brigand". Après avoir accablé le prélat de ce torrent d'injures, il lui ordonne d'aller à la cathédrale & d'y célèbrer la meſſe : il va l'entendre avec ſa Cour, & ſe rend au palais archiépiſcopal, où on lui a préparé un repas. 1570. Muller.

Il ne marque d'abord que par un ſilence terrible les ſentimens dont ſon ame eſt agitée, mais, vers le milieu du repas, il fait arrêter l'archevêque, & lâche dans la ville les miniſtres de ſes vengeances. Lui-même, ſi l'on en croit des contemporains, ayant fait renfermer dans une enceinte, conſtruite exprès pour l'exécution de ſes vengeances, les magiſtrats & les principaux habitans, y entre avec ſon fils, tous deux montés ſur des chevaux Kniaz Kourbskoi. Guagnini.

vigoureux. Ils s'élancent sur ces infor-
1570. tunés la lance à la main & ne cessent de frapper, que lorsque, fatigués de ce cruel exercice, ils ordonnèrent aux Opritchniki d'achever la boucherie. Il fit ouvrir les glaces du Volkhof, & l'on y précipi-
Muller. toit les citoyens par centaines. Il ne se passoit pas de jour qu'il n'y en eût au moins cinq ou six cens jugés & condamnés. Ceux qui n'avoient pas eu le bonheur d'être sacrifiés les premiers, vivoient dans le supplice continuel de la crainte, attendant à chaque instant l'arrêt de leur mort. On croyoit que la fureur du Tsar ne seroit appaisée, qu'après qu'il auroit vu le supplice du dernier citoyen.

Enfin, après cinq semaines de massacre, il déclara qu'il se trouvoit assez vengé. Il fit assembler ce qui restoit encore d'habitans, leur ordonna de lui rester fidèles, & osa se recommander à leurs prières, lui qui n'avoit mérité de leur part que les plus funestes imprécations. L'archevêque, qui, par ses trames avoit causé tant de maux, en fut quitte pour être renfermé dans un monastère. Il est vrai qu'il y vécut peu de tems, & peut-être avança-t-on ses jours. Toute la contrée de Novgorod resta dévastée, & la ville n'a pu jamais se relever de ce désastre. Cette antique capitale, dont le nom seul inspire encore aux Russes une sorte de respect religieux, n'est plus qu'une espèce de

de village, & ne conſerve rien de ſon ancienne grandeur. On peut dire que Novgorod n'eſt plus : mais lorſqu'elle fut bâtie par les Slaves, les eaux peut-être n'avoient pas encore abandonné le ſol ſur lequel eſt fondée la nouvelle réſidence des ſouverains, & des barques voguoient, où s'élève aujourd'hui le palais des Empereurs. 1507.

Le Tſar paſſa, pour retourner à Moskou, par les villes de Pleskof & de Tver, qui étoient accuſées auſſi d'intelligence avec la Pologne. Adouci par la ſoumiſſion des habitans de Pleskof, il ſe contenta de les dépouiller de leurs richeſſes, & de faire mourir quelques moines, ſoupçonnés, ſans doute, d'exciter les citoyens à la trahiſon. Tver éprouva les mêmes rigueurs que Novgorod. Guagnini.

Les habitans de Moskou attendoient en tremblant le retour du Prince. Il entre dans la capitale, & ne voit que des viſages conſternés. Les premiers ordres qu'il donne étoient peu capables de raſſurer les eſprits. Quatre-vingt fourches patibulaires ſont dreſſées ſur la place. On y apporte les nombreux inſtrumens des ſupplices les plus recherchés, de grands feux ſont allumés, l'eau bouillonne dans de vaſtes chaudières d'airain. Perſonne n'oſe ſortir des maiſons ; chacun croit toucher au dernier moment de ſa vie, &

ſe voit près de la terminer dans les tour-
1570. mens.

Le Tſar s'apperçoit de la terreur qu'il excite : il parcourt les rues & les places, il crie à haute voix que les habitans n'ont rien à craindre, & que ſa juſtice ne menace que les coupables qui l'ont trahi. On dit qu'en effet pluſieurs ſeigneurs, & même des Princes de la famille d'Ivan, entretenoient des intelligences avec la Pologne. Le peuple raſſuré le ſuit ſur la place. On y amène trois cents infortunés, tous illuſtres par leur naiſſance & par les charges qu'ils ont remplies. Affoiblis par les longues tortures qu'ils ont endurées dans les priſons, c'étoient des mourans que des ſoldats cruels pouſſoient devant eux au lieu du ſupplice. Les ſeigneurs de la Cour ſont chargés de l'infâme emploi d'exécuteurs. Un ſecrétaire d'État fut la première victime de la vengeance d'Ivan. Un bourreau le pend par les pieds : les courtiſans tirent leurs couteaux, & ſemblent ſe diſputer à qui emportera quelques pièces d'un malheureux, qui, dit-on, fut injuſtement accuſé. L'un lui coupe une oreille ; l'autre lui arrache les yeux, un autre lui coupe les lèvres, & ce barbare exercice ne ceſſe qu'après que l'infortuné, privé à chaque coup de quelque partie de lui-même, a ceſſé enfin de vivre. Alors on le détache de la potence, & les ſatellites du Prince lui coupent la

tête & hachent le corps en morceaux.

Il eſt remplacé par ſon ami, ancien tré- 1570.
ſorier de la couronne, qui s'étoit fait eſtimer dans ſon emploi. Le colonel de la garde, & le général de la cavalerie furent chargés de ſon ſupplice. Le premier lave d'eau froide la tête raſée de ce malheureux lié au pied d'une potence ; l'autre y verſe enſuite de l'eau bouillante, & tous deux ſe relèvent ſucceſſivement dans cette horrible & lente exécution, qui n'amène la mort qu'après les plus affreuſes douleurs.

Des femmes, des enfans ſont ſoumis à des tourmens divers. On nettoie la place de leurs cadavres : on range devant le Prince deux cents accuſés, & autant de courtiſans leur tranchent la tête, en pouſſant des cris d'applaudiſſement & de joie. Enfin, on amène un vieillard vénérable, que le Tſar perce lui-même de ſa lance. Il ſe promène enſuite avec une tranquillité féroce ; il examine froidement ſes victimes, reconnoît la tête du tréſorier, l'inſulte encore & le tranche en deux de ſon épée. Il ſe tranſporte lui-même dans les maiſons des malheureux qu'il vient de faire périr ; il fait appliquer devant lui leurs femmes à différentes tortures, juſqu'à ce qu'elles aient déclaré les tréſors de leurs époux. Trois jours après, il fit encore trancher la tête à pluſieurs perſonnages des premières familles, &

portant encore sa fureur sur les restes inanimés des objets de sa haine, il les frappa de sa hache. Les corps abandonnés sur la place furent déchirés, & les os dispersés par les chiens. Huit cents femmes furent noyées. C'étoit un jeu d'Ivan de voir couper lentement par morceaux, ou plonger à différentes reprises dans des chaudières bouillantes ceux qui lui étoient suspects.

1570.

Les écrivains étrangers, qui se sont peut-être copiés les uns les autres, rapportent qu'en cette même année il fit périr Georges, son frère, sur une fausse délation. L'histoire, en accusant Ivan, doit purger au moins sa mémoire de ce crime. Il y avoit six ans que Georges étoit mort, & rien ne fait soupçonner qu'il ait fini ses jours d'une manière violente. Les étrangers ont confondu le frère du Tsar, avec Vladimir Andréevitch, son cousin germain, qui fut accusé de desseins criminels, & en qui le Prince ne respecta pas son propre sang.

Muller

Pendant qu'il réprimoit si cruellement les troubles intestins, & qu'il osoit braver & provoquer la haine de ses peuples, il avoit à soutenir les efforts de tous ses voisins réunis. La guerre avec la Pologne n'étoit pas terminée, une autre commençoit du côté de la Suède, les Tatars étoient toujours à craindre, & c'étoit à peu près dans le même tems que Sélim

faiſoit contre Aſtrakhan cet armement qui devoit paroître ſi redoutable. Auſſi l'Europe, qui voyoit en même tems tous les voiſins du Tſar & juſqu'à ſes ſujets ſoulevés contre lui, crut que ſa perte étoit certaine & qu'il alloit être renverſé du trône. On conſerve encore dans les archives une lettre par laquelle Éliſabeth, reine d'Angleterre, lui offre une retraite dans ſes États. 1570.

La Suède, par ſa ſituation & par les acquiſitions qu'elle avoit faites dans l'Eſtonie, étoit pour la Ruſſie une ennemie naturelle, & elle étoit gouvernée par un Prince ennemi perſonnel d'Ivan. C'étoit Jean, fils de Guſtave Vaſa. N'étant encore que Prince de Suède, il avoit épouſé cette même fille de Sigiſmond, demandée autrefois par le Tſar, & qui lui avoit été refuſée d'une manière ſi outrageante. L'humeur remuante de Jean l'avoit brouillé avec ſon frère Eric XIV, qui l'avoit retenu pluſieurs années en priſon, & avoit promis aux ambaſſadeurs du Tſar de lui livrer l'épouſe de ce Prince: Jean parvint à recouvrer la liberté; il en profita pour ſe venger de ſon frère & le renverſer du trône. Eric étoit aſſez inſtruit pour ſon ſiècle: mais il rapportoit toutes ſes connoiſſances à ſon goût pour l'aſtrologie judiciaire, & ſes imprudences, ſes emportemens, ſa cruauté, le rendoient odieux à ſes ſujets. Fils de Guſ- Puffendorf Hiſt. MS.

tave Vaſa, il avoit eu pour mère une
1570. Danoiſe, & la haine envenimée que la Suède conſervoit pour le Danemarck contribuoit à lui rendre ce Prince odieux. Jean, d'ailleurs plus cher à la nation, avoit le bonheur d'être né d'une Suédoiſe, ſeconde épouſe de Guſtave : il détrôna ſon frère en 1568, & fit mettre en priſon les ambaſſadeurs Ruſſes. Il les rendit cependant deux ans après, & fit propoſer au Tſar de proloniger la trève conclue entre les deux couronnes ſous le dernier règne. Mais il vouloit conſerver tout ce qu'il poſſédoit dans l'Eſtonie. Ivan n'écouta pas une propoſition qui ne lui offroit d'autre avantage que celui de la paix. Il fit arrêter les députés Suédois, les condamna à reſter en priſon au pain & à l'eau, auſſi long-tems que ſes miniſtres avoient été détenus en Suède, & la guerre fut déclarée.

Mais il s'apperçut bientôt que les Livoniens ne voyoient qu'avec horreur leur pays menacé de devenir une province de la Ruſſie. Pour établir ſur eux plus aiſément ſa domination, il déclara qu'il renonçoit au titre de leur ſouverain, content d'être leur protecteur, & qu'il n'avoit d'autre ambition que de les délivrer du joug de la Suède, en leur donnant un maître qui leur fût agréable. Il propoſa Magnus, duc de Holſtein, & cette propoſition ne parut pas déplaire à la nation,

Magnus, qui ne pouvoit eſpérer de règner en Danemarck, parce que ſon frère avoit des enfans, ne regardoit pas la ſouveraineté qu'il lui étoit offerte comme un foible préſent de ſa fortune, & Fréderic voyoit avec joie ſon frère acquérir un établiſſement qui ne coûtoit rien au Danemarck. 1570.

Le Prince Danois vint à Moskou. Il y fut déclaré Roi de Livonie, ſous la condition de payer un léger tribut au Tſar, & il reçut tous les honneurs qui ſont dus à la dignité royale. Ivan promit de n'exercer jamais aucune autorité ſur la Livonie, & de ne permettre à aucun de ſes ſujets, d'y poſſéder aucune charge, ni d'y faire aucune acquiſition. Il rendit la liberté à tous les Livoniens qui étoient priſonniers en Ruſſie.

Cependant le Roi titulaire de la Livonie étoit loin de la poſſéder. Les Suédois y entretenoient une armée, & la nation ne reconnoiſſoit pas unanimement le phantôme de ſouverain qui lui étoit donné par le Tſar. Ivan raſſemble des forces conſidérables pour chaſſer les Suédois & ſoumettre les nationaux: Magnus, à la tête de l'armée Ruſſe, entreprend le ſiége de Rével. Un manifeſte, qu'il fait répandre dans la ville, y partage les eſprits des habitans; mais le commandant jure de ne pas ſe ſoumettre. Il reçoit par mer du Roi de Suède, des munitions de guerre

& de bouche : les assiégés sont dans l'a-
1570. bondance ; les assiégeans se fondent par une maladie contagieuse : ils se retirent. Les Russes ne sont pas plus heureux devant Vittenstein, & pensent perdre Dorpat par la trahison de quelques officiers Livoniens, qui ne se sont donnés à la Russie que pour mieux servir la Suède.

Irrité de ces mauvais succès, Ivan se
1571. préparoit à réunir toutes ses forces contre
Kniaz Khilkof. Hist. MS. la Livonie ; lorsqu'à l'instigation de la Pologne, les Tatars de Crimée font dans la Russie une nouvelle incursion. Ils pénètrent jusqu'à Moskou, & mettent le feu au fauxbourg. Un vent furieux répand au loin l'incendie, les flammes gagnent le magasin des poudres, & leur explosion fait sauter un grand nombre d'édifices. Une partie considérable de la ville est réduite en cendres, & l'on assure que plus de cent mille hommes périrent ou par les flammes ou par le fer des Tatars. Ceux-ci se retirèrent à l'approche de l'armée des Russes.

Bientôt après, le Khan envoie au Tsar une ambassade composée de trois cents hommes, pour lui demander un tribut. Peu s'en faut qu'Ivan, dans sa fureur, ne leur fasse trancher à tous la tête : mais du moins il fait couper aux principaux d'entr'eux le nez, les lèvres & les oreilles, & les renvoie ainsi mutilés à leur

maître. Il les charge de lui préſenter une hache, & de lui dire que c'eſt le ſeul tribut que le Tſar ait à lui offrir. 1571.

Le Khan irrité entre en Ruſſie, & fier de l'armée nombreuſe qu'il conduit, il ſe promet de détrôner le Tſar. Ivan, effrayé, quitte la capitale, ſe rend à Novgorod, & donne au Prince Mikhaïl Vorotinski le commandement de l'armée. Vorotinski répond au choix de ſon maître : les Tatars ſon battus, un des fils du Khan reſte ſur la place, un autre eſt pris, les ennemis abandonnent leurs tentes & tout leur bagage ; leur principal étendard devient un trophée du vainqueur. Kniaz Kourbskoi.

Enfin la Ruſſie n'eut plus qu'un ennemi à combattre. Elle fit la paix avec les Tatars. Le Roi de Pologne & le Tſar, également fatigués d'une guerre qui duroit depuis long-tems avec des ſuccès variés, convinrent d'une trêve de trois ans. Sigiſmond mourut l'année ſuivante. Pendant l'interrègne qui ſuivit ſa mort, & pendant le règne du duc d'Anjou, qui fut depuis Roi de France, ſous le nom de Henri III, la Ruſſie n'eut rien à craindre de la Pologne.

Ivan ſe trouve en état de faire la guerre contre la Suède avec encore plus de force & d'activité. Une de ſes armées entre en Finlande, exerce le ravage ſans obſtacle, & retourne ſans avoir eu de combats à 1572. Puffendorf. Hiſt. M. S.

livrer. Lui-même avec ſes deux fils pénè-
1572. tre dans la Livonie où ſon ennemi avoit fait paſſer un ſecours qu'il avoit reçu d'Écoſſe. Il aſſiége & prend d'aſſaut Vittenſtein. Les habitans ſont paſſés au fil de l'épée, & l'on aſſure que le vainqueur fit embrocher à des lances, & rôtir le commandant de la place, & tout ce qui avoit échappé à la première fureur du ſoldat.

1573. Ces cruautés furent trop foiblement vengées par le général Suédois Ackenſon. Des troupes Ruſſes dévaſtoient l'Eſtonie. Ackenſon ſort de Rével pour s'oppoſer à leurs ravages. Les Livoniens qu'il conduit prennent la fuite, & ſes Suédois reſtent ſeuls au milieu des Ruſſes. Ils n'étoient, dit-on, que ſept cents hommes, & une armée de ſeize mille hommes les enveloppoit. On ne devoit avoir la peine que de les égorger : mais ils ſe font jour, taillent en pièces une moitié de l'armée Ruſſe, mettent l'autre en fuite, & reſtent maîtres du bagage.

Malgré la douleur qu'Ivan reſſent de cette défaite, il célèbre avec beaucoup de pompe à Moskou les noces de Magnus, qu'il attache plus étroitement à ſes intérêts, en lui donnant une de ſes proches parentes. Cependant il haſarde des propoſitions de paix : mais elles n'ont aucune ſuite, parce que, ſuivant l'an-

cien uſage, il s'obſtine à faire conclure le traité par ſes Nameſtniks de Novgorod. Les Suédois n'eurent pas lieu de ſe féliciter de la continuation de la guerre. Ils tentèrent pluſieurs ſiéges, & furent contraints de les lever : leurs troupes firent des ravages en Ruſſie ; mais les Ruſſes & les Tatars y répondirent par des ravages encore plus grands : la cavalerie Suédoiſe & Allemande, livrée à la ſécurité & plongée dans l'ivreſſe, fut ſurpriſe & taillée en pièces. Une flotte que le Roi Jean avoit envoyée à Narva, fut preſque entièrement détruite par la tempête. 1573. 1574.

Les Ruſſes commencèrent la campagne ſuivante par la priſe de Pernau & de quelques autres places moins importantes. Mais ils furent battus & dépouillés de leur butin par le duc de Saxe-Lunebourg, beau-frère du Roi de Suède. Cet échec engagea enfin le Tſar à renouer les négociations. On convint d'une trève de deux ans pour la Finlande, ſans faire mention de la Livonie. Ivan pourra s'en rendre maître aiſément, quand il n'aura plus à partager ſes forces. Il prend d'abord quelques places que la Suède avoit conquiſes & données au Roi de Danemarck. 1575.

Le Roi Jean ne faiſoit que de bien foibles efforts pour ſoutenir la guerre, plus occupé de rétablir la religion catho- 1576. 1577. 1578.

lique dans ſes États, que de les défendre.
1578. Il négocioit par lettres avec le Tſar, au lieu de chercher à le combattre. Celui-ci profita du ſommeil léthargique des Suédois, pour s'emparer de toute la Livonie. Il ſe mit en perſonne à la tête d'une armée de cinquante mille hommes : & fit le ſiége de Rével qu'il fut obligé de lever après ſix ſemaines de travaux. Il s'arrêta près de Pleskof, manda Magnus, & convint avec lui du partage de la Livonie. Il lui abandonna Venden, & un arrondiſſement qui ne devoit pas en faire un puiſſant monarque, & réſerva le reſte à la couronne de Ruſſie.

Magnus n'eut pas de peine à entrer à Venden dont les habitans le reçurent avec joie. Ivan pénètre dans la Livonie, & ſe préſente devant Kokenhauſen. Les portes lui ſont fermées au nom de Magnus. Les Livoniens ne peuvent diſſimuler leur penchant pour le duc de Holſtein & leur horreur pour le joug de la Ruſſie. Ivan ne leur pardonne pas de vouloir pour maître celui qu'il a nommé leur Roi. Il regarde Magnus comme un traître & va l'aſſiéger dans Venden. Le duc de Holſtein ſort au devant de lui & vient ſe jeter à ſes pieds. Pendant qu'Ivan lui fait des reproches, une balle morte vient de la ville lui tomber ſur la tête. Le danger qu'il vient de courir ranime ſa colère : il jure de n'épargner aucun

habitant. Magnus eſt mis aux arrêts dans un bain de payſans. Cependant les habitans qui ſe voient vigoureuſement attaqués & ne revoyant pas leur Prince, s'aſſemblent, prennent la réſolution de mourir, mettent le feu aux poudres & s'enſeveliſſent ſous les ruines du château. Ivan fait pendre tous ceux qui n'ont pas péri dans ce commun déſaſtre. Volmar eſt priſe d'aſſaut, & tous les habitans périſſent dans les ſupplices. Ainſi dans une ſeule campagne, Ivan eſt maître de tout le pays ſitué au nord de la Dvina. Il faut toujours en excepter Rével. 1578.

Ivan traîne après lui, comme un ſujet criminel, ce Magnus qu'il a fait Roi. Il le fait comparoître devant lui à Dorpat, le juge, lui pardonne, lui permet d'aller à Kokenhauſen, & lui-même retourne dans ſes États, où les Tatars de Crimée font une incurſion. Les Livoniens profitent de cette circonſtance pour enlever Venden & fortifier Dunabourg & quelques autres places. Malgré ces travaux, Dunabourg devient la proie des Ruſſes. Encouragés par ces ſuccès, ils ſe promettent d'emporter auſſi facilement Venden, s'opiniâtrent à en faire le ſiége, y paſſent l'hiver entier, & ſont enfin défaits par les troupes combinées de Pologne & de Suède. Le Tſar, indigné de cette perte & reſpirant la vengeance, fait la paix avec les Tatars, raſſemble une armée de cent

mille hommes qu'il fait défiler du côté de
1578. Pleskof, & se promet de réduire sous son obéissance, non-seulement la Lithuanie, mais encore la Courlande & la Prusse Polonoise.

1579. Magnus effrayé, se met sous la protection d'Étienne Battori. Ce Prince avoit été élu Roi de Pologne en 1575, lorsque Henri de Valois avoit quitté ce royaume en fugitif, pour aller en France succéder à Charles IX, son frère. Battori avoit été occupé, pendant les premières années de son règne, à réprimer, dans son propre royaume, ceux qui tenoient contre lui le parti de l'Empereur Maximilien, & à soumettre les Dantzickois. Mais, après avoir affermi son autorité en Pologne, s'être assuré de la tranquillité du côté de l'Allemagne & avoir contracté, contre la Russie, une alliance avec les Turcs & les Tatars de la Crimée, il voulut reprendre les places dont les Russes s'étoient déjà rendus maîtres dans la Lithuanie, & joindre la Livonie à sa couronne. Cependant il ne prit pas les armes sans avoir tenté les voies d'une négociation dont il prévoyoit, sans doute, l'inutilité. Il fit redemander au Tsar ce que ce Prince avoit conquis dans la Lithuanie & dans la Livonie. Ivan, pour toute réponse, demande encore la Courlande. Étienne ne se rebute pas. Il fait porter de nouvelles

propoſitions par un courier, qui, au lieu d'être préſenté, eſt conduit en priſon. 1579. Dès lors il ne fut plus queſtion d'accommodement, & le Roi de Pologne commença la guerre.

Elle devoit être funeſte aux Ruſſes; & un auteur Allemand a écrit qu'elle leur fut annoncée par un prodige effrayant. Au milieu des neiges & des tempêtes, des éclairs & des foudres, fut lancée du ciel dans une campagne de la Ruſſie une vaſte pierre de marbre blanc: une inſcription en caractères indéchiffrables y étoit tracée. On raſſembla des ſavans de toutes les nations: aucun ne la put lire; mais les ſages comprirent que ce marbre, dont la forme reſſembloit à celles des pierres ſépulchrales, annonçoit la mort d'un grand nombre d'habitans, & que l'inſcription étoit leur épitaphe. Voilà comme on écrivoit l'hiſtoire, avant qu'on eût cultivé la critique, cette partie ſi néceſſaire de la philoſophie. Oderborn

Enfin Battori vient mettre le ſiége devant Polotsk. Il lutte à la fois contre l'inclémence du ciel & contre le courage des aſſiégés. Sa valeur eſt encore irritée par les obſtacles; &, après une longue réſiſtance, il force la ville à ſe rendre.

On aſſure que les vainqueurs, en entrant dans la ville, apprirent avec horreur les cruautés exercées par les Ruſſes, ſur leurs priſonniers. Les uns avoient été 30 Août. 1579. ibid. & Hiſt. M. S.

déchirés en morceaux : aux autres, on
1579. avoit arraché les entrailles : d'autres avoient été plongés dans des chaudières d'huile bouillante, les mains liées derrière le dos. C'eſt ainſi que, ſuivant les
1580. mêmes auteurs, les Ruſſes, aſſiégés à Sokol, remplirent de poudre & de poix le ventre des priſonniers, & qu'après y avoir mis le feu, ils les jetèrent dans le camp des ennemis. L'hiſtoire des tigres ſeroit moins révoltante que celle des hommes dans ces ſiècles de barbarie, que des philoſophes on feint de regretter.

Les Rois de Suède & de Pologne ſe liguent contre la Ruſſie : ils conviennent que chacun d'eux attaquera ſéparément l'ennemi commun ; & gardera les conquêtes qu'il aura faites. Les Suédois prennent Kexholm dans la Carélie, battent les Ruſſes & leur enlèvent pluſieurs places dans l'Eſtonie. Battori perd beaucoup de monde devant Velikié-Louki ; mais il s'en rend maître, enlève d'autres villes, les réduit en cendres, & les campagnes refuſſent de nourrir les cultivateurs.

1581. Ivan, effrayé de l'épuiſement de ſon empire & des progrès de ſes ennemis, s'aviſe, pour les engager à la paix, de réclamer une médiation qu'on ne devoit pas s'attendre à lui voir implorer. Il envoie un exprès au Pape Grégoire XIII, ſe plaint à ce pontife des entrepriſes d'Étienne, & le prie d'inſpirer à ce Prince

Drevniaïa. Vivliophica Ant. Poſſevini Moſcovia

plus de modération, des vues plus pacifiques & des ſentimens plus conformes au Chriſtianiſme. 1561.

Les Papes n'avoient laiſſé échapper aucune occaſion de ſe ménager des correſpondances avec les ſouverains de la Ruſſie : ils avoient toujours vu avec douleur ce vaſte empire détaché de leur communion. Ainſi Grégoire répondit avec empreſſement aux vues du Tſar & lui envoya Antoine Poſſevin, Jéſuite habile & délié, qu'il chargea de négocier la paix entre les deux Cours ennemies & de donner tous ſes ſoins pour introduire en Ruſſie le rit latin. Cet ambaſſadeur n'eut aucun ſuccès dans ce dernier objet de ſa miſſion.

Poſſevin ſe rendit d'abord auprès du Roi de Pologne, qui lui déclara qu'il ne conſentiroit à la paix qu'après qu'Ivan lui auroit cédé la Livonie entière, pluſieurs villes de la Ruſſie & lui auroit payé des dédommagemens pour les frais de la guerre.

Ce fut avec ces propoſitions que Poſſevin arriva à Staritſa, où ſe trouvoit alors le Tſar. On rendit au père ambaſſadeur des honneurs extraordinaires. Une eſcorte d'enfans Boïars, commandée par un homme d'une nobleſſe plus diſtinguée, alla le recevoir ſur la frontière. Il vint en même tems un *Priſtaf* ou officier, chargé de l'accompagner, de ſatisfaire &

même de prévenir ſes beſoins, de faire
1581. ſervir convenablement ſa table & de régler toute ſa maiſon. On lui fit accepter un préſent de chevaux ſuperbement harnachés qui devoient lui ſervir de monture, à lui & aux principaux de ſa ſuite. Soixante hommes de la maiſon du Tſar étoient commandés pour le ſervir. A Smolensk & à Novgorod, il fut ſalué de toute l'artillerie, & les évêques de ces deux villes avoient ordre de le bien traiter pendant le ſéjour qu'il y feroit.

En approchant de Staritſa, il paſſa au travers d'une longue haie de Strélits. Dans la cour du palais, ſur les degrés & dans les appartemens, étoient rangés les Boïars & les Dvorianes, revêtus de ſuperbes étoffes d'or. Un ſeigneur de la première diſtinction & un ſecrétaire d'État, vinrent au devant de lui juſqu'au milieu du grand eſcalier.

Le Tſar étoit avec ſon fils : ces deux Princes lui préſentèrent la main. Ivan le fit aſſeoir à côté de lui ſur un banc couvert d'un riche tapis & l'invita à ſa table. Dans les jours de cérémonies, où le Prince invitoit à manger au palais des miniſtres étrangers ou quelques grands officiers de la Cour, lui-même ſe faiſoit ſervir à une table ſéparée : car les Princes héréditaires avoient ſeuls le droit de manger à la même table que le ſouverain. Il eſt encore à préſent des jours ſolemnels, où l'impé-

ratrice de Ruſſie dîne aſſiſe ſur le trône & ceinte du diadême; les ſeigneurs ſont aſſis à une autre table. 1581.

Chaque jour le Jéſuite recevoit des mêts choiſis de la table du Prince. Il rapporte qu'à ſon entrée à Moskou cinq mille hommes étoient ſur la place, & que le Tſar, accompagné des Boïars & de ſa Cour, daigna deſcendre lui-même au devant de lui, précédé des prêtres qui portoient l'image de la Vierge. Mais ces honneurs étoient empoiſonnés pas une gêne inſupportable; Poſſevin & les gens de ſa ſuite n'étoient jamais ſeuls, ne pouvoient recevoir de viſites, ne ſortoient que pour des affaires indiſpenſables, & toujours accompagnés, & ne pouvoient avoir de médecins dans leurs maladies.

Le Tſar, dont les reſſources étoient épuiſées par ſes anciens ſuccès & par ſes derniers revers, ſentoit le beſoin de la paix, & n'avoit plus cette hauteur dont il avoit accablé les envoyés de Battori. Sa gloire avoit été payée de bien du ſang; &, comme il eſt trop ordinaire, l'accroiſſement de ſa puiſſance apparente avoit diminué ſa puiſſance réelle. Il avoit des domaines plus étendus; mais le nombre de ſes ſujets étoit diminué, ou du moins, diſperſés ſur une plus grande ſurface, ils ſe prêtoient mutuellement moins de forces. Les Tatars de Kazan & d'Aſtrakhan n'avoient pas ſuccombé ſans vengeance;

ceux de Crimée vaincus, repouſſés tant
1581. de fois, avoient cependant chaque fois remporté leurs armes teintes du ſang des Ruſſes : la Livonie preſqu'entièrement conquiſe & la Lithuanie entamée avoient ſervi de tombeaux à un grand nombre de leurs vainqueurs; des mères, des veuves Ruſſes pleuroient leurs époux & leurs fils expirés ſous le fer des Suédois ; & par tout où le nom d'Ivan portoit l'effroi, la terre avoit été engraiſſée de cadavres de ſes ſujets. Des villages autrefois conſidérables n'avoient plus d'habitans, & les campagnes, couvertes auparavant de riches moiſſons, ſe hériſſoient de forêts naiſſantes.

Ivan, obligé de faire des ſacrifices, renonça à toute prétention ſur la Courlande, & offrit de céder une grande partie de la Livonie. Telles furent les propoſitions qu'il chargea Poſſevin de porter au Roi de Pologne.

Le Jéſuite trouva ce monarque devant les murs de Pleskof dont il faiſoit le ſiége. Il avoit traîné, à travers des chemins longs & difficiles, une nombreuſe artillerie : il venoit de recevoir de Riga de grandes proviſions de poudre & de boulets, & il attendoit inceſſamment des troupes fraîches. Ces apprêts formidables le rempliſſoient d'une confiance que les circonſtances ne faiſoient qu'augmenter. Les troupes Ruſſes qui avoient été

envoyées au ſecours de Pleskof, avoient été défaites en chemin; différens corps, partis de Novgorod pour ſe jeter dans la ville, venoient d'être battus & avoient laiſſé beaucoup de morts & de priſonniers: dans les murs, un grand nombre d'habitans avoient péri par les armes, par les maladies, par les chagrins. Enfin il ſe voyoit à la tête d'une armée aguerrie par trois ans de travaux; &, au lieu d'être obligé, comme auparavant, de partir de la Lithuanie ou de la Pologne, il ſe trouvoit dans les États mêmes de ſon ennemi, & pouvoit exécuter ſes projets auſſi-tôt qu'il les auroit formés. 1581.

D'ailleurs le Roi de Suède, animé du même deſir d'humilier Ivan, s'étoit déjà rendu maître d'une grande partie de l'Eſtonie. Le plus habile ou le plus accrédité de ſes généraux étoit un gentilhomme Languedocien, Pontus de la Gardie, à qui il avoit fait épouſer ſa fille naturelle, & qu'il avoit comblé de richeſſes. Pontus prit d'aſſaut la ville de Narva & fit paſſer la garniſon Ruſſe au fil de l'épée. Il ſoumit à ſon maître Ivan-Gorod, Vittenſtein, & porta le ravage juſqu'aux portes de Novgorod.

Ces ſuccès en promettoient d'autres plus grands encore, & permettoient à Battori de ſe montrer difficile ſur les conditions de la paix: mais en effet les victoires mêmes de la Suède contribuoient

à la lui faire desirer. Il voyoit d'un œil
1581. jaloux les progrès d'un voisin qui tiroit parti des avantages que lui-même lui avoit préparés par ses armes : il dissimuloit ses sentimens, & affectoit de triompher des avantages de son allié. Il s'obstinoit à demander l'évacuation de toute la Livonie, la conservation de ses conquêtes & des dédommagemens des frais de la guerre ; menaçant de n'abandonner le siége, qu'après avoir été satisfait sur toutes ses demandes.

Les circonstances, qui excusoient la fierté de Battori, ne laissoient prévoir au Tsar que de nouveaux malheurs, après les désastres qu'il venoit d'éprouver. Il offrit de renoncer à la possession de la Livonie & de rendre Polotsk & quelques autres de ses conquêtes : d'un autre côté, Battori, dont les progrès étoient plus lents qu'il n'avoit d'abord pensé, & qui voyoit la division prête à se mettre dans ses troupes, se relâchant des conditions trop rigoureuses qu'il avoit d'abord proposées, consentit à rendre les places qu'il avoit conquises en Russie, & il ne fut plus question de dédommagemens. La paix fut signée au commencement de
1582. l'année 1582. Ivan la conclut à peu près dans le même tems avec le Khan de Crimée.

Une douleur profonde, dont son ame étoit déchirée, put contribuer beaucoup

à réprimer ſon orgueil, & le rendit plus facile à traiter avec ſes ennemis. Ce malheureux Prince, trop peu maître de ſes paſſions, venoit de donner la mort à ſon fils aîné, jeune homme de grande eſpérance, & qu'il avoit toujours chéri. 1582.

Ce tragique évènement eſt raconté de pluſieurs manières, parmi leſquelles il eſt difficile de démêler la vérité.

Suivant quelques hiſtoriens, pendant que Battori tenoit Pleskof aſſiégée, & peu de tems avant la fin de la guerre, des troupes Polonoiſes ſe répandirent dans la Ruſſie, & portèrent le ravage juſqu'au Volga. Ivan ne s'oppoſoit point à leurs courſes, & ſembloit leur livrer ſes États; mais cette négligence apparente lui étoit inſpirée par la politique: il vouloit que les Polonois s'épuiſaſſent eux-mêmes par ces expéditions entrepriſes pendant les rigueurs de l'hiver, & que Battori ſe portât plus volontiers à la paix. Le ſuccès ajoutent-ils, répondit aux vues du Tſar, & lui fit obtenir des conditions plus douces.

Mais les Boïars, qui ne pouvoient pénétrer ſes deſſeins, & qui, témoins des maux que ſouffroit la Ruſſie, ne voyoient pas le bien qui devoit en réſulter, prioient le Prince de s'oppoſer aux Polonois. Ils lui repréſentèrent qu'il étoit encore poſſible de lever promptement une armée formidable, & ajoutèrent que,

si la foiblesse de l'âge l'empêchoit de se
1582. mettre à la tête de ses troupes, il pouvoit en confier le commandement à l'aîné de ses fils. Ivan, qui croit voir, dans cette proposition, le mépris de ses sujets pour sa personne, & un complot formé contre lui-même en faveur de son fils, ne peu contenir son indignation. Il fait punir de mort, comme des rébelles, les principaux de ceux qui lui ont donné
Possev. Mosc. cet avis imprudent. Le Tsarévitch s'apperçoit qu'il est lui-même soupçonné, veut se justifier, & se jette aux pieds de son père. Ivan, dont la colère est encore dans toute sa force, lui donne sur la tête un coup dont le jeune Prince meurt au bout de quatre jours.

Possevin, qui étoit alors auprès de Battori, mais qui retourna bientôt après à la cour du Tsar, dut savoir au moins ce qu'on racontoit en Russie de la mort du Tsarévitch, & il prétend même en avoir appris les circonstances de la bouche d'un interprète, qu'il avoit envoyé au jeune Prince, dans la Slabode d'Alexandre.

Suivant lui, les femmes d'une condition honnête avoient coutume de porter trois robes à la fois, plus ou moins pesantes, suivant la saison. Celles qui n'en portoient qu'une faisoient mal juger d'elles, apparemment parce que ce vêtement de dessous, par sa forme ou par sa légè-

reté,

reté, étoit peu favorable à la pudeur. Un jour, l'épouſe du Tſarévitch, avancée dans ſa groſſeſſe, gênée par cet état par le poids de ſes habits, & ne s'attendant pas à être ſurpriſe dans ſa ſolitude, étoit étendue ſur un banc, revêtue d'une ſeule robe. En ce moment, le Tſar entre chez elle : elle ſe lève, veut s'excuſer, mais il lui donne un ſoufflet & la frappe du bâton qu'il portoit toujours, ſemblable à peu près au ſceptre des anciens rois de la Grèce, & tel qu'en portent encore ces phantômes de ſouverains, que les Turcs veulent bien donner à différentes nations tributaires. 1583.

La Princeſſe maltraitée ne peut retenir ſes cris. Son jeune époux accourt à ſa voix, veut retenir ſon père, lui fait de durs reproches & attire ſur lui-même la colère de cet homme violent. Le Tſarévitch, frappé ſur la tête, tombe. Ivan voit couler le ſang de ſon fils, il ne ſent plus que ſa tendreſſe, ſe livre à la douleur, envoie chercher des ſecours : ſoins inutiles ! Le jeune homme expire au bout de quelques jours, emportant les regrets de toute la nation.

Dans ſon déſeſpoir, le Tſar vouloit ſe faire moine. Les nuits il ſe levoit, en pouſſant des cris douloureux, & ſe rouloit ſur le plancher. On avoit peine à le remettre ſur ſon lit, où la fatigue lui procuroit enfin quelques inſtans de repos.

Le remords le dévoroit, l'agitation cruelle
1582. de ſon ame étoit un ſupplice plus affreux que ceux qu'il avoit fait ſubir à un ſi grand nombre de ſes ſujets : & les victimes de ſa tyrannie étoient vengées. Il fai-
1583. ſoit diſtribuer de l'argent à tous les monaſtères, il envoya même des ſommes conſidérables aux patriarches de la Grèce. Tous les hiſtoriens conviennent que ſa douleur & ſon repentir abrégèrent ſes jours.

Délivré des armes de la Pologne, il ne jouiſſoit pas encore de la paix. La guerre continuoit avec la Suède. Mais elle étoit bien moins inquiétante que celle dont il venoit d'être délivré. Les Suédois virent leurs efforts échouer contre Oréchek. Reſtés ſeuls ennemis de la Ruſſie, & près de ſe brouiller avec la Pologne, ils ne pouvoient guères prévoir de plus heureux ſuccès dans l'avenir, & conclurent une trève pour trois ans.

1572.

CONQUÊTE DE LA SIBÉRIE.

Tandis qu'Ivan, autrefois si fier & si terrible, abattu désormais par la douleur, attendoit dans l'inaction l'instant qui le délivreroit du tourment de vivre, la fortune travailloit encore pour lui, & lui soumettoit des régions jusqu'alors inconnues aux Européens. Cette contrée qui se vante de ses riches fourrures refusées au reste de la terre; qui, par les suites d'une révolution inconcevable du globe, renferme en si grand nombre, dans ses entrailles glacées, des cadavres d'éléphans, que leurs dents seules font l'objet d'un riche commerce; qui prodigue à ses maîtres l'or de ses mines, sans leur refuser des métaux plus utiles, quoique moins chers à la cupidité; qui, contente de ses pierres précieuses, peut ne pas envier les brillantes congellations de l'Orient; qui, privée même de tant de trésors, seroit encore assez riche par la fertilité de ses terres méridionales, par le gibier que nourrissent ses plaines & ses forêts, par les poissons qui vivent dans ses fleuves: la Sibérie enfin alloit appartenir à la Russie, & recevoir les loix d'Ivan à son insu, & même, en quelque sorte, malgré lui.

1572. Nous avons vu, ſous le règne du Grand Prince Ivan, les Ruſſes faire une expédition contre les barbares habitans de l'Iougorie, & porter la terreur au nord de la Sibérie : mais ces découvertes furent négligées ſous le règne ſuivant. Les guerres que le Grand Prince Vaſſili Ivanovitch eut à ſoutenir avec la Pologne, les Tatars de Kazan, & ceux de la Crimée, empêchèrent de ſuivre des entrepriſes dont les avantages ne ſe laiſſoient pas encore appercevoir.

Muller. Ift. Sib. Un ſimple particulier, ſous le règne du Tſar Ivan, retrouva quelques traces de cette découverte apparemment oubliée. Il ſe nommoit Anika-Strogonof. C'étoit le deſcendant d'un Mourza Tatar, qui, du tems de Dmitri Donski, étoit venu s'établir dans les États de ce Prince : ce fut, dit-on, ce Mourza qui apporta en Ruſſie la manière de compter avec de petits globes enfilés; manière connue longtems auparavant des Tatars, qui l'avoient eux-mêmes reçue des Chinois.

Anika poſſédoit un riche établiſſement dans le gouvernement d'Arkhangel, ſur les bords de la Vytchegda, rivière qui tombe dans le Dvina ſeptentrionale. Il y avoit établi le premier une fabrique de ſel. Chaque année, des étrangers inconnus, & remarquables par la ſingularité de leurs traits & de leur habillement, venoient lui vendre des fourrures pré-

cieuſes, & d'autres raretés de leur pays. Egalement piqué par la curioſité & par l'eſpoir du gain, il acquit, par ſes careſſes & par de petits préſens, l'amitié de quelques-uns d'entr'eux, & les fit reconduire par des gens de confiance, à qui il ordonna de bien obſerver le pays dans lequel ils alloient entrer. Inſtruit de ce qu'il vouloit ſavoir, il envoya l'année ſuivante dans le même pays quelques hommes de ſa maiſon, chargés de ces bagatelles brillantes qui plaiſent toujours aux peuples ignorans: tant l'éclat a naturellement d'empire ſur les hommes. Ils pénétrèrent juſqu'à l'Ob, gagnèrent l'amitié des nations qu'ils viſitèrent, &, en échange des futilités qu'ils leur apportoient, ils reçurent une grande quantité des plus belles fourrures. Anika tint ce commerce ſecret pendant quelques années, & acquit des richeſſes immenſes. Content de ſa fortune, & craignant d'être découvert & accuſé auprès de Tſar s'il vouloit continuer plus long tems un commerce caché, il ſe rendit à Moskou, & fit part à la Cour de ſa découverte. 1572.

On ne négligea pas d'en profiter, & l'on trouve qu'en 1556, Iédiguer, Khan de Sibérie, payoit tribut au Tſar, & ſe reconnoiſſoit pour ſon vaſſal. Mais ce Prince fut peu de tems après détrôné par un Tatar Kirguis, nommé Koutchoum,

dont nous aurons ſouvent occaſion de
1572. parler.

Drevniaïa Vivlio-phika. Ce Koutchoum, fier de ſa victoire & de ſa nouvelle puiſſance, n'avoit garde de ſe reconnoître tributaire de la Ruſſie. Le Tſar voulut d'abord le ſoumettre, & envoya contre lui une armée ſous les ordres du Prince Litchénitſin. Elle fut défaite, perdit toutes ſes munitions, & un canon, dont les Tatars dans la ſuite voulurent inutilement faire uſage. La plûpart des Ruſſes reſtèrent ſur la place ou tombèrent dans la captivité. Il n'en revint qu'un petit nombre, qui eut à ſouffrir des maux inexprimables dans la route. Dès lors Ivan ne penſa plus à prendre les armes contre Koutchoum. Il entretint, par des ambaſſades, une bonne intelligence avec ce Prince; &, content du commerce qu'il faiſoit avec la Sibérie, il perdit toute idée de la conquérir. Ce fut un brigand, qui, pour fuir le ſupplice qu'il avoit mérité, joignit à ſa patrie ces régions plus vaſtes que les anciens domaines qu'elle poſſédoit.

Muller & Fiſcher. Iſt. Sib. Le Tſar, par la conquête d'Aſtrakhan, ayant étendu ſa domination juſques ſur les bords de la mer Caſpienne, avoit ouvert au commerce de ſes États une nouvelle route que fréquentoient des caravanes ſorties de la Perſe & de la Boukharie. Mais les Coſaques du Don, deſquels la liberté étoit portée au comble de la li-

cence, étendoient leurs brigandages jusques sur les bords du Volga & sur les rivages de la mer Caspienne Non contens d'enlever les richesses des marchands, ils arrêtoient même les ambassadeurs étrangers, & pillèrent jusqu'à la caisse du Tsar. Des troupes, envoyées contre eux en 1577, firent la chasse à ces brigands, & punirent de mort tous ceux qui furent arrêtés. Mais le plus grand nombre prit la fuite & se dissipa. 1572. 1577.

Iermak, l'un des Atamans, ou chefs de ces Cosaques fugitifs, remonta la Kama, & parvint à la petite ville d'Orel, qui appartenoit aux Strogonofs. Ce ne fut pas sans effroi qu'on reçut la visite de ces hôtes turbulens. Maxime Strogonof, petit-fils d'Anika, tâcha d'adoucir leur férocité par le bon accueil qu'il leur fit, &, persuadé qu'une contribution volontaire pouvoit seule le soustraire au pillage, il leur fournit amplement tout ce qui leur étoit nécessaire.

Iermak eut occasion d'entendre parler de la Sibérie aux gens de Strogonof; il s'en fit indiquer les chemins, & conçut l'espérance de la subjuguer ou du moins de s'y enrichir. Il avoit avec lui six mille hommes. Strogonof, obligé d'avoir pour ce chef des complaisances sans bornes, le pourvut de subsistances; mais il ne lui donna pas de guides, apparemment parce qu'Iermak avoit négligé d'en deman- 1578.

der. Celui-ci ſe repentit bientôt de ſon
1578. peu de prévoyance: il s'égara dès le ſecond jour de ſa marche, & ne retrouva plus le chemin qu'il auroit dû prendre. Cependant il ne perdit pas l'hiver, car il détacha contre les Vogoules trois cents Koſaques qui revinrent avec un butin capable de payer leurs peines. Iermak comprit qu'il ne pouvoit ſe promettre un grand ſuccès, ſans être abondamment pourvu de vivres & de munitions de guerre. Strogonof pouvoit ſeul en fournir: il fut décidé qu'on retourneroit lui faire une ſeconde viſite, & qu'on laiſſeroit ſeulement mille hommes dans le pays dont on venoit de s'emparer & où l'on avoit élevé une forte de fort.

Strogonof, malgré ſa fortune, ne pouvoit, ſans ſe gêner, ſatisfaire aux demandes des Koſaques. Il avoit bien envie d'en refuſer au moins une partie; mais, ſur la menace qu'ils lui firent de piller & de ravager toutes ſes poſſeſſions, il leur accorda tout ce qu'ils exigeoient, & ſe contenta de la promeſſe qu'ils lui firent par écrit de le rembourſer après le ſuccès de leur entrepriſe. Il donna des fuſils à ceux qui n'en avoient pas, fournit toute la troupe d'une quantité ſuffiſante de poudre & de plomb, & donna trois canons & des étendards à chaque compagnie de cent hommes. On doit être étonné qu'un particulier, un marchand, dont

le commerce consistoit dans le produit de ses salines, ait pu fournir une armée de munitions de guerre & même d'une artillerie. Mais la richesse des Strogonof étoit considérable : de tels marchands ne pouvoient être comparés qu'aux Médicis de Florence. Le Tsar leur avoit permis de bâtir des forteresses & d'entretenir des troupes, dans les pays, auparavant déserts, dont il leur avoit accordé la possession. 1578.

Iermak s'embarque, & prend cette fois de bons guides. Sachant combien le son des instrumens de guerre contribue à augmenter le courage, il n'avoit pas négligé d'avoir des fifres, des tambours, des timbales & des trompettes. Lui-même étoit le général de son armée : sous lui commandoient deux *Atamans* dont les fonctions répondoient à celles de colonels. Les *Iessaouls* faisoient les fonctions d'aides de camp : un *Sotnik* ou capitaine commandoit à chaque compagnie de cent hommes, & avoit sous lui un *Piatidéciatnik* ou lieutenant, & un enseigne. Chaque dixaine d'hommes étoit soumise à un *Déciatnik*. La discipline répondoit à la régularité de cette ordonnance, qu'on est surpris de trouver dans une troupe de brigands. Les déserteurs étoient enveloppés dans un sac & jetés à la rivière : le même supplice expioit les grands crimes. On chargeoit de sable les habits de ceux qui s'étoient rendus cou-

pables de fautes plus légères, & on les
1578. plongeoit ainſi dans l'eau pendant quelque tems.

On ſait que la dévotion s'eſt trouvée ſouvent unie au brigandage. Iermak avoit dans ſon armée un moine fugitif & trois popes. Ces prêtres célébroient régulièrement le ſervice, & il y faiſoit aſſiſter ſes Koſaques. Ce chef de brigands, qui ſe faiſoit un jeu du meurtre & du pillage, craignoit que les péchés contre la pureté n'attiraſſent ſur lui la colère divine: ceux de ſa troupe qui s'en rendoient coupables étoient plongés dans l'eau, & mis enſuite dans les fers pour trois jours.

Malgré toutes les précautions d'Iermak, bien des difficultés traverſèrent encore ſon entrepriſe: il fut même obligé de s'arrêter & de ſe fortifier pendant l'hiver ſur les bords de la Sérébrianka, petite rivière qui ſe trouve ſur les frontières de la Sibérie. Déjà ſon armée ſe trouvoit réduite. Des Vogoules avoient leur demeure à l'entour du quartier d'hiver des Koſaques; ceux-ci, qui commençoient à éprouver la diſette, leur faiſoient de fréquentes viſites pour en tirer des ſubſiſtances qui conſiſtoient en poiſſons, & en chair d'ours & de rennes. Mais, peu contens de prendre à ces malheureux leur ſuperflu, ils eurent la barbarie de les dépouiller & de les laiſſer dans leurs cahuttes, expoſés aux rigueurs du

froid & aux horreurs de la famine.

Les cruautés des Koſaques les firent bientôt connoître au loin. En effet, ceux qui font beaucoup de mal ont toujours une réputation fort étendue, & la gloire des bienfaiteurs de l'humanité ſe renferme dans un cercle plus étroit; car les hommes ſont bien plus ſenſibles à la crainte qu'à la reconnoiſſance. Non ſeulement les Vogoules, mais les Tatars voiſins ſe réunirent pour réſiſter à leurs nouveaux hôtes. Un parti de Koſaques, qui s'éloigna du gros de la troupe pour reconnoître le pays, fut preſqu'entièrement taillé en pièces. Ce n'étoit pas le ſeul déſaſtre qu'on eût éprouvé; enfin, à la fonte des glaces, le premier de Mai, Iermak ayant fait la revue de ſon armée, la trouva réduite à ſeize cent trente-ſix hommes. 1578. 1580.

Leur valeur alloit être miſe à une nouvelle épreuve, la plus grande par laquelle ils euſſent encore paſſé. Ils deſcendoient la Toura & étoient parvenus à l'endroit où eſt à préſent la ville de Tourinsk. Là faiſoit ſa réſidence un Prince nommé Iapanzia, qui dominoit ſur les Vogoules & les Tatars de cette contrée. Inſtruit de l'approche des Koſaques par la terreur des malheureux qui fuyoient devant ces brigands, il raſſembla tout ce qu'il avoit de ſujets capables de porter les armes. Leur nombre, leur courage féroce, l'a-

vantage de leur poſition, tout leur pro-
1580. mettoit la victoire. Mais accoutumés à combattre contre le fer, ils ne l'étoient pas à braver la foudre, & furent diſſipés aux premières décharges de la mouſqueterie. Le brave Iapanzia, pour prix de ſa généreuſe réſiſtance, vit réduire en cendres les habitations de ſes ſujets, & aucun village ne reſta plus ſur les bords de la Toura.

Après cette victoire, Iermak s'avança juſqu'à la petite ville de Tchimgui, qui fit place depuis à celle de Tioumen; ils s'en empara. La ſituation du lieu eſt agréable, & les Tatars qui l'habitoient étoient riches en grain & en troupeaux. C'étoit une Capoue pour des Koſaques, & leur chef crut devoir profiter, pendant l'hiver, de l'abondance qui lui étoit offerte.

Le Khan Koutchoum étoit le plus puiſſant des Souverains Tatars de la Sibérie. Il faiſoit ſa réſidence ſur la rive orientale de l'Irtich, dans une ville que les Tatars appelloient Isker, & que nous appellerons Sibir, parce que c'eſt ſous ce nom qu'elle eſt connue. Un des officiers de ce Prince étoit tombé entre les mains d'Iermak qui l'avoit comblé de careſſes & l'avoit envoyé chargé de riches préſens & de proteſtations d'amitié pour ſon maître; en même tems il l'avoit chargé de dire à Koutchoum que les Koſaques ſe propoſoient de retourner en Ruſſie,

dès que la saïson rendroit les fleuves navigables. 1580.

Le Khan apprit en tremblant l'arrivée des Kosaques & ne fut rassuré ni par les présens ni par les promesses qu'il recevoit de la part de leur chef. Ses devins, qu'il consulta, ne firent que confirmer ses craintes, & il rassembla toutes ses forces pour repousser le danger qui le menaçoit.

Ses inquiétudes n'étoient que trop fondées. Dès le commencement du printems, Iermak continua de descendre la Toura pour entrer dans le Tobol. Il eut à soutenir les efforts réunis de six Princes Tatars: la bataille dura plusieurs jours; mais les Kosaques dissipèrent enfin leurs ennemis & firent un si riche butin, que, ne pouvant le charger tout entier sur leurs barques, ils en enterrèrent une partie pour la reprendre à leur retour. Mais ils acquéroient ces richesses aux dépens de leurs forces, &, pendant qu'ils se trouvoint embarrassés de leurs trésors, ils risquoient de ne pouvoir bientôt plus défendre leur vie. Leur nombre étoit réduit à mille soixante hommes. Ils se trouvèrent encore harcelés en naviguant sur le Tobol; mais ils eurent alors le bonheur de n'essuyer aucune perte.

Tant de périls qu'ils avoient franchis ne faisoient que leur ouvrir la route vers des dangers encore plus terribles. Kout-

choum avoit fait tendre une chaîne de
1580. fer d'un bord à l'autre du Tobol, dans un endroit où le lit de ce fleuve devient plus étroit. Des Tatars étoient placés sur le rivage, pour profiter du moment où les barques, arrêtées par cet obstacle, s'embarrasseroient mutuellement.

Mais la chaîne se rompit, heurtée à la fois par un si grand nombre de bâtimens, qu'entraînoit la rapidité du fleuve. Cependant Iermak fut obligé de combattre trois jours entiers, & ne dut son salut qu'à un stratagème assez ingénieux. Il fit revêtir des pieux à la manière des Kosaques, & rangea ces vains épouvantails sur les barques, où il ne laissa que ce qu'il falloit de monde pour les conduire. Il descendit avec le reste de ses troupes, sans être apperçu, & attaqua l'ennemi par derrière. Les Tatars, qui croyoient toujours voir les barques chargées de Kosaques, & qui voyoient en même tems à terre une bande d'ennemis que la surprise & l'effroi multiplioient à leurs yeux, se livrèrent à la terreur & leur laissèrent un libre passage.

Mais les Kosaques, ruinés par tant de victoires, n'osoient plus se livrer à l'espérance d'en remporter de nouvelles. Ils s'arrêtèrent huit jours entiers à l'embouchure de la Tavda, incertains s'ils ne devoient pas remonter cette rivière & retourner en Russie par le chemin le plus

court. Ce retour, qui rendoit inutiles tous leurs travaux paſſés, n'étoit pas lui-même exempt de périls. Enfin, après bien des délibérations, le plus grand nombre des voix fut pour le parti le plus courageux, & l'on réſolut de marcher à de nouveaux exploits. 1580.

Ils durent ſe repentir de leur réſolution, lorſque, peu de jours après, non loin de l'embouchure de la Tavda, ils virent paroître une nombreuſe armée de Tatars, d'Oſtiaks, de Vogoules, conduite par Mémetkoul, couſin de Koutchoum. Leur perte ſembloit certaine. Mais leurs armes vomiſſoient la flamme, & leurs ennemis n'avoient que des flèches. Bientôt les morts entaſſés du côté des Tatars, embarraſſèrent même les vainqueurs; les chevaux pouvoient à peine franchir ces monceaux des cadavres. Une autre armée, qui ſe préſenta cinq jours après ſur le rivage, lança des nuées de traits, ſans tuer un ſeul Koſaque, & ſans les retarder un inſtant.

Précédés par la terreur qu'ils inſpiroient, ils emportèrent facilement une petite ville, nommée Karatchin, à ſeize verſtes de l'embouchure du Tobol. Ils y trouvèrent en abondance des grains & des proviſions de bouche, & y firent un riche butin en or, en argent, en diamans, & autres pierres précieuſes. Ces tréſors ne doivent point étonner; ils

avoient appartenu autrefois aux compa-
1580. gnons de Tchinguis, ou de ſes premiers ſucceſſeurs, qui s'étoient enrichis des dépouilles de l'Orient. Pendant que les Koſaques s'arrêtoient à piller, arriva le carême de l'aſſomption, qui dure quatorze jours, ſuivant les rits de l'égliſe Ruſſe. Mais Iermak ordonna un jeûne de quarante jours, pour attirer la bénédiction du Ciel ſur ſes brigandages.

Il paſſa à Karatchin ce tems d'abſtinence & d'inaction, & les ennemis auroient pu le faire repentir de ſon imprudente ſuperſtition, s'ils en avoient ſu profiter: mais il leur avoit inſpiré tant de crainte, qu'ils ne s'aviſèrent pas de le troubler dans un repos qui différoit leur ruine.

Iermak enfin ſe rembarque. Les Tatars s'étoient raſſemblés pour défendre le confluent de l'Irtich & du Tobol. Il les brave, entre malgré leurs efforts dans l'Irtich, & s'empare d'une petite ville à trois verſtes de ſon embouchure. Les Koſaques en font leur quartier, & y tranſportent tout ce qu'ils avoient ſur leurs barques.

Ce fut là qu'ils reconnurent tout ce que leur ſituation avoit d'effrayant. Que de dangers il leur reſtoit à franchir encore! que d'ennemis à ſurmonter! Ils ſe voyoient réduits à cinq cents hommes. C'eſt avec cette poignée de monde qu'ils approchoient du centre de la puiſſance

des Tatars. Combien d'ennemis chacun d'eux auroit à combatre! Retourneroient-ils en Ruſſie? Mais comment, dans la foibleſſe où l'on étoit réduit, affronter de nouveau tant de peuples irrités de leurs défaites? Et ſi l'on eſpéroit échapper à leurs mains, ne périroit-on pas, d'une manière plus lente & plus terrible, par la faim & par le froid. Pendant que le conſeil aſſemblé flottoit dans cette incertitude, Iermak fait entendre ſa voix, & fixe les eſprits. Il exhorte ſes Koſaques à mourir du moins en héros; tous prennent la réſolution de périr en répandant le ſang des infidèles, & d'expier ainſi le ſang chrétien qu'ils avoient verſé dans leurs brigandages, ſur les bords du Volga: étrange piété, de reparer des meurtres par le carnage! 1580.

Une première victoire que les Koſaques remportèrent ſur Koutchoum n'eut guères d'autre avantage que de leur inſpirer de la confiance dans leurs forces. Ils ne purent ſe procurer des proviſions ſuffiſantes pour l'hiver, & la crainte de la diſette leur fit deſirer une affaire déciſive.

L'occaſion s'en préſenta bientôt. Les Tatars reparurent en plus grand nombre, diviſés en deux corps, l'un commandé par le Khan, & l'autre par Mémétkoul. Mais ces deux Princes, bientôt entièrement défaits, ne penſèrent plus qu'à ſau-

ver leurs jours par la fuite. Ils avoient
1580. avec eux le canon qu'ils avoient pris autrefois au Prince Litchénitſin, & le crurent enchanté, parce qu'il ne lançoit pas de lui-même des boulets contre les Koſaques, comme il en avoit autrefois lancé contre les Tatars. Cette victoire coûta cent ſept hommes aux Koſaques, qui, par conſéquent, furent réduits à moins de quatre cents.

Moins abattus qu'irrités de cette perte, & animés par le ſuccès, à peine ont-ils pris quelque repos, qu'ils vont entreprendre le ſiége de Sibir, perſuadés qu'ils éprouveront peu de réſiſtance. Déjà ils étoient près de la ville ; déjà ils préparoient leurs attaques ; lorſqu'ils s'apperçurent qu'elle étoit abandonnée. Iermak ne ſe livre pas imprudemment à la joie que devoit lui cauſer cette découverte. Il craint que cette déſertion ne cache quelque ſtratagême. Mais il reconnoît bientôt qu'elle eſt réelle : il apprend que, dès le lendemain de la bataille, les Oſtiaks des environs de l'Irtich avoient abandonné Koutchoum, & que lui-même, déſeſpérant de ſa fortune, avoit ramaſſé ſes tréſors, & abandonné le ſiége de ſon empire.

Dès ce moment, Iermak réſolut de faire ſa réſidence à Sibir, & de la rendre la capitale de ſes États. Il ne lui reſtoit plus qu'à ſoumettre & à rendre tributaires les nations d'alentour : & il n'eut que

la peine de leur imposer le joug à mesure qu'elles venoient y présenter leurs têtes. 1580.
Les Ostiaks qui avoient combattu, ou plutôt tremblé dans l'armée de Koutchoum, avoient fait à leur retour un tel récit des prodigues de valeur dont ils avoient été témoins, que les peuples voisins ne pensoient qu'à mériter la clémence des vainqueurs. Iermak n'étoit que depuis quatre jours à Sibir, lorsqu'un chef d'Ostiaks lui apporta un tribut de riches pelleteries, & une grande abondance de vivres. Iermak le reçut d'une manière caressante, &, loin d'en agir en brigand insatiable, il témoigna sa reconnoissance à son nouveau tributaire. Il n'en falloit pas d'avantage pour charmer le cœur du barbare, qui ne quitta le chef Kosaque, que pour aller célébrer ses louanges. Elles se répandirent de bouche en bouche. Des familles Tatares ds bords du Tobol, de l'Irtich & des autres rivières qui se mêlent à ces fleuves, viennent rendre leurs hommages à celui qu'elles reconnoissent avec joie pour leur chef. D'autres avoient pris la fuite & s'étoient enfoncées dans des lieux sauvages, où les Kosaques n'auroient pu ni les découvrir ni les suivre: mais instruites de la douceur d'Iermak, elles se reprochent d'avoir pu le craindre, & viennent se joindre à ses autres sujets. Il permit à tous ceux qui le reconnurent, de reprendre leurs anciennes

habitations, & leur garantit la plus gran-
1580. de ſûreté, tant qu'eux-mêmes voudroient reſter paiſibles. Chaque jour, de nouveaux chefs Tatars venoient ſe ſoumetre à ſa domination.

Ainſi l'heureux brigand du Tanaïs voyoit les peuples révérer ſa puiſſance. Il avoit fait prêter ſerment à ſes nouveaux ſujets, il leur avoit impoſé des tributs de pelleteries; il règnoit enfin: mais il ne reſtoit autour de lui que peu d'hommes de ſa nation, & il voyoit s'épuiſer ces munitions de guerre, apportées de l'Europe, ſur leſquelles ſa force étoit fondée. La terreur qu'il inſpiroit alloit bientôt faire place au mépris, quand on reconnoîtroit ſa foibleſſe; & les nations qui le révéroient à préſent, riroient bientôt elles-mêmes de leur vénération & de leurs craintes. Occupé de ces triſtes idées, & voyant tout ſon pouvoir s'échapper de ſes mains, il réſolut d'informer la Cour de ſa conquête; ſûr du pardon de ſes anciennes fautes, après le ſervice qu'il venoit de rendre. Il choiſit pour cette ambaſſade l'un de ſes Atamans, nommé Ivan Koltſof, auquel il donna une eſcorte de cinquante Koſaques, & qu'il chargea pour le Tſar, d'un riche tribut de pelleteries. Le député partit au mois de Dé-
1581. cembre 1581, & voyagea en partie ſur des traineaux étroits tirés par des chiens, & en partie ſur ces longs & larges patins

propres à courir sur la neige.

Pendant que ces évènemens se passoient en Sibérie, les Vogoules, habitans des bords de la Tavda, se soulevèrent & portèrent le trouble dans les villes nouvelles de la Permie. Leur chef avoit sa résidence dans l'endroit où depuis fut bâtie la ville de Pélim. Il passa les monts Ougoriques, & ravagea les nouveaux établissemens des Strogonof le long de la Kama. Encouragé par le profit qu'il avoit fait, il vint l'année suivante surprendre Tcherdin, & s'il tira cette fois pour lui-même peu de fruit de son audace, il fit beaucoup de mal aux habitans. Le Voévode de Tcherdin étoit ennemi des Strogonof; il saisit cette occasion pour les perdre: il écrivit à la Cour que ces riches citoyens, par les secours qu'ils avoient prodigués à un certain Iermak, chef de brigands fugitifs, étoient les auteurs des maux que venoit d'éprouver la Permie; que les Vogoules ne faisoient qu'user des représailles pour leurs habitations réduites en cendres par les farouches Kosaques; & qu'on avoit encore à craindre de plus grands maux, lorsque le Khan de Sibérie viendroit à la tête de toutes ses forces venger sur la Russie les outrages que lui avoient faits les protégés des Strogonof. 1581. 1582.

Ces dépêches firent à la Cour tout l'effet que s'en étoit promis le jaloux Voé-

vode. Ivan écrivit aux Strogonofs une let-
1582. tre foudroyante, & les menaça de les rendre reſponſables de l'évènement. Ces lettres étoient parties: le Tſar, qui ne penſoit qu'à terminer en paix ſes jours empoiſonnés par l'image toujours préſente de ſon malheureux fils, ſe figuroit avec douleur qu'il ſeroit obligé de repouſſer, par une nouvelle guerre, les attaques du Khan de Sibérie. Il étoit occupé de ces triſtes réflexions à l'arrivée du député d'Iermak. L'heureuſe nouvelle qu'apportoit ce Koſaque fit ſuccéder aux craintes de la Cour la joie d'une acquiſition de la plus grande importance. Ivan voulut que Koltſof lui fût préſenté, lui accorda preſque les mêmes honneurs qu'on auroit rendus à l'envoyé d'un Souverain, & lui fit des préſens conſidérables. Les Koſaques ne demandoient que leur grace; mais le Prince leur prodigua de grandes récompenſes, & joignit aux préſens dont il chargea le député pour Iermak, une peliſſe qu'il avoit portée lui-même: c'étoit alors l'un des plus grands honneurs que le Souverain pût accorder.

Pendant qu'Iermak recevoit tant de graces de la Cour, dans la perſonne de ſon député, il s'en rendit plus digne encore par de nouveaux exploits. Un parti qu'il avoit mis en campagne, ſurprit & fit priſonnier le vaillant Mémetkoul, celui des chefs dont il redoutoit le plus

les talens & le courage. De nouvelles hordes venoient lui rendre hommage; il en ſoumettoit d'autres par les armes & deſcendit, toujours victorieux, juſqu'à l'embouchure de l'Irtich. Alors il retourna ſur ſes pas, croyant n'avoir plus devant lui de contrées habitées, & perſuadé que les bornes qu'il mettoit à ſes conquêtes étoient en même tems celles du monde. 1582.

Il avoit fait prier le Tſar d'envoyer en Sibérie un Voévode. Le prince Bolkhovski arriva en cette qualité avec cinq cents hommes. Il fit partir pour Moskou le Prince de Mémetkoul qui n'y arriva qu'après la mort d'Ivan. Mais Phédor, qui occupoit le trône, rendit de grands honneurs à ce priſonnier, qui ſe diſtingua depuis au ſervice des Tſars. 1583.

Juſqu'ici les évènemens avoient ſecondé les deſirs d'Iermak: de grands revers vont ſuivre tant de proſpérités. Le gouvernement, en envoyant un renfort aux Koſaques, oublia de pourvoir à leur ſubſiſtance. Auſſi, peu de tems après l'arrivée du Voévode, on éprouva les premières atteintes de la diſette; elle augmenta chaque jour & dura l'hiver entier. La faim emporta un grand nombre d'hommes; & pluſieurs, pour ſe conſerver, dévorèrent les cadavres de leurs compagnons qu'ils venoient de perdre. Tant de miſère amena les plus cruelles

maladies, & le Voévode Bolkhovski en
1583. fut une des premières victimes. On lui avoit donné pour compagnon, ou plutôt pour secrétaire, un Ivan Gloukhof: mais ce chef, sans doute peu respecté, n'est pas même nommé dans les archives jusqu'à la mort d'Iermak.

Quelque tems avant l'arrivée du Voévode, l'un de Mourzas les plus considérables parmi les Tatars de la Sibérie, Karatcha, qui s'étoit détaché du parti de Koutchoum, fit demander à Iermak du secours contre d'autres Tatars de la *Kazatchia-Orda*. Le Kosaque, fier de voir sa protection recherchée, & persuadé que l'alliance de Karatcha donneroit un relief considérable à son parti, lui envoya quarante hommes sous les ordres d'Ivan Koltsof. Mais le Mourza ne les avoit demandés que pour les exterminer. Il avoit fait solliciter en même tems à la révolte plusieurs peuplades d'Ostiaks & de Tatars: & les Kosaques qui étoient allés y recueillir les tributs, furent impitoyablement massacrés.

Cependant Karatcha se prépare à porter aux Kosaques de plus grands coups; il rassemble des forces de toutes parts, & vient mettre le siége devant Sibir: il la bloque de tous côtés, résolu de la réduire par la famine. La nécessité de périr par les armes ou par la faim augmente le courage des Kosaques, en ne leur laissant

plus

plus de reſſources que dans le déſeſpoir. Ils profitent des ténèbres de la nuit pour 1583. ſortir de la ville, traverſent en ſilence le camp de Tatars, échappent à toutes les ſentinelles, & vont au delà du camp attaquer le quartier de Karatcha, qui, ſe repoſant ſur la vigilance des ſiens, & ne pouvant ſoupçonner aucun danger, lorſqu'une armée entière le ſéparoit de l'ennemi, étoit plongé dans un profond ſommeil. Les Koſaques ne combattent point; ils égorgent des malheureux endormis. Deux fils de Mourza tombent au nombre des victimes. Lui-même fuit à peine, avec trois hommes preſque nus. Mais l'affaire n'étoit pas terminée. Les Koſaques avoient entr'eux & la ville toute l'armée ennemie; &, maître du quartier de Karatcha, ils étoient menacés d'y périr: ils ſe font des retranchemens avec le bagage du Prince qu'ils ont mis en fuite; Iermak eſt à leur tête, & l'ennemi n'a plus de chef. Attaqués au point du jour, ils ſe défendent avec fureur, épouvantent les Tatars par leur audace, les renverſent, les frappent, les diſperſent. &, vers midi, ils rentrent victorieux dans Sibir.

Les Tatars & les Oſtiaks avoient mis dans le brave Karatcha leur dernière eſpérance. Privés de ce héros, ils ſe ſoumettent aux Ruſſes une ſeconde fois &

leur fourniſſent des vivres : l'abondance
1583. ſuccéda à la diſette.

Tout le bas Irtich étoit ſoumis : mais les peuples du midi de ce fleuve, n'ayant pas encore ſenti les armes d'Iermak, croyoient pouvoir braver ſa puiſſance. Il ſe contente, pour les ſubjuguer, de prendre avec lui trois cents hommes, choiſis entre ſes anciens Koſaques & parmi les renforts qui lui ſont arrivés de Ruſſie. L'évènement s'accorde avec ſa confiance ; ſes pas continuent d'être marqués par des victoires. Dans le cours de ces conquêtes, un Prince Tatar, voulant mériter la clémence du terrible Koſaque, vient au devant de lui, ſe reconnoît tributaire, lui fait de riches préſens, & lui offre en même tems ſa fille, qu'il amenoit avec lui. Mais le nouveau Scipion refuſe cette dernière libéralité du Tatar, & défend aux ſiens, ſous les plus rigoureuſes peines, de toucher à la jeune princeſſe.

Il retournoit ſur ſes pas, lorſqu'on lui annonce qu'une caravane de marchands Boukhars vient commercer avec lui ; & que, retenue par la crainte de Koutchoum, elle s'eſt arrêtée ſur les bords du Vagai ; c'eſt une rivière qui ſe jette dans l'Irtich. Iermak court au devant de cette caravane : mais, arrivé à l'endroit indiqué, il reconnoît qu'on l'a trompé par un faux avis. Il reprend le chemin de Sibir ; rem-

pli d'une aveugle sécurité, il s'arrête par une nuit obscure & pluvieuse, & se livre au sommeil avec sa troupe, sans même poser de sentinelles. Koutchoum, auteur du faux avis qui l'avoit attiré sur le Vagai, le suivoit de près: un espion vient lui apprendre la situation du camp des Kosaques. Surpris pendant leur sommeil, ils sont presque tous massacrés. Quelques-uns seulement parvinrent à se sauver sur leurs barques. Iermak fut du petit nombre de ceux qui s'ouvrirent un passage à travers les ennemis. Déjà ses jours étoient en sûreté: mais, en sautant sur une barque qui étoit un peu éloignée du rivage, il tomba dans la rivière. Il s'étoit malheureusement armé de deux superbes cottes de maille que lui avoit envoyées le Tsar; présent funeste qui lui causa la mort: accablé par le poids de cette armure, il ne put remonter au dessus de l'eau. Ainsi périt ce brave Kosaque. S'il eût été pris quelques années auparavant, il seroit mort du supplice des scélérats: mais, par les services qu'il rendit à sa patrie dans ses dernières années, il mérite qu'elle le compte au nombre de ses héros. 1583. 6 Août. 1584.

Quand on apprit à Sibir la mort d'Iermak, Gloukhof, qui n'avoit plus que cent cinquante hommes, sentit bien que le Khan sauroit profiter de sa victoire & qu'il n'y avoit plus de sûreté pour

les Ruſſes dans toutes la Sibérie. Ils ne
1584. pouvoient même, ſans être pourſuivis par une foule de Tatars, retourner en Ruſſie par les chemins ordinaires: il fallut deſcendre l'Irtich, l'Ob, & gagner enſuite la Petchora, à travers les monts Ouralsques.

Depuis dix jours ſeulement les Tatars avoient défait les Koſaques, & déjà ils étoient entièrement délivrés de ces dangereux ennemis. Koutchoum reprit, ſans difficulté, poſſeſſion des pays qu'il avoit perdus, & fit partir pour Sibir ſon fils Alei avec quelques troupes. Le jeune Prince s'établit dans la ville abandonnée, mais il ne put y reſter long-tems. Séïd-Iak, le dernier Prince de cette dynaſtie des ſouverains de Sibir renverſés par Koutchoum, s'étoit retiré dans la Boukharie: là il apprit la ruine de l'ennemi de ſa famille & les exploits des Koſaques. Il eſpéra de profiter de ce tems de trouble & recouvrer peut-être le trône de ſes ancêtres. Il ſe préſenta devant Sibir peu de tems après qu'Alei y fut entré; il avoit des forces ſupérieures à celles de ce Prince, il lui fut aiſé de l'en chaſſer.

Ce ne fut qu'à l'arrivée de Gloukhof, qu'on apprit à Moskou la perte de la Sibérie. On fut affligé de cette nouvelle; mais ſans renoncer à l'eſpérance de recouvrer cette conquête, dont on ne ſentoit pas aſſez l'importance. Trois cents

hommes, tant Strélits que Koſaques, furent envoyés en Sibérie, ſous le commandement de deux Voévodes, Soukin & Miaſnof, auxquels on joignit un autre chef. Il eſt étonnant qu'on ait fait aſſez peu de cas de cette expédition pour en charger une troupe auſſi foible. Elle devoit, il eſt vrai, ſe joindre à cent hommes qu'on avoit fait partir précédemment, lorſqu'on ignoroit encore le malheur d'Iermak & la retraite de Gloukhof. 1585.

Le Voévode Soukin ne crut pas devoir ſe porter tout de ſuite à Sibir. Il ſentit le danger de s'avancer témérairement, ſans être aſſuré des pays qu'il laiſſoit derrière lui, & commença par ſe fortifier ſur les bords de la Toura. Il y fit bâtir la ville de Tioumen, & l'endroit où avoit été auparavant celle de Tchimgui. Par le moyen de cette fortereſſe, il en impoſoit à tous les Tatars des environs, & parvint ſans peine à les ſoumettre & à leur impoſer un tribut. Chaque jour il reculoit les bornes de ſa domination, & bientôt les bords de la Taura, de la Pouichma, de l'Iſſet, de la Tavda, & même du Tobol, furent des dépendances de Tioumen. On ne voit pas que ces promptes acquiſitions aient coûté beaucoup de ſang. 1586.

La Cour, informée de ces premiers ſuccès, que ſans doute elle n'avoit pas prévu devoir être ſi rapides, fit partir

pour Tioumen un renfort de cinq cents
1586. Koſaques, avec ordre à Tchoulkof de s'avancer ſur l'Irtich, & d'y bâtir une ville auſſi près qu'il ſeroit poſſible de Sibir. Tchoulkof partit ſans différer & jeta au confluent de l'Irtich & du Tobol, les premiers fondemens du Tobolsk. Cette ville nouvelle dépendit de Tioumen; mais, bientôt après, elle devint la capitale de toute la Sibérie.

Ainſi l'on reſſerroit la domination de Séïd-Iak, qui s'étoit fortifié dans Sibir. Il eſt étonnant qu'il n'ait mis aucun obſtacle aux travaux des Ruſſes & qu'il leur ait permis, ſans les inquiéter de ſe fortifier ſi près de lui. Apparemment qu'ennemi comme eux de Koutchoum, il les regardoit comme ſes amis, peut-être même, ſéduit par quelques promeſſes des Ruſſes, voyoit-il ſon avantage à les avoir pour voiſins, & ſe croyoit-il toujours aſſuré de recevoir leurs ſecours contre l'uſurpateur.

Si telle étoit ſa penſée, il connoiſſoit bien peu les hommes. Prince aveugle, qui penſoit que ſes voiſins le laiſſeroient jouir de l'héritage qu'il avoit recouvré, lorſqu'il leur ſeroit aiſé de le lui ravir. Cette confiance reſpectable, ſi l'on ſavoit eſtimer la vertu, lors même qu'elle rend malheureux, le conduiſit bientôt à ſa perte.

Le Mourza Karatcha, le même dont

nous avons déjà célébré la valeur, & un Sultan, ou fils de Khan de la Kazatchaïa orda, étoient venus ſe joindre à Sïd-Iak & avoient uni leurs forces aux ſiennes. Un jour, ces trois Princes étoient ſortis de Sibir, pour prendre le plaiſir de la chaſſe au vol, & s'étoient éloignés juſqu'à la vue de Tobolsk. Tchoulkof les invite à venir prendre un repas dans la ville. Les Princes héſitent; ils demandent du moins que toute leur troupe entre avec eux: on les raſſure à forces de proteſtations & de careſſes, on ſuppoſe quelques inconvéniens d'admettre dans la ville tant de monde à la fois: les Princes ſe rendent à ces raiſons, ou plutôt à ces dehors d'amitié; ils entrent, ſuivis ſeulement de cent hommes. Ils ne voient rien d'abord qui puiſſe leur donner des ſoupçons: cependant Séïd-Iak commence à ſentir ſon imprudence, il eſt penſif & rêveur. Tchoulkof lui en fait des reproches & lui ſoutient en badinant qu'il médite contre la Ruſſie quelque projet qui cauſe ſa rêverie. Le Tatar s'excuſe, mais on ne veut recevoir ſa juſtification que le verre à la main. Il ſe défend; on rit, on le preſſe, on fait apporter un grand gobelet de vin qu'il doit boire pour prouver & pour ſceller l'amitié. Séïd-Iak, exact obſervateur des loix de Mahomet, refuſe, par ſcrupule, de donner la preuve qu'on lui demande. Alors le 1586.

jeu ceſſe; Tchoulkof l'accable de repro-
1586. ches, décide qu'il eſt convaincu par ſon obſtination de mauvais deſſeins contre l'État, & le fait charger de chaînes, lui, & les deux autres Princes. Tous les Tatars qui ſont entrés dans la ville ſont maſſacrés; ceux qui ſont reſtés en dehors entendent les cris de ces malheureux, & prennent la fuite: Sibir eſt abandonné, & tout qui eſt autour de Tobolsk reconnoît la domination des Ruſſes. Les trois Princes furent envoyés à Moskou, & le Tſar leur donna des terres, & leur aſſura une honnête ſubſiſtance.

On continua de conſtruire de nouvelles villes qui ſembloient néceſſaires, ſoit pour contenir les vaincus, ſoit pour porter plus loin les conquêtes. Mais il falloit achever d'écraſer Koutchoum, qui, par ſes fréquentes incurſions & ſes attaques bruſques & imprévues, ne ceſſoit d'inquiéter les peuplades ſoumiſes à la Ruſſie. Les forces de Tobolsk s'étoient inſenſiment augmentées. Des Tatars, des Tcherkaſſes, des priſonniers Polonois ou Lithuaniens, qui s'y étoient rendus de toutes parts pour chercher fortune, compoſoient avec les Strélits envoyés de Moskou, un corps de quinze cents hommes. Le Voévode avoit ordre d'engager Koutchoum, par promeſſe ou par force, à reconnoître la domination du Tſar. Mais ce Khan, ſouvent repouſſé, battu, prêt

à tomber dans la captivité, & qui s'eſt vu enlever par des ennemis deux de ſes femmes, & ſon fils Aboulgaïr; Koutchoum, dis-je, s'obſtine à reſter ennemi de la Ruſſie. Son opiniâtreté fit ſon malheur. Toute la Stèpe qui eſt renfermée par l'Ob & par l'Irtich lui eſt enlevée: une partie de ſa famille vient ſe donner volontairement aux Ruſſes. Tant de déſaſtres ne ſont que l'irriter au lieu de le ſoumettre. Il ſe montre plus violent dans ſa haine, plus ardent à l'attaque, plus atroce dans ſa vengeance. Il faut faire contre lui un dernier effort. Mille hommes de cavalerie, tant Ruſſes que Tatars, ſe mettent en campagne, le ſurprennent, tuent preſque ſous ſes yeux la plûpart de ſes amis, font priſonniers ſes enfans & ſes femmes, pillent ſon camp, enlèvent ſes tréſors, & peu s'en faut qu'il ne ſoit arrêté lui-même. Accompagné de quelques domeſtiques, manquant de tout, ſans ceſſe agité de la crainte d'être atteint, il court jour & nuit, & ne s'arrête que chez les Kalmousk, ſur les bords de Nor-Zeiſſan, lac que traverſe l'Irtich, après avoir pris ſa ſource dans des ſtèpes plus méridionales. Mais bientôt, las de reſter au milieu d'un peuple différent de mœurs, de religion, de langage, il veut remonter juſqu'au déſert que renferme l'Irtich & l'Ichim. Il eſpère s'y réunir aux débris de ſa famille, aux reſtes de

1586.

1593.

ſes ſujets, & penſe qu'il s'offrira peut-
1593. être encore quelques occaſions de rétablir ſes affaires.

Mais ſon penchant au brigandage, qu'avoit augmenté en lui la miſère où il étoit tombé, diſſipa ſes projets en conſommant ſa ruine. Dans ſa retraite, il avoit emmené quelques chevaux de ſes hôtes. Les Kalmouks s'apperçoivent du vol, le pourſuivent, l'atteignent & lui tuent preſque tout le monde qui lui reſte. Il parvint à ſe ſauver, mais on ne ſait rien de certain ſur ſa retraite ni ſur ſa mort, & les Ruſſes reſtèrent, pour toujours, maîtres de ſon empire.

SUITE DU REGNE D'IVAN VASSILIÉVITCH.

Les derniers évènemens que nous venons de raconter, ſont de pluſieurs années poſtérieures au règne d'Ivan Vaſſiliévitch. Mais nous n'avons pas cru devoir ſéparer dans l'hiſtoire, des faits qui, dans la réalité, ont été unis entr'eux. La conquête de la Sibérie n'en eſt pas moins une ſeule action, pour avoir occupé trois règnes ſucceſſifs. Ivan ne put apprendre que les premiers ſuccès des Koſa-

ques, & mourut le 19 Mars 1584. Il reçut dans ſes derniers momens la tonſure monacale des mains du métropolite Dioniſi, qui lui donna le nom de Jonas. Au milieu de ſes cruautés & de ſes dérèglemens, ce Prince avoit toujours témoigné beaucoup de dévotion, & ce n'eſt pas le ſeul trait de reſſemblance qu'il ait eu avec Louis XI. Il alloit à l'égliſe pluſieurs fois par jour, y prioit avec ferveur & quittoit les autels pour ordonner des maſſacres: il obſervoit religieuſement tous les jeûnes prescrits, & ſe plongeoit enſuite dans la plus ſale débauche, enfin, ſucceſſivement ſouillé d'horreurs & ſanctifié par de pieux exercices, il donnoit à ſes ſujets preſqu'autant d'édification que de crainte. 1593. Letop. Miatéjakh. Poſſev. Moſc.

Les étrangers ont écrit qu'il avoit eu ſucceſſivement ſept femmes: il eſt certain qu'il en eut cinq, & qu'il força deux d'entr'elles de ſe faire religieuſes. Il n'en chérit aucune autant que la première; il eut d'elle cet Ivan dont nous avons raconté la fin tragique, & Fédor qu'il déſigna pour ſon ſucceſſeur. La dernière, de la maiſon des Nagui, lui donna le malheureux Dmitri, dont le nom cauſa dans la ſuite tant de maux à l'État.

Après avoir parcouru rapidement les évènemens militaires de ſon règne, &

avoir tracé l'hiſtoire d'Ivan conquérant,
1593. il faut peindre en lui le légiſlateur, le protecteur du commerce & des arts ; & lorſquetout ſera dit ſur le grand homme il ne reſtera plus qu'à faire l'hiſtoire de la bête féroce.

Depuis que le premier Iaroſlaf eut donné des loix à Novgorod, juſqu'au ſeizième ſiècle, & il n'eſt guères vraiſemblable que la Ruſſie, dans les différens États qui la compoſoient, n'ait eu aucun légiſlateur. Mais les annales nous laiſſent à cet égard ſans lumières ; & comme elles ont été écrites par des contemporains, leurs auteurs, négligeant de rapporter ce que tout le monde ſavoit auſſi bien qu'eux, ont gardé le ſilence ſur les loix, les mœurs & les coutumes de leur tems.

Ivan n'avoit encore que vingt ans, & déjà il ſentoit l'inſuffiſance des anciennes loix de ſon empire. Mais s'il avoit cette heureuſe audace de la jeuneſſe, qui ne ſe proſterne pas religieuſement devant les décombres informes de l'antiquité, il n'avoit pas la dangereuſe préſomption de ces ſages ſans barbe, qui oppoſent leur raiſon particulière à celle de tous les hommes & de tous les tems. Il reconnut que ſon pays avoit beſoin de loix, mais il ne crut pas que ſon eſprit ſeul pût commander à tant d'eſprits ; il convoqua les députés de la nobleſſe, &, d'après

leurs avis balancés, il dreſſa le code qui porte le nom de *Soudebnik*, titre qu'on pourroit traduire à peu près par *Manuel des Juges*. 1593. 1550.

Ce code ſans doute, étoit fort imparfait; mais il étoit préférable aux loix qu'on avoit ſuivies juſques là. Cependant Ivan ne put corriger un uſage barbare, conſacré par l'antiquité: celui des combats judiciaires. Dans les procès obſcurs, le ſeul moyen qu'on connût alors pour ſortir du dédale tortueux de la chicane, étoit de preſcrire à Dieu de faire un miracle. Hommes inſenſés! qui croyoient que la divinité devoit ſans ceſſe changer ſes loix pour ſuppléer à leur ignorance.

Une nation peut être heureuſe par de bonnes loix, mais elle ne peut être floriſſante que par l'induſtrie & le commerce. La Ruſſie, qui, par ſon étendue offre une ſi grande variété de productions, & qui touche à tant de peuples divers, doit exercer un grand commerce, à moins qu'elle ne languiſſe dans un grand engourdiſſement.

Auſſi avons-nous vu des preuves de celui qu'elle entretenoit, même dans les tems les plus anciens, non-ſeulement avec ſes voiſins, mais avec les Grecs de Conſtantinople. Opprimés enſuite par les Tatars, les Ruſſes perdirent la plus grande partie de leur commerce, & n'en con-

ſervèrent peut-être qu'avec leurs voiſins
1593. Occidentaux. Mais, lorſqu'inſenſiblement ils eurent rompu pluſieurs anneaux de leur chaînes, que le premier Ivan Vaſſiliévitch acheva de briſer, ils virent en même tems leur commerce renaître : il ne tarda pas même à exciter l'envie. Dès l'année 1533, un an avant que le premier Tſar montât ſur le trône, la ville de Lubek, d'un commun accord avec toutes les villes Anſéatiques, défendit à tous ſes ſujets, ſous peine d'infamie & de la perte de leurs priviléges, d'aller commercer au port de Narva, le ſeul par lequel on pût alors négocier avec la Ruſſie. C'eſt qu'on craignoit que les Ruſſes n'appriſſent des Allemands la navigation, comme les Turcs l'avoient appriſe de Gênois.

Aug. Thuan. Lib. 36.

Une nouvelle route s'ouvrit au commerce de la Ruſſie. Des Anglois entrèrent en 1553 dans la Dvina, qui tombe dans la mer Glaciale, & s'arrêtèrent près d'un petit monaſtère appelé Saint-Nicolas, à peu près où fut bâtie depuis la ville d'Archangel, dont la fondation eſt due à ce commerce. Ils furent conduits avec honneur à Moskou, & le Tſar les y reçut comme des ambaſſadeurs. L'année ſuivante, deux bâtimens de la même nation eurent le malheur d'arriver trop tard & furent arrêtés par les glaces. Quand les Ruſſes s'en apperçurent, tout

Dvinsoik letopicets Muller.

l'équipage étoit mort; mais ils rendirent un compte fidèle des marchandiſes. Cet accident n'empêcha pas les Anglois de continuer cette navigation, qu'ils partagèrent enſuite avec les Hollandois & les Hambourgeois. 1593.

Guſtave I, Roi de Suède, vit avec douleur cette ſource de richeſſes & de lumière ouverte pour la Ruſſie. Il écrivit au Roi de Danemark, & pria ce Prince, maître de la Norvège, de mettre obſtacle à la navigation des Anglois dans la mer Glaciale: pour mieux l'engager à ſeconder ſes vues, il cherchoit à l'effrayer; il lui annonçoit que les Anglois portoient des armes aux Ruſſes & les rendoient redoutables aux Puiſſances du Nord; il fit même porter ſes plaintes juſqu'à la Reine d'Angleterre; c'étoit la célèbre Éliſabeth. Elle répondit qu'elle ne pouvoit empêcher ſes ſujets de naviguer partout où ils ſe croyoient appelés par leur intérêt, mais qu'elle leur défendroit de porter des armes aux Ruſſes. Raſſouj. dezie P. Chafitova

Peu de tems après, en 1558, Ivan Vaſſiliévitch, toujours attentif à ce qui pouvoit être utile à ſon Empire, établit à Narva, qui étoit alors ſous ſa domination, un marché pour les étrangers. Auſſi tôt des Anglois, des Hollandois, des François y vinrent en grand nombre. Les Lubeckois même, malgré leurs anciennes défenſes, avoient part à ce commer- Ang. Thuan. Lib. 36. & 51.

ce. Le Grand Maître de l'ordre de Livonie,
1593. l'évêque de Rigia, Éric, Roi de Suède, voyoient d'un œil envieux naître ce nouvel établissement : ils portèrent leurs plaintes à l'Empereur Ferdinand : mais elles furent inutiles, & le port de Narva fut chaque jour plus fréquenté.

Mais quels objets pouvoit-on alors tirer de la Russie ? d'anciens règlemens pour le commerce nous l'apprennent. Avant même l'établissement d'Arkhangel, elle expédioit du port de Saint-Nicolas pour les pays étrangers, du caviar, du poisson sec, de la colle de poisson, de la cire, du suif, des huiles de poisson, de la laine, du crin, du chanvre, du lin, toute sorte de bois de construction ; & sur-tout le premier, le plus important de tous les objets de commerce, le bled.

Des écrivains prévenus ou passionnés ont représenté la Russie, même dans le dix-huitième siècle, comme un pays inculte & stérile ; tandis qu'il est prouvé que, dès le règne du Tsar Ivan Vassiliévitch, il se faisoit du port d'Arkhangel des exportations de grains considérables pour la Suède, le Danemarck, la Hollande, l'Angleterre, & même pour la France (*).

(*) Cela est prouvé par des lettres conservées dans les archives de Moskou.

Depuis la conquête de Khazan & d'Aſtrakhan, les caravanes de la Boukharie & de la Perſe fréquentèrent les routes de Moskou, pendant que les Nogais venoient du midi y vendre leurs chevaux, peu agréables pour la forme, mais robuſtes, légers, & accoutumés à ſupporter la faim & les fatigues. Ces Tatars amenoient chaque année juſqu'à quarante de ces animaux. 1593. Muller. Mayerberg.

Les arts ſont liés au commerce. L'induſtrie de chaque peuple a d'abord par elle-même peu d'étendue; elle s'accroît par la communication avec les autres peuples, & s'enrichit de leurs inventions & de leurs découvertes. Ainſi, les arts d'agrément avoient été autrefois introduits en Ruſſie par ſon commerce avec la Grèce: & les incurſions des Tatars en avoient effacé toutes les traces.

Mais les malheurs des Ruſſes ne purent leur faire oublier deux branches d'induſtrie qui ſembloient leur être propres: celle de bouillir & de cryſtalliſer le ſel, & celle de préparer ces cuirs ſi recherchés ſous le nom de cuirs de *Rouſſi*. Peut-être cette dernière invention eſt-elle due aux Bulgares.

Quoique les hiſtoriens ſe taiſent ſur l'exploitation des mines en Ruſſie, celle des mines de fer dut être anciennement connue. Un grand nombre de payſans s'en occupent dans le diſtrict de Novgo- Muller

rod, & cette induſtrie ne ſemble pas leur
1593. être nouvelle. Il eſt certain qu'elle étoit connue & pratiquée du tems d'Ivan Vaſ-
Poſſev. Moſc. ſiliévitch, mais elle étoit alors dans un état de langueur.

Tout ce qui ſert au luxe des habits,
Muller. les beaux draps, les riches étoffes, ſe tiroient de l'étranger. Les Ruſſes ne ſavoient faire que de gros draps gris, pour vêtir les payſans, du coutil & de la toile aſſez groſſière.

L'art de tirer du grain une liqueur forte par la diſtillation, art très-ancien chez les Arabes, n'eſt connu en Europe que depuis le quatorzième ſiècle. Il convient à la Ruſſie, qui manque de vignes & qui poſſède une grande quantité de grains: & il doit avoir été apporté de bonne heure en Ukraine par les Gènois, qui poſſédoient alors Azof & les bords de la mer Noire.

Quoique les Ruſſes euſſent toujours les armes à la main, ils ne connoiſſoient point l'art de la guerre. Un courage brutal, une grande patience dans les fatigues,
Poſſev. Moſc. faiſoient tous leurs avantages. Ils ſavoient ſupporter, ſans ſe plaindre, le froid, la ſoif & la faim. Quelques tiſſus de branchages, quelque morceau d'étoffe attaché à des pieux, étoient pour eux des abris ſuffiſans contre la pluie, la neige le vent & la tempête; de l'eau mêlée de farine d'avoine fermentée & un

peu de pain ſuffiſoient à leur nourriture. Ivan Vaſſiliévitch fut le premier qui les 1593.
arma régulièrement & qui preſcrivit quelques loix à leur courage.

Quelques-unes des fortifications de leurs villes étoient de briques: mais la plûpart n'étoient formées que de remparts de terre bien battue, liée & contenue par une charpente. Elles réſiſtoient aux coups, mais on y mettoit aiſément le feu. Ils ne connoiſſoient pas encore ces travaux avancés & inventés en Italie dans le ſiècle précédent. Ils devoient a des Italiens leurs forteresſes les moins imparfaites. Si, malgré cette ignorance, ils l'emportoient ſur les Polonois dans la défenſe des places, ils devoient moins cet avantage à l'art qu'à la valeur. Dans une ville aſſiégée, les femmes devenoient ſoldats. Celui qui tomboit mort étoit auſſi tôt remplacé, & quelques malheureux exténués & reſpirant à peine, qui avoient ſurvécu à tous leurs compagnons morts ſur les remparts, ſe rendoient encore en frémiſſant, honteux de n'avoir pas défendu la cauſe de leur Prince juſqu'au dernier ſoupir. Dans la dernière guerre que la Suède venoit de faire à la Ruſſie, deux hommes, reſtés ſeuls dans une place ruinée, avoient obtenu une capitulation honorable.

Les Ruſſes avoient conſervé trop peu de communication avec les autres peu-

ples, pour ne pas languir dans l'ignorance. Ivan se sentoit & vouloit les éclairer. Il appeloit des étrangers à Moskou. Il avoit obtenu de l'Angleterre des ouvriers & des artisans. Il fut, je crois, le premier souverain de Russie, qui eût à sa Cour des médecins étrangers. Attiré par l'espoir de la fortune, trois cents hommes, de talens différens, orfévres, papetiers, fondeurs de cloches, mineurs, armuriers, maçons, tailleurs de pierres, peintres, sculpteurs, architectes, & même théologiens & jurisconsultes, s'étoient déjà rendus à Lubeck, dans le dessein de s'embarquer pour la Russie; mais ils furent arrêtés par les intrigues des marmarchands de Lubeck & sur-tout par les Livoniens qui éprouvèrent dans la suite le ressentiment du Tsar.

1593. Knig. Stepen.

Bacmeister.

Ce Prince étoit savant, comme alors on pouvoit l'être en Russie; c'est-à-dire, qu'il avoit lu la Bible, & qu'il en avoit retenu un grand nombre de passages. Les exemplaires manuscrits en étoient rares & chers, & l'ignorance, ou la précipitation des copistes, y multiplioit les fautes. Il vouloit rendre cette pieuse lecture facile à tous ses sujets & desiroit qu'ils pussent acheter les livres saints à bas prix dans les marchés publics. Dans ce dessein, il fit faire des informations sur l'art d'imprimer, & fournit les sommes nécessaires aux ouvriers, dont le premier

fut un Diacre. On entreprit d'abord une édition des actes & des épîtres des Apôtres : elle fut commencée au mois d'Avril 1563, & ne fut terminée qu'au mois de Mars de l'année ſuivante : tant ce travail alloit encore avec lenteur. Mais enfin le Tſar eut la ſatisfaction de n'avoir employé dans cette entrepriſe que des hommes de la nation. 1593.

Il avoit moins penſé dans ce projet à ſervir les ſciences que la religion. Le bas clergé de ſes États croupiſſoit dans la plus profonde ignorance ; les moines ne ſavoient pas même quel étoit l'inſtituteur de leur ordre. Trois hommes ſeulement ſavoient le latin ; &, ce qui étoit pire encore chez un peuple ſoumis à l'égliſe Grecque, perſonne ne ſavoit le grec. Ainſi les Prélats eux-mêmes brilloient peu par la ſcience ; mais ils s'attiroient le reſpect par leur piété & par la régularité de leurs mœurs (*). C'eſt un témoignage que leur rendit Poſſevin, qu'on ne ſoupçonnera pas de leur avoir été trop favorable. Poſſev. Moſc.

Avec auſſi peu de lumière, les Ruſſes devoient haïr tous ceux qu'ils croyoient ſuivre une fauſſe doctrine. Mais ſur-tout

(*) *Annulos non gerunt in digitis ; & ſanctitatem præ ſe ferentes, apud omnes in veneratione habentur* Poſſ. mosk.

ils avoient conçu de l'égliſe Romaine
1593. une telle horreur, qu'ils ne connoiſſoient pas de plus grande imprécation que de ſouhaiter à leur ennemi de mourir dans l'égliſe Latine. Le Tſar même, quand il recevoit des Ambaſſadeurs, & que, ſuivant l'uſage, il leur avoit préſenté la main, ne manquoit pas, à leur départ, de ſe laver les mains dans une cuvette d'or, placée exprés dans la ſalle d'audience.

Cependant il ſavoit ſacrifier ſes préjugés au bien de l'État. Obligé, pour éclairer ſa nation, d'implorer les ſecours des étrangers, il n'avoit garde de les écarter en gênant leur conſcience. Les marchands Luthériens avoient deux égliſes à Moskou. Poſſevin oſa propoſer au Tſar, de la part du Pape, de chaſſer de ſes États les paſteurs Allemands, de la ſecte de Luther. On penſe bien qu'il n'obtint pas ſa demande; on doit ſeulement être ſurpris qu'il ait eut l'indiſcrétion de la faire, lui qui imploroit en même tems la liberté de conſcience pour les catholiques qui viendroient commercer dans la Ruſſie.

Drev. Vivl.

Il eſt trop ordinaire que les Princes zèlés pour la religion, ſe laiſſent aveuglément conduire par les miniſtres. Il n'en étoit pas ainſi d'Ivan. Il exerçoit la même autorité ſur les grands & ſur les chefs du clergé. Il ne reſpectoit pas même les priviléges les plus chers des prélats;

Poſſev. Mosk.

& leur impoſoit des tributs à ſa volonté. Suivant les anciens uſages, les Métropolites devoient être confirmés par le patriarche de Conſtantinople: mais Ivan les élevoit & les renverſoit à ſon gré. Quand il étoit mécontent de leur conduite ou choqué de leur zèle indiſcret & de leurs remontrances trop hardies, il les faiſoit condamner & dépoſer par quelques popes qu'il leur donnoit pour juges. 1593. Kniaz Kourbskoi.

Lui-même ſembloit autant affecter dans ſon extérieur la puiſſance pontificale que l'empire temporel. Une thiare, chargée de perles & de diamans couvroit ſa tête, & il en changeoit pluſieurs fois lorſqu'il donnoit audience. Son ſceptre, ſurmonté de gros globes de cryſtal, reſſembloit au bâton paſtoral des chefs de l'égliſe Grecque. Sa longue robe étoit à peu près ſemblable aux ornemens du Pape lorſqu'il officie pontificalement. A ſa droite étoit l'image du Sauveur, & au deſſus de ſon ſiége celle de la Vierge. A ſes côtés étoient deux gardes ou acolytes, couverts de robes blanches, & portant des aîles attachées aux épaules. Poſſev.

Auſſi jamais aucun ſouverain n'avoit donné tant d'étendue à ſon autorité, qu'il affectoit de tenir du ciel même. Quand on lui faiſoit quelque demande, il répondoit avec emphaſe: *Je le ferais, ſi Dieu l'ordonne.* Toujours il ſembloit agir par Kniaz Kourbskoi.

inſpiration. Auſſi toutes ſes actions
1593. étoient-elles ſacrées. Quelque mal, quelque folie qu'il fît, quelque imprudence, on s'écrioit ſur la ſainteté de ſes actions. Au milieu des plaiſirs de la table, on n'oſoit dans les familles porter aucune ſanté ſans avoir bu celle d'Ivan. C'eſt peut-être de ſon règne qu'a commencé cet uſage des Ruſſes qui, quand ils ignoroient quelque choſe, diſoient: *Dieu le ſait & le Tſar.*

Hiſt. MS. Il puniſſoit les grandes fautes avec ſévérité, il employoit la honte pour punir les fautes légères. Quelquefois il faiſoit dépouiller les plus illuſtres Boïars, les faiſoit vêtir de haillons, & conduire dans les rues par des gadouards ivres. Après leur avoir infligé cette humiliation, il ſe les faiſoit préſenter, & les exhortoit à ſe mieux conduire. Malgré toute ſon autorité, il n'eût pu interdire l'ivreſſe les jours de grandes fêtes: mais, excepté ces jours privilégiés, elle étoit punie par la priſon. Il avoit des heures marquées pour recevoir les placets, il étoit permis à tout le monde de lui en préſenter, & il ne faiſoit pas attendre long-tems ſa réponſe. Les miniſtres & les gouverneurs qui ſe rendoient coupables d'injuſtice & de concuſſion étoient punis de mort.

Kn. Kourbskoi. Des Princes portoient les noms des provinces ou des villes qui avoient formé

mé l'apanage de leurs ancêtres : mais il ne faut pas croire qu'ils en eussent la pos- 1593.
session. Ils en retiroient tout au plus quelques revenus que le Souverain vouloit bien leur abandonner. Aussi avoit-il de riches trésors. Il attiroit à lui seul presque tout l'or & l'argent que le commerce faisoit entrer dans ses États ; il fit enlever presque tout ce qu'on en put trouver en Livonie, sans respecter même les vases sacrés, & il n'en laissoit sortir que difficilement, comme pour des rachats de prisonniers, ou pour lever des troupes étrangères. Enfin, malgré les richesses qu'apportoit journellement le commerce, les Russes employoient encore des morceaux de peaux pour monnoies courantes dans le pays.

Toutes les fortunes, sous Ivan, étoient sujettes aux revers. Suivant ses caprices, il élevoit aux premières dignités des hommes pris dans les derniers rangs, & rabaissoit les grands aux derniers emplois. Il donnoit les commandemens des villes sous les moindres prétextes, & les ôtoit pour les moindres fautes. Ses Boiars, ses conseillers perdoient tout en perdant sa faveur. Peut-être, ajoute un homme qui devoit bien connoître ses concitoyens, peut-être les mœurs de la nation exigeoient-elles un semblable gouvernement. On ne voyoit que des caractères d'esclaves. La femme ne se croyoit

Kniaz Kourbskoi.

point aimée de ſon mari, l'eſclave de
1593. ſon maître, quand ils n'étoient pas ſévèrement punis de leurs fautes : mais, ſous les fouets qui les déchiroient, ils célébroient la bonté de ceux qui les faiſoient frapper. Les grands, les nobles, ſouvent pour une faute légère, recevoient cruellement le Knout ſous les yeux du Tſar, & ſe proſtenant à ſes pieds après leur ſupplice ; „ vivez, lui diſoient-ils : & „ règnez heureuſement, ô grand Prince, „ qui honorez de vos bontés vos fidèles „ ſujets, & qui daignez les punir pour les „ rendre meilleurs ".

De tels hommes devoient faire de leurs Princes, des tyrans : Ivan le fut : nous avons vu des preuves de ſa cruauté dans le traitement qu'il fit éprouver aux habitans de Novgorod & de Tver, & aux grands qu'il ſoupçonnoit. Quelques ſouverains ont puni ſévèrement des villes rébelles, & ne ſe ſont pas d'ailleurs montrés ſanguinaires. Mais Ivan le fut juſques dans le ſein des plaiſirs

Après la mort de l'aimable Naſtaſia Ivanovna, les amuſemens de la Cour, qu'elle avoit rendus nobles & décens, devinrent bas & crapuleux. On buvoit ſans aucune modération, on ſe faiſoit gloire de vivre dans une ivreſſe continuelle. Ainſi, le même vice qui étoit puni dans les particuliers, devenoit une vertu à la Cour. Refuſer de boire

autant que les autres, c'étoit insulter le Prince par une censure indirecte de sa conduite; & cette censure ne se pardonnoit jamais. 1593.

C'est ce qu'éprouva le Kniaz Dmitri Ovtchinin, qui avoit le dangereux honneur de manger souvent à la Cour. Il étoit déjà ivre, lorsque le Tsar lui-même lui présenta de sa main une grande coupe d'hydromel, & lui ordonna de la boire à sa santé. Cette liqueur est fort enivrante. Ovtchinin qui sentoit son état, n'en but que la moitié & rendit la coupe. „ Voilà donc le bien que tu me „ souhaites! s'écrie Ivan furieux: c'est „ donc ainsi que tu m'aimes! Et en finissant ces mots, il le fit conduire dans un cachot obscur où on lui donna la mort. La famille de cet infortuné fut enveloppée dans son malheur, & son fils, à peine sorti de l'enfance, fut poignardé de la propre main du Tsar.

Il est vrai qu'Ovtchinin avoit été secrétement accusé de quelques mauvais desseins contre le Prince. Mais on n'en peut dire autant du Kniaz Mikhaïl Repnin, homme moins distingué par son origine, qu'il tiroit du premier souverain de Russie, & tant par le rang honorable qu'il tenoit à la Cour, que par ses qualités personnelles. Ivan lui accorda sa dangereuse amitié & voulut le mettre de ses plaisirs. Un jour, il y eut à la Cour un bal mas-

qué; ce divertiſſement, nouveau ſans
1593. doute alors, effrayoit la conſcience timorée de Repnin. Il ne put cacher ſa douleur, & même il ſe permit de faire à ſon maître des repréſentations que lui dictoient ſes ſcrupules. Le Prince, qui étoit alors de fort bonne humeur, rit beaucoup des graves ſermons de Repnin, & s'approchant de lui: „ divertis-toi avec nous, „ lui dit-il, & partage nos plaiſirs „. En même tems, il lui met un maſque ſur le viſage. Repnin recule & jette le maſque avec indignation. „ Moi, dit-il, moi, „ membre du conſeil, me livrer à cette honte! Ivan dont la gaieté fait auſſi tôt place à la fureur, le chaſſe de ſes yeux, & quelques jours après, il le fait maſſacrer par des ſoldats juſques dans l'égliſe aux pieds des autels.

L'art d'amuſer à table par de baſſes bouffonneries, devint néceſſaire pour s'attirer à la Cour quelque conſidération; mais cet art même n'étoit pas ſans danger. Deux frères, les Princes Gvozdevoi, l'emportoient ſur tous les autres eſclaves de la faveur, par ce miſérable talent. Le plus jeune, qui d'ailleurs exerçoit la charge de *poſtelnik* ou gentilhomme de la chambre, eut un jour l'audace de piquer le Prince par une plaiſanterie ſans doute trop vive. Le Tſar lui ordonna de ſe lever de table. Pendant que Gvozdevoi ſe proſternoit en prononçant quelques

mots d'excuſe, on préſenta un plat de choux encore bouillans, qu'Ivan lui verſa ſur le cou. Ce malheureux veut ſe retirer; le Tſar le retient par la robe, ſaiſit ſur la table un couteau, le frappe & le fait tomber à ſes pieds ſans mouvement. Auſſi tôt il ſe repent de ſa brutalité, il envoie chercher un médecin; mais, quand il apprend qu'il n'y a plus de remède, il ſe conſole par quelques mauvaiſes plaiſanteries. 1593.

Souvent il ſe livroit à la cruauté par caprice, par paſſe tems. Un jour, pendant qu'il étoit à table, le Voévode de Staritſa, nommé Titof, vint lui faire ſa cour. Le Tſar le reçut avec un air de bonté, lui dit de s'approcher, &, pendant que ce malheureux ſe proſternoit, il prit un couteau & lui coupa l'oreille. Titof, accoutumé à la ſervile baſſeſſe de ſon tems, ne laiſſa échapper aucune plainte, & remercia le tyran de cette marque de ſa faveur.

Quelquefois, lorſque le Tſar voyoit une foule de peuple raſſemblée, il faiſoit lâcher les ours les plus vigoureux & les plus voraces de ſa ménagerie. Il rioit avec ſon fils de l'effroi des malheureux pourſuivis par ces animaux féroces, de la douleur des époux dont ils enlevoient les femmes, des cris des foibles mères qui voyoient étouffer & déchirer leurs enfans, ſans pouvoir les ſecourir. Si les pa- Guagnini.

rens des victimes de ce jeu barbare ve-
1593. noient se plaindre, on croyoit leur faire grace en leur donnant quelque argent & en les assurant que le Prince & son fils s'étoient bien divertis.

Souvent, dans sa maison de plaisance, il faisoit couvrir d'une peau d'ours les malheureux qu'il vouloit punir, lançoit sur eux des chiens d'Angleterre dressés à cette chasse cruelle, & voyoit avec joie déchirer ces objets de sa vengeance.

Kn. Kourbskoi. Si le Tsar commettoit de sang froid de telles horreurs, quels devoient être les excès de sa cruauté, quand elle étoit animée par la haine ou par le soupçon! Les Russes étoient assez naturellement portés à médire les uns des autres; & le Tsar profitoit contr'eux de ce vice, & tiroit des vains caquetages qu'il entendoit ou qui lui étoient rapportés, un prétexte pour faire périr les hommes qui lui étoient odieux ou suspects. Quand il prononçoit des arrêts, quand il condamnoit des accusés, si quelqu'un des assistans parloit à l'oreille à son voisin, s'il se mettoit à rire ou s'il témoignoit de la pitié, c'en étoit assez pour être interrogé & regardé comme un ennemi du Prince. Souvent même il ne permettoit pas au malheureux qui se trouvoit mis en jugement sur un prétexte aussi frivole, de parler pour sa défense, & le condamnoit sans l'entendre à être noyé ou taillé en pièces.

Les plus grands ſervices, étoient des foibles remparts contre les ſoupçons intéreſſés du Tſar. Le Prince Mikhaïl Vorotinski, le même qui avoit ſi glorieuſement repouſſé les Tatars de Crimée, fut un an après accuſé, par un de ſes eſclaves, d'avoir voulu jeter un ſort ſur le Souverain. Il étoit contraire à toutes les coutumes & à toutes les loix, de recevoir une telle dépoſition. Cependant, il eſt arrêté, chargé de chaînes, traîné devant le Tſar : il tente de ſe juſtifier, mais on vouloit qu'il fût coupable. Ivan fait allumer deux feux & le fait mettre entre ces bûchers ardens. Lui-même pouſſe des charbons brûlans ſous cet infortuné. Vorotinski, retiré mourant de cette torture, eſt envoyé en priſon à Bielozéro & expire en chemin. Ses parens les plus proches, leurs femmes, leurs enfans en bas âge ne purent éviter la mort. Leur crime, dit-on, étoit de poſſéder la principauté de Pronsk & de pouvoir, ſur leur domaine, raſſembler pluſieurs milliers de combattans. Ils furent ſacrifiés à la crainte & à l'envie qu'ils excitoient. 1593.

On croit que la ville de Kolomna, qu'un Chérémétef poſſédoit avec toutes ſes dépendances, fut la cauſe de ſon malheur. Il fut accuſé d'avoir voulu, pendant l'abſence d'Ivan, s'emparer de la principauté de Moskou. Ces ſortes

d'accuſations étoient toujours bien re-
1593. çues, parce qu'elles offroient un prétexte de dépouiller l'accuſé. Chérémétef perdit tous ſes biens meubles & immeubles & reçut ordre d'aller à la guerre contre les Tatars. Dépouillé de toute ſa fortune, il ne ſavoit comment ſe mettre en campagne. Un moine eut pitié de ſon malheur & lui fournit un cheval. Chérémétef partit, ſervit en ſujet fidèle, & revint après la campagne. Ivan le fit mander au palais, & raſſembla ce jour là un grand nombre de courtiſans. Chérémétef prévoyoit ſon ſort, il prit congé de ſa femme, de ſes enfans, de ſes amis, les baigna de ſes larmes & leur dit le dernier adieu: il arrive au palais. Ivan le fait revêtir de la robe des Tſars, lui met la couronne ſur la tête, lui préſente la boule d'or, ſymbole de l'empire, & le place lui-même ſur le trône. Après avoir ainſi commencé cette féroce comédie, il recule avec l'air du reſpect, ſe découvre, le ſalue, en s'inclinant juſqu'à terre, & ſans quitter cette humble poſture; „ Salut, Tſar & grand Prince, lui „ dit-il. Tu as ce que tu deſirois. Tu „ voulois uſurper ma place, c'eſt moi „ qui te la donne. Mais, ajoute-t-il en „ ſe levant, comme j'ai pu te faire Tſar, „ je puis auſſi te renverſer du trône. Je „ le puis & le veux „: A ces mots, il tire ſon poignard, & l'en frappe dans le

cœur à coups redoublés. Les courtisans crurent ne devoir pas être tranquilles spectateurs de cette atrocité. Chacun tire son couteau : c'est à qui frappera le corps inanimé de Chérémétef. Les esclaves qui lui avoient été attachés, furent pendus ou noyés. Trois cents habitans de la ville de Kolomna furent massacrés, comme ayant été d'intelligence avec lui, les bourgs, les villages qu'il avoit possédés furent livrés aux flammes & au fer. Les habitans les plus considérables furent renfermés ensemble dans une maison qu'on fit sauter avec de la poudre. Leurs femmes & leurs filles étoient déshonorées avant que d'être livrées à la mort. Quant aux femmes du peuple, le Tsar les fit mettre absolument nues, & , dans cet état, il les fit toutes chasser dans un bois. Là, elles trouvèrent des hommes armés de fouëts, qui les poursuivirent & les déchiroient cruellement. La forêt retentissoit des cris lamentables de ces malheureuses. La veuve de Chérémétef fut renfermée dans un monastère, & toute sa famille fut détruite. 1593.

Ainsi des maisons entières périssoient pour le crime, souvent imaginaire, d'un seul homme. Doubrovski, garde du sceau impérial, fut accusé de quelques malversations assez légères, & d'ailleurs on dit que l'accusation étoit fausse. Ivan envoya ses cruels Satellites le couper en

morceaux dans sa propre maison, sans
1593. observer même aucune de ces formalités qui du moins donnent à l'iniquité quelque ressemblance avec la justice. Deux fils de ce malheureux subirent le même supplice, & ces trois cadavres dépecés, furent jetés dans un puits de la maison. Doubrovski avoit un troisième fils qui étoit allé passer la journée chez un de ses amis. Instruit du malheur de sa famille, il se sauva, & resta caché un an entier. Ayant été enfin découvert & conduit à Moskou, il fut écartelé. Les spectateurs, tout en frémissant, feignoient d'applaudir à son supplice. En témoigner quelque horreur, c'eût été s'exposer à le partager.

Ivan ne respectoit pas plus les dignités sacrées, que les hauts rangs civils ou militaires. C'est ce qu'éprouva le Métropolite Philippe. Ce chef de l'église Russe osa faire au Tsar des représentations sur ses cruautés: elles furent inutiles. Il les renouvella avec plus de force, & mit dans ses reproches ce ton d'autorité que sembloit lui permettre son ministère. Le Tsar le fait juger & condamner. Les exécuteurs de cet arrêt illégal entrent dans l'église, arrachent le prélat aux autels, le dépouillent de ses habits, & le traînent nud sur la place; ils l'attachent sur un taureau furieux, le battent, & le donnent en spectacle au peuple indigné,

que la crainte retient dans le ſilence. Tout mourant qu'il eſt, on le charge de chaînes, on le jette dans un affreux cachot; on le retire pour l'envoyer dans un monaſtère, où il eſt condamné à la pénitence, ſous le ſimple habit de moine. Mais Ivan, dont le tems ne fait qu'aigrir la colère, lui envoie enfin donner la mort. 1593.

Perſonne n'eut plus de part à ſa faveur que le frère de ſa ſeconde épouſe, le Prince Tcherkaski. Souvent le Tſar le retenoit pluſieurs ſemaines de ſuite dans ſon palais, & lui donnoit les marques de l'amitié la plus tendre : mais cela n'empêchoit pas que, ſur les ſujets les plus légers, il ne s'emportât contre lui avec la dernière violence, & qu'il ne lui fît éprouver les effets de ſa colère. Quelquefois il faiſoit mettre des ours, les plus farouches & les plus forts qu'on pût trouver à toutes les portes de la maiſon de ce Prince, qui reſtoit ainſi pluſieurs jours renfermé & manquant de tout. Perſonne n'oſoit entrer chez lui, ni lui rien apporter, dans la crainte d'être dévoré. D'autres fois entendant vanter les richeſſes de Tcherkaski, il faiſoit une mauvaiſe querelle à ſon malheureux beau-frère, qui étoit cruellement flagellé, juſqu'à ce qu'il eût déclaré tous ſes tréſors. C'eſt ainſi qu'il le dépouilloit ſouvent; &, quand il ne reſtoit plus rien à lui prendre, il ſe plaiſ-

foit à l'enrichir de nouveau. Ainſi Tcher-
1593. kaski, jouet des caprices d'Ivan, ſe vit pluſieurs fois dans la plus haute fortune & dans une miſère extrême. Quelquefois le Tſar ſe contentoit de faire arrêter le plus ancien des eſclaves de Tcherkaski, ſon homme de confiance, & le faiſoit battre juſqu'à ce que ce malheureux eût découvert toutes les richeſſes de ſon maître. Un jour, les cochers des deux beaux-frères prirent querelle & ſe battirent; celui d'Ivan fut le plus maltraité, & ſe plaignit; le Tſar promit de le venger. En effet il fit arrêter trois des principaux eſclaves de Tcherkaski, & les fit pendre à la porte de leur maître, ſi bas qu'on ne pouvoit entrer dans la maiſon ſans ſe baiſſer. Ils y reſtèrent juſqu'à ce que, las enfin de ce jeu barbare, il permit de les détacher.

Il entretenoit une foule d'eſpions qui alloient dans la ville écouter ce que diſoient de lui les femmes des nobles: ſur leurs rapports, il les faiſoit enlever juſques dans le lit de leurs époux. Celles qui étoient jolies en étoient quittes pour ſervir à ſes plaiſirs; & il les gardoit tant qu'il jugeoit à propos. Quant à celles qui ne lui plaiſoient pas, il les faiſoit déshonorer par les accuſateurs, & ramener enſuite à leurs maris. D'autres étoient tuées ou noyées. La femme d'un ſecrétaire, après avoir ſouffert toutes ſortes

nfamies chez le Prince pendant quel-
es ſemaines, fut pendue à la porte de 1593.
i mari, & y reſta pendant quinze jours,
ſorte que ce malheureux ne pouvoit
rer chez lui ni ſortir qu'en paſſant par
ſous le cadavre de ſa femme. Il fit pen-
: la femme d'un autre ſecrétaire à la
ce même où elle avoit coutume de
nger avec ſon mari, & obligea celui-
à prendre ſes repas à la même table
mme à ſon ordinaire.

Quand il rencontroit quelque femme
ns les rues, il lui demandoit quel étoit
n mari, d'où elle venoit, où elle alloit;
, quand elle appartenoit à un homme
i ne lui plaiſoit pas, il lui faiſoit at-
cher ſes habits & juſqu'à ſa chemiſe
tour du cou, & l'obligeoit à reſter dans
tte ſituation, juſqu'à ce que lui-même,
Cour, ſa garde, & tout le peuple fuſ-
nt paſſés.

Ainſi ſa cruauté terniſſoit tous ſes ta-
ns & toutes ſes grandes qualités. On
: ſauroit compter les victimes qui, ſa-
ifiées à ſon ambition, à ſa cupidité, à
s ſoupçons, à ſa colère, à ſa haine,
érirent par le feu, par l'eau, par la
ue, par les gibets, & ſouvent même
e la main du Prince. Ne pardonnons
as à ſa mémoire tant de crimes;
ais auſſi n'oublions pas que ce même
ouverain, ſi capricieux, ſi colère, ſi
indicatif, ſi cruel, donna des loix plus

justes à ſes ſujets, appela des étrangers
1593. pour inſtruire ſa nation, fit apporter de nouveaux arts dans ſes États, y fit briller quelque lumière à travers les ténèbres de l'ignorance; & que, ſans les malheurs qui ſuivirent ſon règne, la Ruſſie, par une ſuite de ſes ſoins, eût été moins tard compriſe au nombre des nations éclairées de l'Europe.

MOEURS ET USAGES

AU SEIZIEME SIÉCLE.

Près de passer du récit des cruautés d'Ivan à celui des crimes de Boris & des longs troubles de la Russie, qu'il nous soit permis de prendre quelque repos, & de porter nos yeux fatigués de ne voir que du sang & du carnage, sur le tableau des mœurs, & dans l'intérieur des familles. Herberstein. Guagnini. Anglorum navigatio ad Moscovitas. Margeret. Antidote.

Les mœurs des anciens Russes étoient simples. Ils entendoient la voix de l'honneur, parce qu'une longue oppression ne les avoit pas encore rendu seulement sensibles à la crainte, & parce que, s'étant fait moins de besoins, ils étoient peu accessibles à la cupidité qui rend les ames viles. La clause de tous leurs contrats étoit: „ Si je ne tiens pas ma parole, qu'il m'en „ arrive honte ".

Le luxe journalier, le seul qui soit ruineux, leur étoit inconnu. Leurs maisons étoient petites, & chacune contenoit une famille entière. Il faut peu d'espace à des hommes qui ne se logent que pour eux-mêmes; on n'en occupe jamais assez quand on veut en imposer aux au-

tres. Ces maiſons ſi modeſtes étoient conſtruites en bois. On y montoit par un petit eſcalier pratiqué au dehors, car les logemens ſe trouvoient toujours élevés au deſſus des celliers & des magaſins néceſſaires à la famille. Comme on ſe propoſoit ſur-tout de lutter contre la rigueur du froid, les fenêtres étoient fort petites, & les portes ſi baſſes, qu'il falloit s'incliner pour les franchir. Les chambres étoient entourées de bancs fixés à la muraille, & l'on ne connoiſſoit pas d'autres ſiéges, même à la Cour. Ces bancs ſervoient quelquefois auſſi de lits; mais, pendant l'hiver, on ſe couchoit plus volontiers ſur des poëles.

Les hommes occupoient les appartemens d'entrées: & les femmes la partie la plus reculée du bâtiment; c'étoit le gynécée des Grecs. La plus grande marque de confiance & d'eſtime qu'un Ruſſe pût donner à un étranger ou à ſon ami, étoit de lui laiſſer voir ſa femme. Celui qui recevoit cette faveur, donnoit reſpectueuſement à cette femme un baiſer ſur la bouche: mais, d'ailleurs, il devoit bien ſe garder de la toucher & obſerver de tenir ſes mains pendantes ſur les côtés.

Toute la famille vivoit en la préſence & ſous la conduite du chef. Dans les villes, tous les hommes d'une condition honnête ſe rendoient, vers midi, ſur la

grande place. Là, ils s'entretenoient des affaires publiques, traitoient leurs affaires particulières, cultivoient leurs amis, s'éclairoient par la communication des idées, seule voie d'instruction ouverte aux peuples qui connoissoient peu l'instruction écrite. Ils avoient l'esprit assez juste, parce qu'il n'étoit pas égaré par beaucoup de fausses connoissances & par les prestiges d'une imagination trompée. C'étoit sur la place que se rendoit la justice, & la présence du peuple en imposoit aux Juges. Les jeunes gens ne pouvoient, sans s'exposer aux reproches, s'absenter souvent de ces assemblées. Ils y prenoient les leçons que les hommes plus avancés en âges avoient reçues de l'expérience: ils apprenoient à connoître leurs devoirs & à servir la patrie: ils voyoient chaque jour des hommes qui avoient repandu leur sang pour elle; &, animés par leur exemple, ils brûloient de les imiter. Si quelqu'un d'eux manquoit plusieurs jours de suite aux assemblées, il en étoit repris par les vieillards. C'étoit un tableau des mœurs Grecques & Romaines, c'étoit un reste précieux des anciennes coutumes, & un témoignage irréprochable de la première liberté de la nation. Mais elles changèrent, quand Ivan, livré aux plus noirs soupçons, effraya ses sujets par ses rigueurs. Pouvoit-il souffrir qu'ils se rassemblassent & qu'ils se fissent mutuellement ressouvenir de

leurs droits. Le tyran cherche à désunir ses sujets, car on aime à disperser ses ennemis: un Prince juste aime à les voir rassemblés; il sait qu'ils ne s'entretiennent que de ses bienfaits.

Les mœurs étoient bonnes pour l'État, mais elles n'étoient point pures. On ne connoissoit point ce libertinage, suite de la communication trop libre des deux sexes; mais on se livroit à des vices honteux qui outrageoient la nature; & c'est une conformité de plus que les Russes avoient avec les Grecs, peuple qu'on admire, & dont on puniroit les imitateurs.

Dans la sévère retraite à laquelle les femmes étoient condamnées, elles n'avoient pas même la consolation d'exercer leur autorité dans l'intérieur de la maison. Parfaitement soumises à leurs époux, elles ne commandoient à personne: leur seule occupation étoit de coudre & de filer. Là, les femmes, ailleurs si impérieuses, languissoient dans la plus dure sujétion: là les hommes, ailleurs si soumis, exerçoient un empire tyrannique. Fiers de leur force, ils triomphoient avec cruauté d'un sexe foible; toujours prêts à frapper des infortunées qui auroient dû les désarmer par leurs charmes & même par leur foiblesse. C'est par des coups souvent répétés qu'ils témoignoient leur amour à leurs épouses, & ces tristes victimes aimoient, dit-on, mieux en-

core être battues qu'indifférentes. Les exercices même de la religion ne les arrachoient que rarement à leur retraite, & on ne les voyoit presque jamais dans les églises. Cependant quelques époux plus indulgens, permettoient quelquefois à leurs femmes d'aller se promener dans une plaine voisine de la ville. Là elles prenoient le plaisir de la danse & de l'escarpolette, ou se faisoient tourner dans des roues de fortune. Ces récréations si rares, ne faisoient que rendre leur sort plus rigoureux, quand il falloit rentrer dans leur prison habituelle.

L'amour devoit règner rarement entre des époux dont l'union n'avoit pas dépendu de leur choix, & qui se trouvoient liés sans se connoître. Leurs inclinations n'avoient pas été consultées : de vieilles femmes s'entremettoient ordinairement des mariages, les familles convenoient des conditions, & les deux époux se voyoient pour la première fois lorsqu'on les enchaînoit ensemble par des nœuds qui ne devoient se briser que par la mort : car l'église Grecque ne permet pas de divorce, à moins que l'un des deux époux, embrassant la vie religieuse, ne rende à l'autre la liberté.

Les vieilles femmes qui faisoient les mariages, répondoient de la virginité des futures épouses, elles-mêmes alloient

en recueillir les marques, après que les jeunes époux avoient passé quelques heures ensemble, & venoient les montrer aux parens rassemblés. Si elles ne pouvoient produire ces signes équivoques de la pureté virginale, elles étoient injuriées, souvent même battues & toujours privées de la récompense qu'elles attendoient.

On ne permettoit que difficilement de se marier trois fois: mais les quatrièmes noces étoient regardées comme un attentat contre la religion. C'est encore une preuve du despotisme d'Ivan & de son empire absolu sur les loix, qu'il ait osé prendre successivement cinq femmes, & même sept, suivant le rapport des étrangers. Mais du moins ces mariages multipliés lui avoient fait contracter aux yeux de la nation une sorte de souillure, qui auroit pu nuire à un souverain moins redouté.

Le supplice des femmes qui tuoient leurs maris étoit affreux. On les enterroit vives juqu'au cou: une garde nombreuse veilloit autour d'elles pour qu'on ne pût ni leur donner de nourriture ni avancer leur fin. Quelques-unes vivoient une semaine entière dans cette affreuse situation & par le froid le plus rigoureux. Sans doute l'horrible tirannie des époux, devant sans cesse armer contr'eux leurs victimes, avoit forcé à décerner contre

s femmes meurtrières des peines qui évoltent l'humanité.

Il eût été plus ſage de réprimer l'empire des hommes: mais les peuples qui iennent de près à la barbarie, croient que cet empire eſt fondé ſur la nature même, & qu'y mettre des bornes, ce ſeroit attenter contr'elle. Les ſauvages de l'Amérique exercent ſur leurs femmes la puiſſance la plus rigoureuſe. Il en eſt de même des peuples idolâtres de l'Aſie, & la religion même leur fait regarder les femmes comme des êtres inférieurs & ſouillés. On ne voit pas que les anciennes loix des Ruſſes aient menacé les époux cruels, ni décerné aucunes peines contre les meurtriers de leurs épouſes, tant on étoit perſuadé qu'ils devoient avoir ſur elles un empire abſolu.

Celui des pères n'étoit pas moins deſpotique ſur leurs enfans. Aucun âge, aucun établiſſement, aucun emploi, ne donnoit à ceux-ci l'indépendance. Ils pouvoient être battus, fuſtigés, frappés de ces baguettes qu'on nomme batogues, par ordre de leur père & par des mains ſerviles: ils pouvoient périr par les ſuites de ces ſupplices domeſtiques, ſans être vengés par la loi: ils pouvoient être vendus juſqu'à quatre fois. Mais s'ils étoient affranchis après la quatrième vente, les pères alors perdoient cette propriété par laquelle leurs enfans leur

appartenoient à titre de biens meubles. On voit que, pour favoriſer les pères, la loi renverſoit même la nature des choſes. En effet, quand le père avoit vendu une fois ſon fils, il devoit, par la nature même du contrat qu'on appelle vente, avoir perdu ſa propriété: & quand le fils obtenoit enſuite ſa liberté, il ſe recevoit lui-même en préſent de la main du propriétaire, & ne devoit plus appartenir qu'à lui-même.

Les Ruſſes conſervoient aſſez de ſimplicité dans les enterremens: mais, comme les Grecs & les Romains, ils louoient des pleureuſes publiques, dont le métier étoit de vendre leurs larmes. Les étrangers avoient peine à ne pas rire, dans ces triſtes cérémonies, des queſtions que ces femmes faiſoient au mort. „Pourquoi ès-tu mort, lui diſoient-elles. „N'étois-tu pas aſſez riche, aſſez favoriſé du Prince? N'avois-tu pas une belle „femme? Tes enfans ne te donnoient-„ils pas de belles eſpérances? Pourquoi „donc ès-tu mort „? Ces queſtions, les larmes, les cris redoubloient quand on alloit deſcendre le mort dans la foſſe. Mais auſſi tôt après, & ſur le bord de cette foſſe même, on oublioit les larmes & la triſteſſe, & l'on mangeoit des plats qu'on avoit apportés. Six ſemaines après, mêmes pleurs & même repas recommençoient ſur la foſſe. Après la mort d'un

grand, le repas funéraire ſe faiſoit dans ſa maiſon.

Les marchands faiſoient un corps dans l'État, & ils étoient comptés, comme ils le ſont encore à préſent, après la petite nobleſſe : mais ils avoient des grandes prérogatives qu'ils ont perdues, & étoient regardés comme parties conſtituantes du gouvernement. Ils étoient appelés aux grandes aſſemblées de la nation, & donnoient leurs ſuffrages.

Les payſans n'étoient point ſerfs, mais ils n'avoient point de propriétés foncières. Toutes les terres appartenoient & appartiennent encore aux Seigneurs. Ils en abandonnoient une portion aux payſans, qui employoient un jour de la ſemaine pour la travailler, & donnoient au Seigneur tout le reſte de leur tems. Mais ces payſans étoient libres d'abandonner cette propriété précaire, & d'aller dans les villes ſe louer pour le ſervice domeſtique, ou exercer les travaux dont ils étoient capables.

Une preuve qu'ils n'étoient pas eſclaves, c'eſt que les étrangers les mieux inſtruits leur ont repproché de ſe vendre aiſément : & il eſt contradictoire qu'un ſerf puiſſe ſe vendre, puiſque la vente eſt illuſoire, ſi la choſe vendue n'appartient pas au vendeur, & un ſerf ne s'appartient pas à lui-même.

On ne connoiſſoit d'eſclaves que les

captifs faits à la guerre, ceux qu'on achetoit des Koſaques & des Tatars, & les Ruſſes qui s'étoient vendus. Tous ces eſclaves étoient ordinairement affranchis à la mort du maître. Mais ſouvent, dénués de tout ſecours, & embarraſſés de leur liberté, ils n'en profitoient que pour ſe vendre.

Les domeſtiques ſervoient par contrat pour un tems convenu. Ces contrats étoient dépoſés à un tribunal chargé d'en faire obſerver les clauſes, & de juger les différends qui pouvoient s'élever entre les valets & les maîtres. Ainſi les uns & les autres étoient également ſous l'empire de la loi, en recevoient une protection égale, & pouvoient implorer d'elle la même juſtice. Si les maîtres étoient quelquefois plus favoriſés, c'étoit le crime des déſpoſitaires de la loi, qu'on ne pouvoit accuſer elle-même. Un maître ſe déſhonoroit s'il maltraitoit un bon domeſtique, & n'en trouvoit pas d'autres dans la ſuite qui vouluſſent s'engager à ſon ſervice.

Étoit-ce une loi dictée par la ſuperſtition ou par l'économie politique, que celle qui défendoit aux Ruſſes de manger du veau? Des hommes ont été punis de mort pour l'avoir enfreinte. On peut aſſurer que c'étoit par une ſuperſtition judaïque, qu'ils avoient horreur de la chair du lievre, eux qui en tuoient un ſi

grand

grand nombre, pour avoir les fourrures d'un blanc de neige dont ces animaux se couvrent pendant l'hiver, quoiqu'ils soient en été de la même couleur que les nôtres.

Les différens états se distinguoient par le vêtement. Un homme de néant ne trompoit pas ceux à qui il étoit inconnu, par un habit qui ne convenoit pas à sa condition, & n'obtenoit pas des respects passagers, qu'il n'auroit dus qu'à son marchand. Il étoit défendu, sous graves peines, aux gens du commun, de porter des robes précieuses.

Ainsi, chacun restant, par la loi, renfermé dans son état, ne faisoit qu'une dépense proportionnée à sa fortune & ne ruinoit pas sa famille, pour effacer ses supérieurs par un faste dangereux. La tentation de contracter des dettes étoit moins fréquente & elle devenoit plus rare encore par la sévérité des peines portées contre les débiteurs. Ils étoient condamnés à recevoir, en public, des coups de bâton sur le gras des jambes & sous la plante des pieds, jusqu'à qu'ils eussent payé leurs dettes. S'ils étoient insolvables, s'il ne leur restoit plus de propriété que celle de leur personne, ils étoient donnés comme esclaves à leurs créanciers.

Les propriétés étoient assurées par la loi. Tout citoyen pouvoit dipoſer de sa

fortune par teſtament ou la laiſſer à ſes héritiers légitimes. Mais, ſous les règnes oppreſſeurs, ces mêmes propriétés devinrent incertaines par la violence & l'avidité des ſouverains. Les grandes fortunes menaçoient de leur perte les malheureux qui les poſſédoient. L'avare tyran les faiſoit accuſer par des délateurs à gages; des juges également vendus, ou tremblant eux-mêmes pour leur vie, les trouvoient toujours coupables, & leurs biens étoient confiſqués au profit du ſouverain.

La juſtice ne ſe rendoit pas gratuitement. Le plaideur donnoit aux juges une ſomme preſcrite par la loi & proportionnée à la valeur du procès: ſomme toujours foible & incapable de leur faire mépriſer des gains illicites. Auſſi, malgré la ſévérité des loix & celle du Prince contre la vénalité des juges, la juſtice étoit preſque ouvertement vénale.

L'humanité doit des éloges aux légiſlateurs de Ruſſie qui, pour le vol ſimple, n'ont pas prodigué les peines capitales. Le voleur étoit empriſonné & battu pour la première fois. S'il avoit quelque fortune, elle lui étoit enlevée pour réparer le dommage qu'il avoit fait. La ſeconde fois, on lui arrachoit les narines, & on le marquoit au front d'un fer chaud. Si ces deux punitions ſucceſſives ne pouvoient le corriger, ſi la ſociété ne pouvoit plus l'admettre avec confiance dans ſon ſein,

il en étoit rejeté & puni de mort. On couloit aux faux monnoyeurs du plomb fondu dans la bouche. Mais un citoyen ne pouvoit être privé de la vie, il ne pouvoit même être appliqué à la queſtion, que par ordre du ſouverain.

Dans les procès embarraſſés, lorſque le juge incertain ne trouvoit point de motifs ſur leſquels il pût fonder ſon arrêt, il ordonnoit le combat. C'étoit encore un reſte des anciennes loix d'Iaroſlaf qu'Ivan avoit conſervé. Si les plaideurs étoient vieux ou foibles, ou qu'ils ne ſuſſent pas ſe battre, ils payoient des champions publics qui n'avoient d'autre métier que celui de combattre pour quiconque vouloit les payer. Ils s'armoient moins, qu'ils ne ſe ſurchargeoient d'armes de toute eſpèce: & l'on peut croire qu'ils ménageoient encore bien plus ſoigneuſement leur vie que la cauſe de leur commettans.

On a mille fois reproché aux Ruſſes de ne pas connoître l'honneur. Il eſt vrai que l'oppreſſion de la tyrannie en a ſucceſſivement émouſſé en eux le ſentiment: mais ils le connoiſſoient ſi bien, que les loix ont pris le plus grand ſoin de le leur conſerver. Si l'on offenſoit quelqu'un par des coups ou par des injures, on étoit condamné à réparer l'honneur de l'offenſé. La moindre punition étoit de lui donner une ſomme égale à celle des appointemens qu'il recevoit du Prince, & il

l'offenſé l'exigeoit, l'offenſeur étoit encore condamné à recevoir les batogues. Si l'offenſe étoit grave, l'offenſeur recevoit le knout, en place publique, de la main du bourreau, & n'en payoit pas moins la réparation d'honneur. Quand l'offenſé étoit marié, il falloit payer à la fois pour l'honneur du mari, & pour celui de ſa femme, & l'honneur de la femme étoit évalué le double.

Mais la loi, qui puniſſoit ſévèrement les offenſes, ne défendoit pas avec moins de ſévérité de ſe faire juſtice à ſoi même. L'injure reçue, les coups même ne pouvoient excuſer l'offenſé qui injurioit ou frappoit l'agreſſeur, tandis que le gouvernement étoit toujours prêt à le venger. Non-ſeulement il payoit la réparation d'honneur accoutumée, quoique le ſien eût été le premier attaqué; mais il étoit encore condamné à une amende envers le ſouverain, dont il avoit oſé prévenir la juſtice.

Ainſi le duel étoit inconnu parmi les Ruſſes; & les étrangers qui s'en rendoient coupables, attaqués ou agreſſeurs, étoient également punis comme des meurtriers.

Mais il étoit d'autres combats que le gouvernement toléroit, qu'il encourageoit même, parce qu'on les croyoit utiles pour conſerver le courage de la nation & l'endurcir à la douleur. A de certains jours marqués, le peuple ſortoit en foule hors des villes pour voir la jeuneſſe s'exer-

cer au pugilat. Les Ruſſes n'armoient pas leurs mains de gantelets de fer & de plomb, comme le faiſoient autrefois le Grecs : mais l'habitude des durs travaux & des exercices violens leur donnoit des poings d'airain. Aucun peuple de l'Europe ne peut, même aujourd'hui, ſe meſurer avec eux à ces ſortes de combats. Mais il y avoit toujours quelques-uns de ces athlètes qui n'abandonnoient la carrière, qu'après avoir perdu les yeux ou les dents, ou après avoir reçu des bleſſures encores plus dangereuſes : pluſieurs y trouvoient la mort.

Les Ruſſes, qui n'ont eu long tems de communication qu'avec les nations Orientales, les ont imitées dans un grand nombre de leurs uſages. C'eſt à leur exemple, que, dans les villes, ils ont renfermé toutes leurs boutiques dans une ſeule enceinte qu'on appelle *goſtinnoi-dvor*, cour des marchands, ou même *bazar*, comme les Orientaux. Ces cours de commerce ſont partagées en différentes parties. Dans l'une on vend des draps & des étoffes ; dans l'autre de la quincaillerie, des bijoux, des modes, dans une autre des pelleteries, dans une autre de la toile, dans d'autres du poiſſon, de la viande fraîche ou ſalée, de la volaille. Cet uſage a ſes avantages & ſon incommodité : ceux qui logent loin de la cour des marchands ſont obligés de faire un long

chemin pour acheter quelquefois une bagatelle : mais auſſi l'on trouve réunies dans un ſeul endroit toutes les boutiques où ſe vend la même eſpèce de marchandiſes & l'on a la facilité du choix. D'ailleurs, ce quartier des marchands offre un ſpectacle agréable & varié, dont nos foires préſentent une image en petit.

Les marchands étrangers devoient, en arrivant à Moskou, déclarer à la douane leurs marchandiſes, & y faire mettre un prix par des experts autoriſés du gouvernement. Quand ils n'avoient pas encore rempli cette formalité, il ne leur étoit pas permis de commencer leur vente : ils étoient obligés d'attendre que le Prince eût vu le rapport de leur déclaration, parce que le premier choix lui étoit réſervé. Tavernier trouva le même uſage établi dans la Perſe ; uſage nuiſible au commerce, auquel il donne des entraves, & qui, depuis longtems, eſt aboli dans la Ruſſie.

Mais alors elle étoit loin de connoître cette liberté qui ſeule fait fleurir le négoce. Elle ne permettoit qu'aux Lithuaniens & aux Polonois de venir commercer dans la capitale, ſe ſoumettoit ainſi par cette loi à leur monopole, & ſe privoit des avantages de la concurrence. Les Allemands, les Livoniens, & les autres nations de l'Europe ne pouvoient commercer qu'à Novgorod, & cette Républi-

que, avant ſa ruine, avoit fait ſeule un commerce bien plus conſidérable que tout le reſte de la Ruſſie. Mais après qu'elle eut été entièrement abattue par le Tſar Ivan, & qu'elle eut perdu toutes ſes libertés, elle ne fut plus en état d'entreprendre de grandes affaires, & tout l'empire ſe reſſentit long-tems de ſa langueur.

Les loix dangereuſes ne font jamais tout le mal qu'elles devroient faire, parce que leur vice eſt en partie corrigé par les infractions. C'eſt ainſi que ces mêmes étrangers, auxquels il étoit interdit de venir commercer à Moskou, s'y rendoient en foule avec les Ambaſſadeurs, formoient à leur ſuite des caravanes complètes, vendoient & achetoient ſous la protection de ces miniſtres, & ne payoient même aucun droit.

Les étrangers emportoient de l'argent en maſſe, des draps, des étoffes de ſoie, des velours, des perles, des bijoux, de l'or trait & filé, & ſur-tout des bagatelles ſur leſquelles ils faiſoient un grand profit. On exportoit pour l'Allemagne des pelleteries & de la cire; pour la Pologne & la Turquie, du cuir, des pelleteries, des dents de morjes ou vaches marines; pour les Tatars, des ſelles, des brides, du cuir, des robes de laine & de fil, des couteaux, des haches, des aiguilles: mais on ne pouvoit leur ven-

de la part du Prince d'entrer en campagne, fuſſent-ils au lit, à table, ou occupés de quelque affaire importante, ils quittoient tout à l'inſtant, prenoient leurs armes & ſe préparoient au départ.

Les armes ordinaires étoient l'arc, le javelot, la hache, la maſſue, la lance, le caſque & la cotte de mailles. On connoiſſoit peu l'infanterie, & elle paroît n'être devenue d'un uſage conſtant que ſous le grand Prince Vaſſili Ivanovitch. Les Ruſſes attaquoient avec impétuoſité, & ſe rebutoient facilement. Ils ſembloient dire à l'ennemi : „ fuyez ou nous fuirons „.

Ignorans dans l'art des ſiéges, ils bloquoient les villes, cherchoient à mettre le feu aux travaux extérieurs, ou attendoient patiemment que la diſette forçât les habitans à ſe rendre. Leur grande manœuvre dans les batailles, étoit de tâcher d'entourer l'ennemi, & de le prendre par derrière. Leur extrême ſobriété, leur patience à ſupporter la faim, leur dureté contre les rigueurs des ſaiſons, leur épargnoient l'embarras des bagages.

Leurs armées étoient diviſées en cinq corps différens, l'avant garde, l'aîle droite, l'aîle gauche, le corps d'armée, & l'arrière garde. Chacune de ces diviſions campoit, autant qu'il étoit poſſible, auprès de quelque ville, & toutes ſe réuniſ-

ſoient au premier ſignal.

Lorſqu'on s'attendoit à une incurſion des Tatars, on envoyoit en avant quelques hommes, qui ſe ſéparoient à une diſtance égale les uns des autres, montoient ſur des arbres, & obſervoient s'ils n'appercevroient pas de loin les ennemis. Le premier qui les découvroit ou croyoit les découvrir, venoit à bride abattue avertir le ſecond, & cet avis étoit porté rapidement, & de proche en proche, juſqu'à l'armée, & quelquefois juſqu'à la Cour : manœuvre adroite, qui mériteroit d'être imitée.

L'ignorance des Ruſſes étoit celle de leur ſiècle, & une ſuite de leur ſituation. Quand ils n'avoient affaire qu'aux Tatars & aux Livoniens, ils en ſavoient autant que leurs ennemis, & ils furent ſouvent vainqueurs. Quand ils durent combattre les Suédois de Charles XII, ils apprirent en peu de tems à les vaincre, &, depuis, ils ont battu les armées Pruſſiennes, & ſont entrés dans Berlin. Ce n'eſt pas une vertu rare que de ſavoir braver la mort en préſence d'un grand nombre de témoins. Tous les peuples ont été courageux : ils ne ceſſent de l'être que quand ils ſont amollis.

1584.

FEDOR I, IVANOVITCH,

Dernier ſouverain de la Grande Dynaſtie.

La dernière volonté du Tſar, & l'uſage qui, depuis pluſieurs règnes, avoit rendu le trône de Ruſſie héréditaire, aſſuroient l'empire à Fedor, Prince âgé de trente-ſept ans. Mais, comme il arrive ſouvent, les droits que le peuple avoit perdus, étoient encore répréſentés par une vaine cérémonie, & la nation ſembloit donner ce même trône dont elle étoit bien loin de pouvoir diſpoſer. Ainſi, après la mort d'Ivan, les repréſentans des villes, choiſis parmi les membres les les plus conſidérables de la nobleſſe, vinrent à Moskou ſupplier Fedor d'accepter l'Empire, & de conſacrer, par la cérémonie du couronnement, la puiſſance ſuprême qui lui étoit confiée. Le Prince, ſe prêtant à ſon rôle dans cette grave comédie, parut ſe rendre à leurs vœux, lui qui les eût forcés, ſans doute, à plier ſous ſa puiſſance, s'ils euſſent refuſé de s'y ſoumettre. Let o miat.

Fedor étoit d'un tempérament foible & mal ſain, qui le rendoit peu capable des ſoins qu'exige le gouvernement d'un grand Empire. Son eſprit n'avoit pas plus de force que ſon corps. Sa plus douce

récréation étoit, dit-on, de disputer aux
1584. valets d'église le soin de sonner les cloches; le Tsar, son père, qui n'avoit jamais trouvé que des volontés soumises à ses moindre signes, crut pouvoir exercer, même après sa mort, son empire despotique, & règner encore du fond de son tombeau. Dans cette vue, il nomma trois Boïars pour servir de conseils a son fils, ou plutôt pour règner au nom de ce Prince.

Tous trois étoient illustres par leurs talens & par leur naissance; tous trois passoient pour les plus habiles ministres & les plus grands généraux de leur tems; tous trois trouvèrent dans le haut rang où ils étoient placés un précipice élevé, d'où ils furent renversés tour à tour; mais l'un d'eux, en tombant, eût été peut-être consolé de sa chûte, s'il avoit pu prévoir la fortune & la gloire de sa postérité. Il faut ici faire connoître ces trois hommes qui reparoîtront sur le théatre de l'histoire.

Le premier étoit le Prince Ivan Petrovitch Chouiski: il descendoit de Rurik, & le chef de sa maison étoit André, fils d'Iaroslaf, & frère d'Alexandre Nevski. Il avoit fait remarquer sa sagesse & sa valeur dans la défense de Pleskof contre Étienne Battori.

Le second étoit Ivan Fedorovitch Mstislavski, de la race des Princes de Li-

thuanie, & d'une branche qui avoit eu la ville de Mſtiſlaf en apanage. Le père d'Ivan s'étoit donné volontairement à la Ruſſie avec ſa ville & toute ſa fortune. 1584.

Le troiſième, & le ſeul dont la poſtérité conſerve encore le ſouvenir, étoit Nikite Romanovitch Iourief. Il étoit d'une famille noble & ancienne, qui avoit inutilement ſervi l'État. Il y avoit alors beaucoup de maiſons qui n'avoient pas de noms propres, & chaque membre de ces familles prenoit un nom formé du nom de baptême de ſon ayeul. Ainſi ce Nikite dont nous parlons, ſe nommoit Iourief, parce qu'il étoit petit-fils d'Ioury, & ſon fils Fedor, d'abord célèbre par ſes malheurs & enſuite par ſa grandeur & par celle de ſon fils, s'appellera Romanof, du nom de Roman ſon ayeul. Nikite Iourief étoit frère de Naſtaſia Romanovna, la première épouſe du dernier Tſar; ainſi le Prince règnant étoit ſon neveu. Cet honneur lui donnoit quelque ſupériorité ſur ſes deux collègues, & l'amour de la nation le diſtinguoit encore d'avantage.

Après ces trois ſeigneurs, à qui les rênes de l'État ſe trouvoient confiées par le teſtament d'Ivan, perſonne ne devoit réunir plus de conſidération que Bogdan Belski, nommé par ce même teſtament tuteur du jeune Dmitri. Il n'étoit pas de la famille des Princes dont il portoit le Muller

nom; mais la faveur du dernier Souve-
1584. rain, qu'il avoit méritée par ſes ſervices, le mettoit au deſſus de la plûpart des familles les plus illuſtres. Cependant, de l'élévation où il étoit parvenu, il portoit encore plus haut ſes regards, & ne ſe croyoit pas à ſa place lorſqu'il pouvoit monter encore.

Il entreprit de faire donner l'excluſion au Tſar Fedor, comme incapable de règner par la foibleſſe de ſon tempérament & par ſes infirmités, & vouloit mettre en ſa place le Tſarévi ch Dmitri, comptant règner lui-même ſous le nom de cet enfant. On l'accuſe d'avoir formé un projet plus étendu & en même tems plus criminel; c'étoit de renverſer à ſon tour le fantôme de Tſar qu'il auroit élevé ſur le trône, quand il auroit bien diſpoſé tous les moyens d'y monter lui-même. Mais il ne pouvoit conduire un ſi grand deſſein, ſans choiſir des confidens pour ſe faire un parti; & ceux qui obtinrent ſa confiance la trahirent. Ils le rendirent ſuſpect au peuple, qui bientôt le crut ca-
Let o miat. pable de tous les crimes. Un bruit ſe répandit qu'il avoit empoiſonné le dernier Tſar, & qu'il ſe préparoit à faire périr les Boïars & Fedor lui-même. On vit alors, ce qui eſt bien rare, la multitude ſoulevée par fidélité pour ſes ſouverains.

Elle ſe raſſemble tumultuairement au-

tour du Kremle, elle eſt renforcée par des hommes du corps de la nobleſſe; & amène un canon qu'elle pointe contre la principale porte du palais. Iourief & Mſtiſlavski paroiſſent ; ils eſſaient de calmer le tumulte au nom du Prince; & ce nom augmente encore la fureur de la populace ; préciſément parce qu'il lui eſt cher. Tous s'écrient à la fois qu'on leur livre Belski. Les miniſtres, qui ne peuvent ſe faire écouter, rentrent & ne ſortent plus que pour annoncer qu'un ordre du Prince l'a fait tranſporter à Nijny-Novgorod. En même tems les Boïars ſortent du palais & ſe montrent au peuple, qui croyoit que la plûpart d'entr'eux avoient été ſacrifiés par Belski. Content de les revoir, il ſe retire paiſiblement. 1584.

Ainſi furent déconcertées les meſures de Belski, s'il eſt vrai cependant qu'il ait eu les coupables vues qui lui furent ſuppoſées. Un autre ambitieux, bien plus habile, porta ſes regards vers le trône, ſe promit d'y monter & verra ſes eſpérances remplies. Je parle ici de Boris Fedorovitch Godounof, frère d'Irène, épouſe du Tſar. Il deſcendoit d'un Mourza Tatar, nommé Tchet, qui, vers le commencement du quatorzième ſiècle & ſous le règne d'Ivan Kalita, s'étoit donné au ſervice de la Ruſſie. Sa poſtérité s'étoit partagée en pluſieurs branches, celle des Muller.

Godounof & celle des Véliaminof & des
1584. Sabourof.

Boris, né en 1552, parvint rapidement aux honneurs ſous le règne d'Ivan, &, quand ſa ſœur eut reçu la main de l'héritier du trône, il ne vit plus rien au deſſus de ſon ambition. Ses talens & ſon génie l'élevoient au deſſus de tout ce qu'il voyoit autour de lui, & il n'avoit aucune des vertus ni des foibleſſes qui ſervent de frein à la cupidité. La ſienne eût été ſatisfaite, ſi une fortune immenſe avoit pu lui ſuffire : mais la grandeur ſuprême pouvoit ſeule fixer ſes vœux.

Dès le commencement du nouveau règne, Godounof prépara de loin l'accompliſſement de ſes deſſeins. Dès lors il regarda comme des ennemis conjurés contre lui tous les hommes élevés par le rang ou par leur naiſſance ; incapable de leur pardonner les craintes qu'ils lui inſpiroient, il jura leur perte & parviendra facilement à la conſommer.

Entre ces objets de ſa haine, aucun ne lui paroiſſoit plus redoutable & ne lui étoit plus odieux qu'un enfant à peine ſorti du berceau : c'étoit le Tſarévitch Dmitri. Le père de ce jeune Prince lui avoit marqué pour apanage la ville d'Ouglitch ; mais ſon intention n'étoit pas qu'il y fût relégué. Godounof, qui ne pouvoit le ſouffrir à Moskou, parce qu'il y auroit été plus à l'abri des coups que,

peut-être, il lui préparoit déjà, voulut qu'il fût élevé à Ouglitch. Pour l'éloigner ainsi de la Cour, il avoit besoin d'un prétexte, & le trouva facilement. Il rendit suspecte la Tsaritse, mère de ce jeune Prince, il fit sentir la nécessité de la tenir éloignée; &, pour que cette malheureuse Princesse ne pût trouver aucun appui, il accusa tous ses parens de trahison, & les dispersa dans différens exils. 1584.

L'autorité dont le testament d'Ivan avoit revêtu Mstislavski, Iourief & Chouisk, suffisoit pour les rendre odieux à Boris, qui vouloit être seul puissant dans l'État; & les deux premiers se piquoient de lui être opposés dans toutes les occasions. Ils avoient un parti considérable dans la Noblesse, ils pouvoient compter sur le corps des marchands, & se flatter d'avoir pour eux une partie de l'armée. Mais Boris, trop soupçonneux pour être aisément surpris, ouvrit les yeux sur leur union dont l'objet n'étoit pas même encore bien déterminé, & sut représenter comme un attentat contre le Souverain, une intelligence que lui seul avoit à redouter. Let o miat. 1585.

Le prince Mstislavski fut arrêté, fait moine malgré lui, & envoyé dans un monastère de Bielozéro; Nikite-Iourief fut épargné, parce que Boris n'osoit attaquer ouvertement l'oncle de son maître: mais

il mourut peu de tems après, & l'on peut,
1585. sans témérité, soupçonner que sa mort ne fût pas naturelle. Des membres de plusieurs illustres familles, convaincus ou soupçonnés d'être entrés dans un complot, qui peut-être n'exista jamais, furent envoyés dans différentes prisons.

Chouiski fut d'abord plus heureux. Le métropolite Dionisy crut l'avoir réconcilié avec Boris: mais celui-ci, trop peu généreux pour pardonner sincèrement, jura sans doute dans son cœur, la perte de l'ennemi qu'il embrassoit, & s'il parut céder aux instances du Prélat, s'il feignit d'abjurer une haine que la contrainte aigrissoit encore, c'est que l'objet de cette haine étoit trop généralement respecté pour qu'il pût sans péril employer contre lui la violence.

Mais la fureur sourde & concentrée qu'il renfermoit dans son cœur, fut encore exaltée par un évènement qui pensa
1586. renverser toutes ses espérances. Les mécontens convinrent entr'eux d'engager le Tsar à répudier Irène, qui ne lui avoit encore donné aucun fruit de le uunion. Il paroît que Chouiski fut l'auteur de ce dessein qu'adoptèrent ceux mêmes qui, sans haïr Boris, desiroient le bien de l'État. Ils avoient à leur tête le Métropolite qui regardoit ce divorce comme nécessaire, &, dans une affaire de ce genre, le sentiment du chef de l'église

devoit entraîner tous les autres.

Mais Boris ne s'abandonna pas lui-même en cette occaſion. Ce n'étoit pas la force qu'il s'agiſſoit d'employer; il falloit faire changer de ſentiment au Prélat. Godounof alla lui faire une viſite. Il n'eut pas la maladreſſe de lutter hautement contre l'opinion générale, mais il repréſenta avec beaucoup de douceur les inconvéniens du divorce; il fit voir combien il étoit contraire aux loix de l'égliſe, à moins que le malheur des circonſtances ne le rendît abſolument néceſſaire, enfin il fit convenir le Métropolite, que cette néceſſité n'exiſtoit pas, puiſqu'on avoit un héritier du trône dans la perſonne du jeune Dmitri, dont la ſanté ne donnoit aucun ſujet de crainte. Dioniſy ſe rendit à ces repréſentations, & le parti qu'il abandonnoit n'avoit plus de force, puiſqu'il s'agiſſoit d'une affaire eccléſiaſtique. 1586. Khilkof.

Boris qui n'avoit différé de frapper Chouiski, que pour mieux aſſurer ſes coups, animé par la nouvelle offenſe qu'il venoit d'en recevoir, ne penſa plus qu'à hâter ſa vengeance. Il gagna un valet de ce Seigneur. Le miſérable accuſa ſon maître de trahiſon: accuſation abſurde, ſi elle n'eût été appuyée par un homme puiſſant. Des marchands, des eſclaves furent appliqués aux plus cruelles tortures: on eſpéroit, à force de tourmens, les 1587. Letomiat.

contraindre à charger l'accusé; ils ne
1587. fournirent des preuves que de son innocence. Cependant on vouloit absolument qu'il fût coupable, &, quoiqu'il n'eût contre lui que l'accusation d'un vil délateur, qui, suivant les loix, ne devoit pas même être écouté, il fut envoyé en exil: encore ne lui fut-il pas permis d'y vivre long-tems; Boris l'y fit bientôt étrangler.

Le Métropolite lui-même ne pouvoit pas impunément avoir inspiré des craintes à Godounof. D'ailleurs ce pontife vertueux & un autre prélat, animés du même zèle pour l'humanité, osèrent porter des plaintes au Tsar contre les violences exercées en son nom par son beau-frère, & le supplièrent d'arrêter l'effusion du sang innocent. Godounof, instruit de leur démarche courageuse, obtint du Prince, sur lequel il règnoit lui-même, la permission de les dégrader de leurs dignités. Réduits à l'état de moines, ils furent renfermés dans deux monastères différens.

L'évêque de Rostof, nommé Job, fut élevé à la dignité de Métropolite; devenu, par cette élection, le chef de l'église Russe, il reçut bientôt après un titre plus imposant, & une puissance encore plus révérée. Il dut ces nouveaux honneurs & cet accroissement de pouvoir à l'état d'avilissement & d'oppression où l'église

Grecque étoit tombée. En effet, Jérémie, patriarche de Conſtantinople, étant venu à Moskou implorer les bontés du Tſar, crut ſe le rendre plus favorable, s'il accordoit à l'égliſe Ruſſe quelques nouvelles prérogatives. Il repréſenta donc à ce Prince que l'égliſe autrefois avoit eu cinq chefs, l'évêque de Rome & les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche, de Conſtantinople & de Jéruſalem : mais que le Pape étoit déchu de ſon rang par toutes les héréſies dont il s'étoit rendu coupable, & qu'il ſeroit à propos de le remplacer. Il propoſa, en conſéquence, de conſacrer le métropolite en qualité de Patriarche. Le Tſar y conſentit, & dès lors la Ruſſie eut ſon Patriarche particulier, & devint indépendante de celui de Conſtantinople. Pierre I, dans la ſuite, en ſupprimant la dignité patriarchale dans ſon Empire, oſa conſerver à l'égliſe Ruſſe la même indépendance. 1588. Let o miat.

Qu'il nous ſoit permis de nous arrêter ici, & de faire connoître l'étonnement dont furent frappés le patriarche Jérémie & ceux de ſa ſuite, à la vue des richeſſes du Tſar. C'eſt une nouvelle preuve de l'opulence de la Ruſſie & de l'éclat dont la Cour brilloit alors. Ces Grecs devoient avoir vu dans Conſtantinople, humiliée & conquiſe, des reſtes encore impoſans d'un luxe Aſiatique. Cependant, l'arche-

vêque Arsène, qui accompagnoit Jéré-
1588. mie, ne peut trouver d'expressions pour peindre les trésors étalés à la Cour de Moskou. „ Imaginez, dit-il, de super-
„ bes buffets chargés de coupes d'argent,
„ de flacons, de gobelets entourés de
„ guirlandes d'or, & remplis des vins les
„ plus rares & les plus exquis. Dans le
„ nombre prodigieux de cuves d'or, de
„ forme & de grandeur différentes, &
„ dont on ne peut évaluer le prix, on en
„ voit une que douze hommes ont peine
„ à porter. La vaisselle représente toutes
„ sortes d'animaux, tels que des lions,
„ des ours, &c. On remarque sur-tout,
„ parmi ces richesses, une licorne d'une
„ grandeur extraordinaire „.

Le goût de cette orfévrerie peut à présent paroître bizarre, mais c'étoit celui qui, dans le même siècle, règnoit dans les villes les plus riches d'Allemagne. Les présens que la ville de Lubek offrit quelques années après au Tsar Boris, ne consistoient qu'en des quadrupèdes & des oiseaux de vermeil.

Les appartemens de la Tsaritse, ses habits, ceux des Dames de sa Cour, n'offroient pas un luxe moins riche ni moins recherché. Les présens que le Patriarche & sa suite reçurent de la Cour à leur départ, consistoient en plats d'or, enrichis de perles & de diamans (*).

(*) *Catalogus codicum manuscriptorum Athenei*

Cependant, toutes les richeſſes de l'État n'étoient pas concentrées à la Cour. 1588.
Des ſeigneurs jouiſſoient d'une grande fortune. Celle de Godounof, toute immenſe qu'elle étoit, ne ſuffiſoit pas à ſes deſirs, ni à la grandeur de ſes deſſeins. Les évènemens qui lui ſembloient les plus étrangers, étoient en effet dirigés par ſa politique, & tendoient à ſeconder ſes vues. C'eſt ainſi qu'ayant placé l'évêque de Roſtof ſur le ſiége de la Métropole, & s'étant aſſuré de lui par ce bienfait, il ne crut pas inutile à ſes projets d'augmenter par un titre encore plus impoſant, l'aſcendant que ce Prélat devoit avoir ſur le peuple.

Il ſut faire ſervir à ſon ambition les tréſors mêmes du Prince. La caiſſe étoit auparavant gardée ſous le cachet du Tſar: mais Godounof n'y appliquoit que ſon propre cachet, y puiſoit à ſon gré, & augmentoit chaque jour le nombre de ſes créatures par des libéralités que le Souverain eût dû ſeul être en état de faire.

Délivré de tous ſes ennemis, aſſuré d'une foule de partiſans dont la fortune étoit attachée à la ſienne, il ne voyoit plus à ſes deſſeins qu'un ſeul obſtacle,

---

Taurinenſis. Turini 1769. *Sub titulo : Labores & iter humilis Elaſſonis archiepiſcopi Axſenii.*

mais qu'il ne pouvoit renverſer que par
1588. un crime. C'étoit le jeune Tſarévitch. Avant de le ſacrifier, il voulut le rendre odieux, eſpérant, ſans doute, que, ſi ce Prince laiſſoit peu de regrets, on ne feroit que de bien foibles recherches ſur la cauſe de ſa mort. Il fit donc répandre dans le peuple, que Dmitri, malgré ſa tendre jeuneſſe, donnoit déjà des marques d'un caractère féroce; qu'il faiſoit ſon plaiſir de voir battre des animaux, que l'une de ſes plus agréables récréations étoit de frapper à coups de bâton les volailles de ſa baſſe cour, & de les voir expirer ſous ſes coups. Le Prince n'avoit encore que ſept ans. Cependant on aſſure que, dans l'hiver, il ſe plaiſoit à faire avec des enfans de ſon âge des figures de neige; qu'il donnoit à chacune de ces figures le nom de quelques-uns des grands de la Cour, qu'il tranchoit la tête à celle qui repréſentoit Boris, paſſoit ſon épée au travers du corps d'une autre, coupoit à quelqu'autre les mains, & juroit de traiter ainſi les objets de ſa haine quand il ſeroit ſur le trône. Il ſe peut que, dès ſon enfance, il eût appris de ſa mère à déteſter ſes oppreſſeurs. Mais l'ambition, plutôt que la crainte, porta Boris au crime.

Muller. dans les Sotch. i pérévod.

Id. Ibid. Let o miat.

Un de ſes confidens lui promit de le délivrer bientôt du Tſarévitch : ce vil ſcélérat, nommé Clechnin, étoit décoré du

du titre d'Okolnitchei, l'une des premières dignités de la Cour. Il comptoit être secondé par ses amis : mais les deux premiers auxquels il s'ouvrit rejetèrent avec horreur la proposition qu'il osoit leur faire, & furent cruellement punis pour ne s'être pas prêtés au crime qu'on exigeoit d'eux. Enfin le secrétaire d'État, Bitiagovski, offrit d'immoler la victime que demandoit un homme assez riche pour bien payer le sacrifice. Il étoit d'autant plus capable de réussir, qu'ayant des biens à Ouglitch, il pouvoit y passer sans se rendre suspect. Une vieille gouvernante du Tsarévitch, nommée Volkhova, entra dans le complot avec son fils Danilo. Douze hommmes au moins se rendirent complices de ce crime affreux. 1588.

Bitiagovski arriva à Ouglitch, chargé d'un ordre de la Cour pour prendre connoissance des affaires domestiques de la Tsaritse. Il exerça dans la maison de cette Princesse une autorité tyrannique, réduisit ses revenus, & priva ses frères de la liberté dont ils jouissoient auparavant. Il veilloit sur toutes ses démarches, s'en faisoit insolemment rendre compte, & ne daignoit pas se ressouvenir qu'elle étoit la veuve de son souverain. 1591.

Il avoit pour objet, dans cette odieuse inquisition, d'épier l'occasion de surprendre le jeune Prince. Mais la Tsaritse, qui craignoit le coup dont elle étoit me-

nacée, avoit ſans ceſſe les yeux ouverts
1591. ſur ſon fils, & ſa tendreſſe lui permettoit à peine de prendre quelques inſtans d'un repos troublé par la ſollicitude. Accablée enfin par une auſſi conſtante fatigue, elle eut un jour le malheur de ſe laiſſer vaincre par le ſommeil après le dîner. La cruelle Volkhova ſaiſit ce moment pour conduire le Tſarévitch dans la cour, ſous prétexte de le faire jouer avec ſon fils. Danilo, digne fils de ſon horrible mère, le frappa le premier à la gorge, & les autres aſſaſſins le couvrirent auſſi tôt de bleſſures mortelles. Sa nourrice qui le perdoit peu de vue, accourt, s'écrie, le couvre de ſon corps; elle eſt laiſſée pour morte ſur la place.

Cet évènement affreux arriva le 15 Mai 1591, vers le milieu du jour, ſuivant la chronique Ruſſe. Les auteurs étrangers penſent au contraire que ce grand coup d'État a été frappé pendant la nuit, & cette circonſtance leur a fait croire qu'on a pu facilement changer le Prince, & lui ſubſtituer une victime moins précieuſe. Les intérêts & les intrigues de Boris ont répandu tant d'obſcurité ſur cet évènement, qu'il eſt impoſſible de démêler à préſent la vérité.

Ce crime ne fut pas, dit-on, commis ſans témoins. Les ſcélérats, acharnés à l'horrible exécution dont ils s'étoient

chargés, ne s'apperçurent pas qu'ils étoient vus par le sacristain de la principale Eglise, qui, tout éperdu, courut sonner le tocsin. Le peuple effrayé & les parens du jeune Prince accoururent aussi tôt; ils apprennent que Dmitri n'est plus, que Bitiagovski est le chef de ces assassins. On le cherche, on l'arrête, lui, sa femme, & quelques-uns de leurs complices; ils sont lapidés sur le champ au nombre de douze. 1591.

Les circonstances du crime étant connues, auroient dû parvenir jusqu'au Tsar: mais il ne savoit que les nouvelles qu'on vouloit bien ne lui pas laisser ignorer. Tous les couriers avoient ordre de remettre directement leurs dépêches à Boris, qui en faisoit l'usage convenable à ses intérêts. Dès qu'il eut reçu les lettres d'Ouglitch, il fit composer à son gré un rapport de la mort du Tsarévitch; on y lisoit que le jeune Prince, attaqué d'une fièvre chaude, & abandonné à lui-même par la négligence criminelle de sa mère & de ses oncles, s'étoit égorgé dans la violence du délire occasionné par sa maladie. Cet fut cette fausse lettre qui fut remise à Fedor.

Il n'étoit pas difficile à Boris de tromper le Tsar, mais il falloit aussi tromper la Cour & la Ville. Il fit partir pour Ouglitch, en apparence pour y faire des informations scrupuleuses, & en effet pour

appuyer ſes fourberies, le Prince Vaſſili-
1591. Chouiski, lâche fils du malheureux Ivan, & qui, plus touché de ſes intérêts que de la tendreſſe filiale, n'avoit rien négligé pour plaire au monſtre qui l'avoit privé d'un père. On lui donna, moins pour le ſeconder que pour éclairer ſa conduite, l'infâme Cléchnin. Ils virent le corps du Tſarévitch qui avoit été dépoſé dans un tombeau & le firent enterrer: ils interrogèrent la Tſaritſe, & ſes frères, toute la ville; par tout ils entendirent le vérité, & ne la connurent que pour la trahir.

De retour à Moskou, ils firent le rapport qu'il plut à Boris de leur dicter. La Tſaritſe fut envoyée dans un couvent où on lui fit prendre l'habit de religieuſe, ſous le nom de Marpha, en punition de ſa prétendue négligence: ſes frères, ſous le même prétexte, furent envoyés dans différens exils, où pluſieurs finirent leur vie. Un grand nombre d'habitans d'Ouglitch furent punis de mort, les uns pour avoir mal parlé de Boris, les autres pour avoir, diſoit-on, verſé le ſang innocent; c'eſt ainſi qu'on qualifioit les meurtriers du Prince: quelques-uns furent envoyés en colonie à Pélym, ville de Sibérie nouvellement fondée. Les aſſaſſins, qui avoient été jetés dans une foſſe, en furent tirés en cérémonie & on leur fit des funérailles honorables.

Ces manœuvres purent en impoſer à

quelques esprits: mais tous ne se laissèrent pas séduire à ces artifices. On soupçonnoit, on détestoit le crime de Boris. Peu de tems après, les Tatars de la Crimée entrèrent avec les Turcs dans la Russie, & portèrent le ravage jusqu'à la ville de Moskou. Le bruit se répandit qu'ils avoient été rappelés par Boris lui-même, qui vouloit, par cette diversion, donner de l'occupation aux Russes, leur faire oublier son attentat & prévenir les révoltes. On fit une soigneuse recherche de ceux qui répandoient ces discours; un grand nombre fut appliqué à la question, plusieurs furent en secret punis de mort, & d'autres finirent leurs jours en prison. 1591.

C'étoit injustement, sans doute, qu'on avoit accusé Boris d'intelligence avec les Tatars. Ces ennemis de la Russie n'avoient pas besoin d'y être appelés pour venir y chercher des dépouilles, &, dès l'année suivante, ils finirent dans l'Ukraine une incursion encore plus sanglante. Mais quand un homme s'est souillé d'un crime, on ne croit pas être injuste en le chargeant des forfaits les plus odieux; car s'il ne les a pas commis, il s'en est du moins montré capable. 1592.

Cependant Boris qui, par tant d'intrigues & d'attentats, s'étoit frayé le chemin du trône, parut en être repoussé pour jamais. La Tsaritse mit au monde une fille, 14 Juillet.

qui reçut le nom de Théodosie. Le Tsar,
1592. dans les transports de sa joie, délivra les prisonniers, dont plusieurs étoient condamnés à mort, fit de riches présens à plusieurs monastères, & envoya des sommes considérables jusques dans la Palestine pour faire prier Dieu pour la conservation de la jeune princesse. Mais bientôt tant de joie fit place à la plus profonde douleur. Théodosie mourut dans
1593. la première année de sa vie. Pouvoit-elle vivre, lorsque la durée de ses jours étoit si contraire aux desseins de Godounof?

Dès lors il ne vit plus d'obstacles à ses desseins. Pour travailler encore plus à en assurer l'exécution, pour augmenter par son adresse & ses bienfaits, le nombre de ses partisans, la paix lui sembla plus favorable que la guerre. Il fit consentir le Tsar à la conclure avec la Suède. Les
1594. Chafirof. Russes avoient recommencé la guerre en 1590 avec cette Puissance & lui avoient repris Ivangorod, Iambourg & Koporié. Ils se firent confirmer par le traité la possession de la Karélie & de l'Ingrie. Les Suédois, humiliés par tout, furent obligés de recevoir la loi.

La paix avoit été, dès auparavant, confirmée avec la Pologne pour vingt années, malgré les intrigues de Possevin. Ce Jésuite, irrité de n'avoir pu réunir
Jitié Pet. Velikago. les Russes à l'église Romaine, n'oublia

rien pour faire prendre contr'eux les armes à Sigiſmond. 1594

La foible ſanté du Tſar faiſoit prévoir depuis long-tems que ſa fin n'étoit pas éloignée. C'eſt un témoignage que rendent même les étrangers qui vinrent alors en Ruſſie ; & c'eſt ſans fondement que quelques auteurs ont accuſé Boris de l'avoir empoiſonné. Les hiſtoriens Ruſſes, qui ont plutôt exagéré que diſſimulé les crimes de Godounof, ne lui reprochent point la mort de Fedor, qu'une maladie habituelle conduiſit lentement au tombeau. Il mourut le 7 Janvier 1598, après avoir moins règné que prêté ſon nom, pendant treize ans, aux actes de la ſouveraineté. En lui finit la dynaſtie des Princes deſcendans de Rurik, après avoir occupé le trône pendant huit ſiècles entiers. Avec quel fondement un écrivain a-t-il pu dire? „ En Ruſſie vous ne voyez „ que des révolutions & des uſurpateurs „ couronnés & chaſſés „? Tous ceux qui ont règné, avoient au moins des droits litigieux. Comment a-t-on pu dire encore qu'il n'eſt aucun pays où un particulier puiſſe plus juſtement eſpérer de monter ſur le trône? Jamais aucun particulier n'y eſt monté, à moins qu'on ne veuille indiquer par ce titre, ou Boris, ou Chouiski, ou Michel Romanof, le premier ſouverain de la race qui règne encore aujourd'hui.

1598.

BORIS FEDOROVITCH GODOUNOF.

Let. o miat. Muller loco citato.

Après les funérailles du Prince, la Tſaritſe fit aſſembler le Patriarche, les principaux membres du clergé, & ce qu'il y avoit dans la nobleſſe d'hommes plus diſtingués; elle leur déclara que le Tſar, au lit de la mort, lui avoit ordonné de renoncer au monde & de ſe conſacrer à Dieu dans la vie monaſtique. A ces mots, une voix unanime s'éleva dans l'aſſemblée; &, quoiqu'il fût inouï qu'une femme eût règné en Ruſſie en ſon propre nom, & que, dans le cours de ſept ſiècles entiers, on n'eût vu que deux femmes chargées de la régence pendant la minorité de leurs fils, tous ſupplièrent la Tſaritſe d'accepter les rènes du gouvernement.

Sans doute, ſi ſon ame avoit été capable d'ambition, la voix des principaux perſonnages de l'État, qui l'invitoient à règner, auroit eu ſur elle plus de force, que la dernière volonté d'un époux qui n'étoit plus: mais elle ſe refuſa conſtamment à leurs vœux. Dès le 16 Janvier, elle ſe retira dans un couvent de Moskou, & y prit l'habit ſous le nom d'Alexandra. Boris, ſoigneux de cacher ſes vues ambitieuſes, ſuivit ſa ſœur, ſous

prétexte de la soulager dans les soins qu'elle devoit donner au gouvernement jusqu'à l'élection d'un souverain. 1598.

Par la mort du dernier Tsar, la branche règnante se trouvoit éteinte. Mais quoique la cruauté d'Ivan & l'ambition de Boris eussent fait périr un grand nombre des Princes, le sang de Rurik n'étoit pas encore entièrement épuisé. Il restoit plusieurs maisons issues de ce premier souverain de la Russie, & il semble qu'elles seules eussent dû être admises à profiter de l'élection. Cependant, loin de discuter leurs droits, on parut ne leur en attribuer aucun; & elles furent confondues avec toutes les autres familles assez puissantes ou assez considérées pour oser se mettre sur les rangs & fournir des candidats. Ainsi, tous les grands ayant des prétentions égales à être élus, Boris avoit assez d'amis, dans la noblesse & dans le peuple, pour se flatter que ses intérêts ne seroient pas négligés dans l'assemblée qui diposeroit du trône.

En effet, quoique bien des gens fussent persuadés qu'il étoit l'auteur du meurtre de Dmitri; quoique des maisons illustres eussent à lui reprocher le sang répandu de leurs chefs, on étoit généralement moins frappé de ses crimes que de ses talens, de sa générosité, de son application au travail & même de son équité: car si l'on excepte les circonstances où

ſes intérêts le rendirent injuſte, il ſe
1598. montra toujours zèlé pour le maintien de la juſtice. La multitude, ſur-tout, qui prenoit peu de part au ſort des grands qu'il avoit ſacrifiés à ſes deſſeins, chériſſoit ſa liberalité & ſon attention à faire valoir les droits du pauvre & de l'opprimé.

Auſſi faut-il avouer que ce même Boris, capable de tous les crimes pour ſatisfaire ſon ambition, avoit un génie vaſte & profond, des qualités brillantes & même des vertus ou vraies ou ſimulées. Si quelque choſe prouve invinciblement que l'hiſtoire moderne eſt plus vraie que l'ancienne, c'eſt qu'elle ne nous préſente pas, comme celle-ci, des hommes vicieux ſans mêlange d'aucune qualité louable.

C'étoit lui qui, ſous le nom de la Tſaritſe, déjà religieuſe, dirigeoit les affaires, pendant que le clergé, la nobleſſe & la bourgeoiſie des différentes villes s'aſſembloient à Moskou pour l'élection d'un ſouverain. Ses amis avoient ſoin d'entraîner dans ſon parti, déjà conſidérable, toute la nobleſſe qui arriva des villes, & qui, étrangère à la Cour & connoiſſant peu les candidats, étoit incapable de faire elle-même un choix. A la tête du parti de Boris, ſe trouvoit le Patriarche, à qui la religion donnoit un tel aſcendant, que celui qu'il favoriſoit ſembloit être

protégé par Dieu même. Ce fut dans ſon palais, & ſous ſes auſpices, que ſe fit l'élection, & toutes les voix furent pour Godounof. 1598.

Dès que l'élection fut faite, le peuple courut en foule en porter la nouvelle au monaſtère où Boris s'étoit renfermé avec ſa ſœur. Cet ambitieux cacha, ſous les dehors de la conſternation, la joie qu'il reſſentoit; il refuſa le rang qu'il avoit cherché par tant de travaux & de crimes, demanda qu'on fît un autre choix, & déclara même qu'il avoit réſolu de prendre l'habit monaſtique.

On procéda ſur ſon refus à une autre élection; mais elle ne fit que confirmer la première. Alors le Patriarche, précédé du clergé qui portoit la croix & les images, & ſuivi de ceux qui avoient fait l'élection, ſe rendit auprès de la Tſaritſe. Tous la preſſèrent d'une voix ſuppliante, d'engager ſon frère à accepter l'Empire. La Princeſſe oppoſa d'abord à leurs prières de nouvelles difficultés, & s'excuſa ſur ce qu'ayant renoncé au monde, elle ne devoit plus ſe mêler des affaires de l'État: mais enfin elle ſe rendit aux vœux unanimes de tous les ordres, & confirma par ſon conſentement l'élection de ſon frère. Alors Boris parut ſe laiſſer vaincre, malgré lui, aux prières de ſa ſœur & aux deſirs de la nation; &, toujours accompagné du Patriarche, des Boïars & du 16 Fév.

peuple, il alla prendre poſſeſſion du palais
1598. des Tſars.

On faiſoit les préparatifs du couronnement, lorſqu'on apprit d'Oskol, que le Khan de Crimée ſe diſpoſoit à tomber ſur la Ruſſie, & qu'il avoit même reçu des Turcs un ſecours de ſept mille Janiſſaires. Un parti de Koſaques du Don, avoit reçu cet avis de quelques priſonniers Tatars qu'ils avoient faits. Cette nouvelle retarda la cérémonie. Boris penſa qu'il valoit mieux ſoutenir les droits de ſa couronne, que d'en ceindre ſolemnellement ſon front.

Le rendez-vous fut indiqué à Serpoukhof, & l'armée fut partagée en cinq corps, commandés par cinq fils de ſouverains Tatars, qui ſe trouvoient au ſervice de la Ruſſie.

Quand Boris fut arrivé à Serpoukhof, il vit l'armée la plus brillante que la Ruſſie eût jamais raſſemblée. Les Boïars & la nobleſſe s'étoient fait un point d'honneur de paroître en cette occaſion dans tout leur éclat devant le nouveau ſouverain. Ils avoient raſſemblé le plus grand nombre qu'il leur avoit été poſſible de leurs vaſſaux. Tous étoient bien vêtus & bien montés, & n'avoient pas négligé de ſe pourvoir d'abondantes munitions. On prétend que l'armée étoit compoſée de deux cent mille hommes, & quelques

auteurs la ſuppoſent encore plus nombreuſe. 1598.

Tous ces grands préparatifs furent inutiles. L'avis étoit faux. On apprit que Kazi-Guérei ne penſoit point à attaquer la Ruſſie, & l'on ſut même que deux courriers, qu'on lui avoit envoyés l'année précédente, revenoient accompagnés des députés de ce Prince. Boris fit ordonner aux Voévodes des villes que devoient traverſer les envoyés Tatars, de raſſembler toute leur cavalerie, pour donner à ces ennemis avides, mais craintifs, une grande idée des forces de ſon Empire.

On eut ſoin de tenir l'armée de Serpoukhof en bon ordre pour le recevoir. Ils furent retenus à ſept verſtes du camp, qui étoit établi dans une plaine ſur les bords de l'Oka juſqu'à ce que le Prince daignât leur donner audience. Pendant toute la nuit qui précéda le jour auquel cette audience étoit indiquée, on ne ceſſa de tirer le canon. Au point du jour, l'armée fut ſous les armes depuis le quartier du Tſar, juſqu'aux tentes des députés: l'Infanterie formoit une ligne de chaque côté du chemin & la cavalerie étoit rangée derrière elle. Les Tatars, interdits de ce ſpectacle, purent à peine proférer une parole à l'audience, & le Tſar jouit de la terreur qu'il inſpiroit.

Cependant il tempéra par ſes careſſes

& par ſa généroſité l'effroi qu'il tâchoit
1598. d'imprimer par l'appareil de ſa puiſſance. Les miniſtres barbares ſe retirèrent chargés de ſes bienfaits & ne ſachant ce qu'ils devoient admirer d'avantage de ſes forces ou de ſa munificence. Il envoya lui-même au Khan une ambaſſade chargée de préſens magnifiques & d'aſſurances d'amitié. Le rapport qu'Alei fit à ſon maître lui en impoſa ſans doute; car les Tatars de la Crimée n'oſèrent depuis faire aucune incurſion dans le centre de la Ruſſie, comme ils avoient fait tant de fois auparavant.

Il n'eſt pas rare que les Princes ſoient d'autant plus avares envers leurs ſujets, qu'ils étalent plus de grandeur & de magnificence aux yeux des étrangers. Telle ne fut pas la conduite de Boris. Toute
Muller. l'armée eut part à ſa généroſité. Il n'y eut pas de ſoldat qui ne reçût quelque gratification en argent, & les hommes de marque reçurent, ſuivant l'uſage de ce tems là, des pièces de velours & d'étoffes d'or & de ſoie. Il traita preſque chaque jour dix mille hommes pendant ſix ſemaines, &, à la fin de la campagne, il donna un repas général. Une partie de l'armée fut congédiée, & le reſte fut répandu ſur les frontières. Le Prince revint à Moskou, & y fut reçu avec d'auſſi grands applaudiſſemens que s'il eût remporté des victoires mémorables.

Rien ne s'oppoſoit plus à la cérémonie du couronnement & elle fut célébrée avec la plus grande magnificence. Le Tſar, pendant la meſſe, élevant la voix, prit Dieu à témoin que, pendant ſon règne, il ne ſouffriroit pas qu'aucun de ſes ſujets languit dans la miſère, &, ſachant combien les ſignes ſenſibles ajoutent de force au diſcours, il déchira ſa chemiſe, & s'écria qu'il étoit prêt à partager tout ce qu'il poſſédoit & l'appliquer au ſoulagement des malheureux. Il n'eſt pas également certain qu'il ait promis de ne punir perſonne de mort: mais on ſait du moins qu'il n'y eut point ſous ſon règne, d'exécutions publiques. Clément par politique, implacable par intérêt, il épargna au peuple le ſpectacle révoltant des ſupplices, & fit étrangler en ſecret ceux qu'il avoit ſujet de craindre. 1599. Khilkof.

Les vices & les crimes, contraires à la vraie piété, n'ont jamais exclu la ſuperſtition. Boris fit de grandes libéralités à des égliſes & à des monaſtères & entreprit pluſieurs eſpèces de pélérinages. Un monument bizarre & durable de ſa dévotion, eſt une cloche du poids de quatre cent mille livres qu'il fit fondre, & qui fut placée dans une tour qu'il fit élever exprès dans le Kremle. Dix ans avant de monter ſur le trône, le ſeul fils qu'il avoit alors étant tombé dangereuſement malade, il lui fit boire de l'eau bénite froide

& le fit transporter dans une église, quoi-
1599. que la gelée fût alors des plus rigoureuses. L'enfant y mourut. Si cet exemple ne prouvoit pas qu'il étoit sincèrement superstieux, on pourroit croire que la religion, qu'il outrageoit par sa conduite, lui paroissoit un instrument utile à ses desseins, & qu'il n'en avoit revêtu le masque que pour se rendre plus agréable au peuple.

Il suivit le projet formé par Ivan Vassiliévitch d'éclairer la nation. Il appela d'Allemagne des médecins & des apothicaires, & fit bâtir pour eux une église luthérienne. Il fit tous ses efforts pour attirer d'Angleterre Jean Dée, mathématicien, alors très-célèbre; mais comme ce Jean Dée se mêloit de magie & d'astrologie, on ne sait s'il faut louer ou blâmer Boris d'avoir voulu posséder ce savant dans ses États. Si son règne eût été plus long, si la fin en eût été agitée de moins de troubles, il avoit dessein de mander d'Allemagne, de France & d'Angleterre des hommes instruits, pour enseigner les sciences & les langues. Animé pour les connoissances utiles & agréables, du même zèle que marqua depuis Pierre I, il fit partir pour les pays étrangers seize jeunes gens d'une bonne noblesse, pour y faire des études qui étoient encore inconnues dans leur pays. Cinq furent confiés au magistrat de Lubeck & les autres

furent placés à la cour de Charles IX, Roi de Suède. Il entretenoit conſtamment un grand nombre d'officiers étrangers. 1599.

Un Prince étranger vint alors, ſi l'on en croit les auteurs Ruſſes, chercher un aſyle & du ſervice à la Cour de Boris : mais, ſuivant les écrivains Suédois, il y fut appelé par Boris lui-même. Ce Prince étoit Guſtave, fils d'Éric XIV, Roi de Suède. Parmi le grand nombre de maîtreſſes auxquelles Éric avoit adreſſé ſes vœux inconſtans, celle qu'il avoit le plus aimée & dont il fit enfin ſon épouſe, étoit fille d'un payſan & avoit elle-même vendu des noix dans les rues de Stockholm. Elle ſe nommoit Catherine. C'eſt d'elle qu'il eut Guſtave en 1566. Le duc Jean, ayant détrôné deux ans après ſon frère Éric & étant lui-même monté ſur le trône, ordonna à l'un de ſes officiers de porter ſecrètement le petit Guſtave dans un bois, de l'y égorger & de l'enterrer. Cet enfant fut ſauvé par un gentilhomme qui le fit élever hors du pays. Il erra depuis dans différentes Cours de l'Europe. Il étoit dans la ville de Thorn, en Pruſſe, lorſqu'il fut mandé par Boris. Le Tſar avoit deſſein de lui donner en mariage ſa fille Xénie ou Axénie. Peut-être, comme on le conjecture, eſpéroit-il, par cette alliance, pouvoir unir un jour à ſes États l'Eſtonie & la Finlande. Guſtave, 1600. Muller.

reçut une lettre de Boris remplie de pro-
1600. meſſes. Il la regarda comme un titre précieux; &, dans la crainte qu'elle ne lui fût enlevée lorſqu'il ſeroit dans la puiſſance du ſouverain qui la lui avoit écrite, il la dépoſa entre les mains d'un des plus conſidérables bourgeois de Riga. Comme ſi une lettre pouvoit jamais devenir un tître valable contre un ſouverain puiſſant qui voudroit manquer à ſes promeſſes.

Le jeune Prince, à ſon arrivée, ne vit rien qui pût démentir les hautes eſpérances qu'il avoit conçues. Il fut reçu à Moskou avec les plus grands honneurs, comblé de préſens, & défrayé par la Cour de tout ſon entretien. Ce fut lui qui, le premier, fut admis à manger à une même table avec le ſouverain de Ruſſie; honneur que ces fiers Monarques n'avoient jamais accordé qu'à leurs fils. Mais le Suédois avoit, dit-on, amené avec lui une maîtreſſe, &, malgré les inſtances du Tſar, malgré l'eſpérance de ſon mariage avec la Tſarevne, il refuſa de la quitter. Il ne ſe montra pas mieux diſpoſé à répondre aux deſſeins de Boris ſur l'Eſtonie & la Finlande, quoique cependant il ne fût guères en ſon pouvoir de les contrarier ni de les ſeconder. Enfin, ajoute-t-on, preſſé d'embraſſer la religion grecque, il ne diſſimula pas ſon éloignement pour cette apoſtaſie.

Le Tſar ne trouvant en lui aucune des complaiſances auxquelles il s'étoit attendu, ſe refroidit peu à peu. Peut-être l'adroit Sapiéha, grand Chancelier de Lithuanie, & Ambaſſadeur du Roi de Pologne, négociateur auſſi délié qu'habile général, réuſſit-il par ſes intrigues à mettre la mauvaiſe intelligence entre le Tſar & le jeune Prince. Celui-ci demanda ſa retraite, employa même les menaces, & reclama, comme un traité authentique, la lettre qu'il avoit dépoſée à Riga. Boris qui pouvoit la mépriſer, parce qu'elle n'avoit d'autre force que celle qu'elle auroit emprunté de la bonne foi, employa cependant l'adreſſe pour retirer cette pièce inutile. Dès qu'il en fut maître, il ſe crut dégagé de ſa parole, & ne voulant ni renvoyer Guſtave, ni le garder à ſa Cour, ni paroître l'avoir maltraité, il lui fixa pour ſa réſidence la ville d'Ouglitch, où il le fit conduire avec honneur; il lui abandonna les revenus pour ſon entretien, & fit éprouver ſa généroſité à tous les domeſtiques de ce Prince. Ainſi, même en lui faiſant reſſentir ſa colère, il ſembloit lui accorder un bienfait: & c'eſt ſous ce dernier point de vue que les auteurs Ruſſes ont conſidéré le traitement qu'il fit à Guſtave. En effet, la ville d'Ouglitch étoit depuis long-tems un apanage que les ſouverains de la Ruſſie donnoient à leurs frères ou à leurs enfans. 1600.

Elle avoit été celui du malheureux Tſaré-
1600. vitch Dmitri. Guſtave y mourut en 1607.

Boris avoit trop de prudence pour maltraiter ouvertement le Prince de Suède, lorſqu'il appeloit dans ſes États Jean, frère du Roi de Danemark Chriſtian IV. Il ne falloit pas faire ſoupçonner que les Princes étrangers ne pouvoient en ſûreté venir en Ruſſie. Chriſtian étoit alors fort mal avec la Suède. Un ſujet bien vain, comme il arrive trop ſouvent, mettoit la méſintelligence entre les deux États : trois couronnes, que les Souverains de Suède & de Danemark prenoient également dans leurs armes, & qui déſignoient la Suède, le Danemark & la Norwège, cauſoient l'inimitié entre ces deux Puiſſances. Combien de fois des milliers d'hommes ſe ſont mutuellement égorgés pour des ſujets auſſi frivoles !

Dans ces circonſtances, Chriſtian eſpéroit tirer un grand avantage de ſon alliance avec le Tſar, & vit avec joie ſon frère déſigné pour recevoir la main d'Axénie.

Ici le ſavant Muller reprend avec juſtice le Kniaz Khilkof, qui dans ſon hiſtoire, taxe Boris d'un orgueil inſolent, parce qu'il ne vouloit pas donner ſa fille à l'un de ſes ſujets; il obſerve que ce Prince ne faiſoit que ſuivre l'exemple de ſes pré-

déceſſeurs, qui ſouvent avoient élevé jusqu'à eux quelques-unes de leur ſujettes, mais qui n'avoient jamais abaiſſé leurs filles en leur donnant des ſujets pour époux. 1600.

Boris perſuadé qu'un faſte impoſant ajoute encore à la majeſté du trône, & qu'il faut conduire les peuples par la terreur, par la magie des ſpectacles, étala toute ſa magnificence à la réception du Prince de Danemark. Il le reçut dans ſes appartemens, ayant à côté de lui ſon fils, le jeune Fedor. Le père & le fils étoient revêtus de longues robes de pourpre, brodées en diamans & en pierres précieuſes. Ils en avoient la tête & la poitrine couvertes; & les yeux n'en pouvoient ſoutenir les reflets éblouiſſans: & telle eſt la foibleſſe humaine, que les ſpectateurs étonnés rapportoient à la perſonne même des Princes cet éclat emprunté.

On dîna dans la ſalle deſtinée aux cérémonies. Le fauteuil du Tſar étoit d'or, les tables d'argent, & les marchepieds dorés. Au deſſus de la tête de Boris étoit ſuſpendue une couronne d'or & & de diamans, ſurmontée d'une horloge de ſable, emblême de la fuite rapide du tems, & de l'emploi qu'en doivent faire les ſouverains.

Des buffets en pyramides étoient ſurchargés de vaſes d'or & d'argent. Il y

avoit deux tables ; la première, qui s'ap-
1600. peloit la grande, étoit pour le Tſar & le Tſarévitch : le Prince Danois y fut admis comme l'avoit été le Prince de Suède. La ſeconde, faite en demi-lune, étoit placée devant. Les grands y étoient aſſis au côté extérieur, en ſorte qu'aucun ne tournât le dos aux Princes. Les plats au nombre de deux cents, & toutes les liqueurs, étoient d'abord préſentés ſur la grande table, & portés enſuite à l'autre. Le Tſar & ſon fils, avant de ſe ſéparer du Prince Danois, lui donnèrent les riches chaînes qu'ils avoient au cou. Ils envoyèrent en même tems chez lui de magnifiques préſens en vaiſſelle d'or, en ſuperbes étoffes & en pelleteries précieuſes.

La célébration du mariage entre le Prince Danois & la Tſarevne, fut indiquée pour le commencement de l'année ſuivante. Mais la mort enleva auparavant le jeune époux, quarante jours après ſon arrivée en Ruſſie. Les écrivains aiment à charger de toutes ſortes de crimes la mémoire des Princes reconnus pour criminels. On n'a donc pas manqué d'accuſer Boris de la mort d'un jeune homme aimable, auquel il deſtinoit ſa fille. Ce Prince, dit-on, avoit engagé l'amour des grands & du peuple, & le Tſar, craignant que la nation ne le préférât un jour à ſon propre fils, le fit empoiſonner. On

nomme même le Boyar qui lui donna le poiſon. 1600.

Mais les Danois, qui avoient accompagné le Prince en aſſez grand nombre, qui ne l'avoient pas quitté, & qui revinrent librement dans leur patrie, firent imprimer à leur retour la relation de leur voyage, & n'y répandirent aucun ſoupçon contre Boris. Le Prince Danois, dont tous les jours étoient marqués par des fêtes, ne put ſe garantir de quelque intempérance, & il paroît qu'il mourut d'une fièvre chaude, maladie ſi commune & ſi funeſte dans le Nord.

Il fut ſecouru avec les plus grands ſoins. Le Tſar lui même le viſita trois fois dans ſon lit, ordonna des prières publiques pour ſa guériſon, promit de délivrer quatre priſonniers à ſa convaleſcence, & témoigna beaucoup de regret de ſa mort. Les étrangers, qui étoient alors à Moskou, aſſurent même que les Médecins de la Cour, qui avoient vu le jeune Prince pendant ſa maladie, reſtèrent long-tems cachés, dans la crainte d'éprouver la colère du Tſar, pour n'avoir pas ſauvé un Prince qu'il regardoit déjà comme ſon gendre. Mais comme d'ordinaire un ſouverain coupable jouit de l'impunité pendant ſa vie, c'eſt peut-être une juſte punition des ſes crimes qu'ils ſoient encore exagérés après ſa mort, & que ſa

mémoire ſoit préſentée avec horreur aux
1600. Princes qui oſeroient l'imiter.

Muller. A peu près dans ce même tems, le peuple éprouvoit une horrible famine. Pendant l'été de la première année du ſiècle, il tomba de fortes pluies, & les épis, gonflés par l'humidité qui les nourriſſoit, donnèrent au laboureur l'eſpoir d'une riche moiſſon : mais des gelées inattendues empêchèrent le grain de croître & de mûrir. Le mal fut peu ſenſible l'hiver ſuivant, parce que les magaſins fournirent une
1601. ſubſiſtance abondante. Mais en 1601, on employa, pour enſemencer les terres les grains qu'avoit frappés la gelée, & ils ne ſortirent pas. On tenta d'y ſuppléer par de l'avoine qu'on ſema dans le printems, mais elle pourit dans la terre.

1602. Alors la diſette fut affreuſe ; jamais autant d'hommes n'avoient été enlevés par les plus funeſtes mortalités. Des Marge- mères dévorèrent leurs enfans qu'elles ret. avoient égorgés. On aſſure que, même en public, une femme, ne pouvant réſiſter au tourment de la faim qui la déchiroit, emporta avec les dents un morceau de la chair de ſon fils qu'elle tenoit dans ſes bras. On lui arracha, l'on ſauva ſa victime. Quatre femmes logeant enſemble, s'aviſèrent, pour ſe procurer à manger, d'appeler un homme qui avoit une charge de bois à vendre. Elle le font entrer dans leur maiſon, le maſſacrent, tuent le

le cheval qui portoit le bois, & traînent les deux cadavres dans leur cave à glace, comme on conserve en Russie le gibier & les autres provisions de bouche. Ces furies, découvertes & arrêtées, déclarèrent que ce payſan étoit le troisième homme dont elles s'étoient nourries. 1602.

On vit, dans la seule ville de Moskou, jusqu'à cent-vingt-sept mille cadavres qui furent entassés dans les rues, & ensuite enterrés dans les campagnes, sans compter tous ceux qui avoient été inhumés auparavant dans les quatre cents églises que contenoit cette ville. Un étranger, qui y étoit alors, rapporte que la famine emporta cinq cent mille hommes dans la capitale, qui paroît avoir été alors, aussi bien que le reste de la Russie, plus peuplée qu'à présent, & dont la population étoit considérablement augmentée, dans ce désastre, par la foule de malheureux qui y affluoient de toutes parts pour y trouver des secours. Idem & Khilkof. Petreius.

Il ne faut pas croire que cette disette se soit fait sentir dans tout l'État. Il étoit trop étendu pour que la même influence du ciel se répandît dans toutes ses parties. Il est du moins certain que l'Ukraine, que Kazan, Astrakan, qu'Oustioug, Viatka, la Permie, ne se ressentirent pas de la famine. La Sibérie n'étoit pas encore cultivée, & c'étoient alors ces trois dernières contrées qui la nourrissoient. Elle Muller.

reçut les transports ordinaires. Ainsi,
1602. puisque la famine désoloit la capitale, pendant que de vastes provinces jouissoient de l'abondance, il faut convenir, que, malgré les grands talens de Godounof, l'art de gouverner avoit encore bien des progrès à faire.

Mais s'il ne put apporter des remèdes assez efficaces aux maux de la patrie, il s'en montra du moins le père. Il fit élever de grands édifices en pierre, & nourrit des milliers d'hommes occupés à ces travaux. La seule ville de Smolensk reçut deux cent mille de nos livres. Il fit ordonner aux pauvres de se rassembler tous les matins sur la place, & il leur faisoit donner à chacun une aumône qu'on peut évaluer à six sols de notre monnoie. Cette charité louable, mais administrée avec trop peu de prudence, agrava encore les maux que souffroit la capitale. C'étoit elle qui attiroit des campagnes & des villes voisines des milliers d'infortunés, qui vouloient avoir part à la générosité du Souverain. Ils dévorèrent le peu de subsistance qui restoit encore, & les bienfaits mêmes du Prince cessèrent enfin par l'épuisement de la caisse.

Khilkof. Un historien avance que les domestiques de la Cour commirent alors les violences les plus criantes, par les ordres ou par la connivence du Souverain, qui même étoit présent à leurs déprédations.

Mais cette violence n'étoit-elle pas louable, si elle consistoit à faire ouvrir les greniers des riches, qui, comme l'avoue le même auteur, avoient la barbarie de recéler leurs grains & d'insulter à la misère publique? Boris força les prélats & les Boïars à lui vendre, à la moitié du prix courant, le surperflu de leurs magasins pour le distribuer au peuple: violation accidentelle du droit de propriété, prescrite & justifiée par la nécessité même. 1602.

Par une suite de la misère publique, ou par quelque autre cause inconnue, il se forma une troupe nombreuse de brigands qui infestèrent les chemins, & sur-tout ceux qui conduisoient à Moskou. Le commerce fut interrompu, les correspondences cessèrent entre les différentes parties de l'État, & personne n'avoit la hardiesse d'entreprendre les voyages les plus nécessaires. Des troupes furent envoyées à diverses reprises contre les brigands: jamais ils n'évitoient le combat, & toujours leur courage féroce les rendoit victorieux. La Cour fut obligée de les faire attaquer avec plus de forces & de régularité. L'armée Russe les rencontra près de Moskou: Khlopko, leur chef, se fit remarquer par sa valeur & par son habilité. Il rangea ses complices en bon ordre, & se montra, par ses talens, digne de commander à une troupe moins odieuse. Le Voévode de l'armée du Tsar fut tué dès Let. o miat.

la première attaque. La mort du général,
1602. au lieu de décourager ſes troupes, les remplit de fureur; elles ne penſoient qu'à périr ou à le venger; leur victoire fut complète. Mais les brigands ne s'ébranlèrent qu'après avoir vu le plus grand nombre de leurs compagnons taillés en pièces. On vouloit les prendre vifs; mais, s'ils ne purent défendre leur vie, ils ſurent du moins s'épargner la honte du ſupplice. Khlopko ſeul, affoibli par la perte de ſon ſang, tomba & fut pris. Les foibles reſtes de ſes complices ſe retirèrent vers la Petite Ruſſie; mais trop peu nombreux alors pour ſe défendre, ils ſe diſperſèrent, furent pris en détail, & reçurent la peine due à leurs crimes.

Les malheurs qui aſſiégèrent le règne de Boris ne pouvoient le diſtraire du bien de l'État. Le Tſar Ivan, qui, animé du même zèle, l'avoit oublié quelquefois pour n'écouter que ſa vengeance, avoit fait conduire priſonniers à Moskou un grand nombre de marchands Livoniens. Il en reſtoit encore du tems de Boris; ce Prince leur rendit la liberté, les encouragea à reprendre le commerce, & leur donna toutes les sûretés néceſſaires pour paſſer de Moskou en Livonie, & de Livonie à Moskou. Il fournit de ſa caiſſe, à ceux qui ſe trouvoient ſans fortune, des ſommes aſſez conſidérables pour les faire valoir à leur pro-

fit, jusqu'à ce qu'il jugeât à propos de les retirer. 1602.

Du vivant même du Tsar Fedor, il avoit travaillé à faire renaître les liaisons que les villes commerçantes de la mer Baltique avoient autrefois entretenues avec celles de Pleskof & de Novgorod, par Rével, Dorpat & Riga. Il reprit cette affaire 1603. importante quand lui-même fut monté sur le trône : il renouvella, augmenta même les priviléges des villes anséatiques, & Lubeck obtint particulièrement l'exemption de la douane.

Ami de la paix, & sûr que le meilleur moyen de la conserver, c'est d'en imposer à ses voisins, il fut attentif à maintenir ses troupes dans la discipline. Il entretenoit un grand nombre d'officiers Lithuaniens, Polonois & Allemands, vêtus à la manière de leur pays, & qui formoient les Russes à l'art de la guerre. La richesse de leurs habits témoignoit les bons traitemens qu'ils recevoient de leur nouveau maître. Il aimoit à les faire voir quand il recevoit des Ambassadeurs de quelque Prince de l'Europe. Il fit entourer Smolensk d'un mur de pierres, pour la mettre à l'abri des attaques des Polonois; il éleva des forteresses pour défendre ses frontières contre les Tatars & les Circassiens. Lef. o miat.

Nous avons, jusqu'à présent, considéré les vertus de Boris règnant : il ne faut pas

croire cependant qu'en montant sur le
1603. trône il ait dépouillé tous les vices qui l'y avoient conduit. Toujours défiant & jaloux, il se faisoit un devoir de perdre les hommes & les maisons qui lui donnoient ombrage. Ennemi des moyens violens, parce qu'ils devoient le rendre odieux, il savoit brouiller les unes avec les autres les familles qu'il craignoit, & les exciter à leur destruction mutuelle. Quand ce moyen ne réussissoit pas, il en avoit un autre qui ne manquoit jamais. Des misérables, qu'il tenoit à ses gages, corrompoient des valets à force d'argent & de promesses, & les engageoient à dénoncer, comme coupables de quelques crimes, leurs maîtres, qui étoient aussi tôt arrêtés & regardés comme convaincus. Un valet d'un Prince Chestounof donna le premier exemple de ces dénonciations illégales. Élevé au rang d'enfant boïar, qui étoit le moindre degré de la noblesse, il reçut des terres pour récompense de son infamie.

Un scélérat, que ses crimes conduisent à la fortune, ne peut manquer d'imitateurs. Souvent les domestiques de plusieurs maisons se rassembloient, convenoient de partager les profits qu'il attendoient de leur infidélité, & règloient entre eux quel seroit le dénonciateur & quel maître seroit dénoncé. Jamais ces accusations n'étoient rejetées, jamais on ne

leur oppoſoit même un foible doute : &, ſi le maître imploroit le témoignage de ſes autres valets, on les mettoit à la torture juſqu'à ce qu'ils confirmaſſent la délation calomnieuſe, ou qu'ils périſſent dans ces affreux tourmens. On en vint au point que même les gens du commun ſe dénonçoient les uns les autres, dans l'eſpoir d'obtenir quelque gratification du ſouverain. Des femmes accuſoient leurs maris, des enfans leurs pères : jamais on n'avoit vu dans la Ruſſie l'exemple d'un tel déſordre. 1603.

Quelquefois les vertus mêmes réveilloient l'humeur ſoupçonneuſe de Boris, & provoquoient ſa haine & ſa vengeance. C'eſt ce qu'éprouva Bogdan Belski, ſeigneur riche & généreux. Le Tſar le chargea, en 1599, de faire élever contre les Tatars la ville de Boriſſof, ſur la crête d'une montagne voiſine du Donets. Belski crut en cette occaſion devoir faire briller ſa magnificence. Chaque jour il traitoit les ſoldats & les travailleurs : il prodiguoit aux pauvres ſes bienfaits : il leur faiſoit diſtribuer des vivres, de l'argent, des habits. Tous célébroient ſes louanges. Le bruit en vint juſqu'à Boris, qui n'apprit qu'avec indignation qu'un autre partageoit avec lui l'amour du peuple. Il le fit arrêter, jeter en priſon & punir de mort, pour avoir ſéché les pleurs des infortunés. Il fit auſſi mou- Ibidem.

rir les nobles qui avoient été attachés au
1603. service de cet homme bienfaisant, & qui ne l'avoient pas dénoncé comme un traître.

Mais, de toutes les grandes maisons, aucune ne fut plus cruellement opprimée que celle des Romanof. Ce qui rendoit cette famille si odieuse à Boris, c'est que, du côté maternel, elle étoit, comme nous avons vu, alliée de fort près au dernier Tsar, & que le chef actuel de cette maison, Fedor Nikititch Romanof, s'étoit acquis le respect & l'amour de la nation par les qualités du corps & de l'esprit.

Fedor avoit un frère nommé Alexandre, qui avoit la charge de Cravtchei : cet office consistoit à maintenir l'ordre & la propreté sur la table du Prince, & à exercer une inspection sur les mets qu'on y servoit. Un des principaux valets d'Alexandre alla trouver un parent de Godounof, & lui déclara qu'il étoit prêt à dénoncer son maître, quoiqu'il ne le connût coupable d'aucun crime. Il demanda seulement qu'on lui prescrivît ce qu'il devoit déclarer. Le parent du Tsar lui dit d'acheter au marché toutes sortes de plantes & de racines, de les mettre secrètement dans un coffre de son maître, & d'avertir du moment où il auroit rempli sa commission.

Cela fut exécuté : on arrête toute la famille des Romanof ; les herbages sont ap-

portés, & les Romanof accusés d'avoir voulu empoisonner le Tsar. Ils furent jugés publiquement en présence du Patriarche : le dénonciateur fut en même tems témoin. Les accusés voulurent se justifier; mais des voix, sans doute achetées, s'élevèrent parmi le peuple, & ils ne purent se faire entendre : ils furent condamnés à un exil perpétuel, où la plûpart furent étranglés. Plusieurs maisons, qui leur étoient alliées, furent enveloppées de leurs ruines. Fedor Nikititch-Romanof, envoyé dans un monastère de la province d'Arkhangel, reçut malgré lui la tonsure monacale, & l'habit de Basile, sous le nom de Philarete. Sa femme Axénie fut transportée dans un village sur les bords de l'Onéga, & faite Religieuse, sous le nom de Marpha. Leur fils Mikhaïl, qui n'avoit alors que six ans, laissé auprès de sa mère, élevé à l'ombre d'un cloître, ne quittera cette triste & obscure retraite que pour monter sur le trône. 1603.

Enfin de grandes familles souffroient, humiliées, abattues par l'inquiétude du Monarque: mais la nation s'élevoit par ses soins. Déjà elle pouvoit bientôt se promettre de voir fleurir dans son sein les arts de la guerre & la paix. Déjà elle attiroit les regards de l'Europe. La Reine d'Angleterre, la fière Élisabeth, ménageoit son amitié. Une révolution inattendue, des troubles intestins d'un genre presque inoui, les

cabales & les armes des peuples voisins
1603. vont détruire les travaux d'Ivan & de Boris.

Let. o miat. Dans cette classe de la noblesse inférieure, connue sous le nom d'enfans-boïars, un nommé Izamachnia-Otrépief, vivant à Galitch, eut deux fils : Smirnoi & Bogdan. Celui-ci fut père d'Iachko ou Jacques. Il envoya cet enfant à Moskou, pour y être élevé dans l'étude des lettres. Cette étude consistoit à apprendre à lire, à écrire, & à comprendre l'Ecriture Sainte, traduite dans l'ancienne dialecte Slavonne-Russe; elle ne diffère pas beaucoup de la langue vulgaire &, dans ce tems-là, elle y ressembloit encore d'avantage.

Le jeune Iachko montra de l'esprit, de l'intelligence; & ses supérieurs, jaloux de se l'attacher, lui donnèrent, dès l'âge de quatorze ans, l'habit monastique. On n'est pas d'accord sur le monastère où il prit l'habit. Il est d'usage, dans l'Église Grecque, de changer de nom en embrassant la vie religieuse, Iachko fut appelé Grégori.

En peu de tems, il changea plusieurs fois de maisons. Enfin, il vint au Tchoudof-Monastir, à Moskou, & y fut élevé au diaconat. Le patriarche Jób entendit parler du jeune Grégori & le retira dans son palais, où il l'occupa à copier des livres. L'imprimerie, introduite par le Tsar Ivan,

avoit fait encore peu de progrès ; la presse n'avoit fourni que peu de livres, & un copiſte habile étoit alors un homme précieux. 1603.

Grégori eut occaſion à Moskou de voir des gens qui avoient connu le Tſarévitch Dmitri, & qui lui trouvèrent quelque reſſemblance avec ce malheureux Prince. Dès-lors il conclut le projet de mettre à profit ce jeu de la nature. Par des queſtions adroites, il ſe fit inſtruire de tout ce qui concernoit le Tſarévitch ; & , quand il crut en ſavoir aſſez pour jouer le rôle qu'il méditoit, il oſa déclarer à quelques amis, que lui-même étoit Dmitri, & qu'il remonteroit un jour ſur le trône de ſes ancêtres. La plûpart rirent de ſes prétentions, comme d'une folie ſans conſéquence: quelques-uns le crurent peut-être, ou par ſimplicité, ou parce qu'ils déſiroient voir vivre un rejeton de leurs anciens maîtres.

Cependant ces diſcours furent rendus au Métropolite de Roſtof, qui avoit commencé à le haïr dès qu'il l'avoit vu dans le palais du patriarche ; ſoit qu'il trouvât dans la phyſionomie du jeune Diacre quelque caractère qui lui parût ſiniſtre, ſoit qu'en effet ſa conduite ne fût pas aſſez régulière pour ſon état.

Comme ce Métropolite avoit déjà cherché inutilement à perdre Grégory dans l'eſprit du patriarche, il ne crut pas de-

voir faire, auprès de ce prélat, de nou-
1603. velles démarches, & s'adreſſa directement au Tſar. Tout défiant qu'étoit Boris, il ne crut pas avoir, dans un Moine à peine ſorti de l'enfance, un ennemi bien dangereux : il ſe contenta d'ordonner à l'un de ſes ſecrétaires, nommé Vaſſilief, de l'envoyer dans un monaſtère de province, ſous un ſupérieur ſévère.

Vaſſilief ne regarda pas cet ordre comme fort important ; il en fit part à l'un de ſes collègues, qui préciſément avoit avec Grégory quelques liaiſons de parenté, & qui l'engagea, l'on ne ſait ſous quel prétexte, à différer l'exécution.

Grégory apprit de ſon parent le danger qui le menaçoit. Il trembla de voir ſes projets de ſouveraineté enſevelis pour toujours dans une dure priſon, & vit qu'il ne lui reſtoit de ſalut que dans la fuite. Il ſe retira dans un monaſtère à Galitch, enſuite dans un autre à Mourom, & dans un autre encore à Briansk.

La facilité avec laquelle ce moine vagabond fut reçu dans pluſieurs maiſons religieuſes, ſans être pourvu d'une permiſſion par écrit de ſes ſupérieurs, montre quelle liberté, ou plutôt quelle licence, règnoit alors dans les monaſtères. On voit auſſi combien étoit lente la correſpondance du trône avec les différentes parties de l'État, puiſque même un moine ſuſpect pouvoit échapper long-tems aux pour-

ſuites du Prince, ſans chercher d'autre retraite que des couvens de différentes villes. 1603.

Grégory ou Otrépief penſoit à ſe rapprocher de la Pologne : c'étoit là qu'il eſpéroit trouver les ſecours néceſſaires pour remplir ſes deſſeins. De Briansk, il ſe rendit à Novgorod-Séverski, dans le Spaski-Monaſtir; il y fut bien recu de l'Archimandrite, qui le logea même avec lui dans ſon appartement. Il ne lui fut pas difficile de perſuader à ce ſupérieur trop confiant, qu'il avoit des parens dans la ville de Poutimle. L'Archimandrite lui accorda facilement la permiſſion d'aller leur faire une viſite, le pourvut de tout ce qui lui étoit néceſſaire pour le voyage, & lui donna même un cheval & un guide. Otrépief ſe fit accompagner de deux autres moines, vagabonds comme lui, dont il avoit fait la connoiſſance à Briansk, & qu'il avoit ou trompés ou ſéduits. Avant de partir, il laiſſa dans la cellule de l'Archimandrite, ſon bienfaiteur, un billet conçu ces termes :

„ Je ſuis le Tſaréwitch Dmitri, fils d'Ivan,
„ & quand je ſerai monté ſur le trône
„ de mes pères, je vous récompenſe-
„ rai des ſoins que vous avez pris de
„ moi ".

Les trois aventuriers, au lieu d'aller à Poutimle, prirent le chemin de Kief, qui appartenoit alors à la Pologne. Le guide crut d'abord qu'ils ſe trompoient, & vou-

loit les remettre sur la route de Pou-
1603. timle; mais ils le chassèrent durement.

Otrépief avoit le talent de plaire. Le Prince Vassili Ostrojski, Gouverneur de Kief pour le Roi, lui accorda son amitié, le retint pour faire l'office de Diacre dans son palais, & le plaça dans le célèbre Monastère Petcherski. Mais Otrépief ne put s'astreindre aux règles austères de son ordre. On découvrit bientôt qu'il mangeoit de la viande, & c'est un des plus grands crimes dont un moine du rit grec puisse se rendre coupable. Son supérieur vouloit le punir, son protecteur l'abandonna: ils ne firent tous deux que hâter l'exécution de son dessein. Il s'échappa du Monastère, entra dans la Pologne, & n'y fut pas plutôt, qu'il dépouilla l'habit monastique. C'est ce qui lui a fait donner par les Russes le surnom méprisant de *Rastriga*, moine défroqué. Pourvu d'une mémoire heureuse & d'une intelligence facile, il apprit en peu de tems la langue polonoise, qui est, comme la langue Russe, un dialecte du slavon, mais qui s'est plus écartée du caractère primitif, dont la bible Russe est le plus ancien monument.

Tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors, avançoit peu l'exécution de ses desseins. Sa retraite en Pologne ne lui offroit que la perspective de la misère, s'il ne parvenoit pas à tromper quelque homme puissant, capable de lui faire un parti. Il crut trou-

ver le protecteur qu'il cherchoit, dans le Prince Adam Vichnévetski, & se fit présenter à ce seigneur qui le reçut au nombre de ses domestiques. D'abord confondu parmi la valetaille d'une grande maison, il conçut une ruse qui devoit le faire regarder avec respect par son maître. 1603.

Il écrivit un mémoire, dans lequel il annonçoit qu'il étoit le Tsarévitch Dmitri; que les assassins, payés par Godounof pour lui ôter la vie, avoient été trompés dans leur fureur, & n'avoient frappé que le fils d'un prêtre; que, long-tems caché par des Boïars fidèles à son père, menacé enfin d'être bientôt découvert, & ne trouvant plus aucune retraite sûre dans les États gouvernés par l'usurpateur d'un trône qui ne devoit appartenir qu'au fils d'Ivan, il s'étoit vu forcé de chercher un asyle en Pologne : heureux d'y conserver au moins, dans l'état le plus abject, une vie sans cesse menacée par un tyran.

S'il avoit lui-même répandu ce mémoire, ou s'il eût raconté de vive voix la fable qu'il y avoit tracée, il n'auroit vraisemblablement séduit personne. Pour tromper plus sûrement, il falloit qu'il semblât réduit à un état dans lequel il ne prenoit plus aucun intérêt à l'opinion qu'on auroit de lui, & que l'histoire qu'il avoit controuvée, fût en apparence connue

sans son aveu. Il feignit donc d'être atteint
1603. d'une maladie mortelle & de toucher à son dernier moment: il demande un confesseur. Le prêtre arrive, il le trouve le visage pâle, les yeux éteints, la poitrine oppressée, pouvant à peine faire entendre une voix mourante. Cependant le faux moribond parvient à se confesser, &, paroissant enfin rassembler le reste de ses forces, il demande au prêtre de le faire enterrer avec honneur comme le fils d'un Tsar, lui apprend qu'il trouvera sous son matelas, après sa mort, le récit de son histoire, & le conjure de lui garder le secret jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier soupir.

Plus ce secret tenoit du merveilleux, & plus le bon prêtre étoit impatient de le rompre: d'ailleurs devoit-il, par un silence déplacé, souffrir qu'un Prince inconnu, mais d'autant plus respectable qu'il étoit plus malheureux, restât, dans ses derniers momens, négligé, sans secours, étendu sur un grabat, & confondu avec ce que renferment de plus vil les derniers rangs de la société? L'observation religieuse du secret, dans de telles circonstances, tiendroit plus de la dureté que de la vertu. Ces pensées s'offrirent rapidement au confesseur d'Otrépief, &, comme celui-ci l'avoit bien prévu, il courut annoncer au Prince Vichnévetski ce qu'il venoit d'apprendre.

Ce ſeigneur étonné ſe rend à la chambre du malade, & voyant qu'il ne peut le faire conſentir à lui déclarer lui-même ſon ſecret, il cherche dans l'endroit indiqué le mémoire dont lui a parlé le confeſſeur, le trouve, en fait lecture, & rend au fourbe tous les reſpects qui ſont dus au fils d'un ſouverain. Alors Otrépief, feignant de n'avoir plus rien à diſſimuler, montra, comme une nouvelle preuve de ſa naiſſance, une croix d'or enrichie de diamens, qu'il portoit ſur ſa poitrine, & qu'il dit avoir reçue à ſon baptême du Prince Mſtislavski, ſon parrain. C'eſt l'uſage en Ruſſie de donner aux enfans qu'on baptiſe une croix, que, du moins parmi le peuple, ils portent religieuſement toute leur vie. 1603.

Des ſoins aſſidus, de prompts ſecours, parurent bientôt rendre au faux Dmitri la ſanté qu'il n'avoit pas perdue. Il conſacra le loiſir dont il jouiſſoit à l'étude de la langue latine, de l'hiſtoire & des ſciences qui conviennent à un Souverain. Il ſe lia particulièrement avec le frère de ſon protecteur, Conſtantin Vichnévetski; celui-ci lui procura l'amitié de Mnichek, ſon beau-père, Palatin de Sendomir, homme conſidérable par ſa fortune, par ſa puiſſance & par le crédit qu'il avoit à la diète. Poveſto Samozvantſakh.

Mnichek avoit, d'un ſecond mariage, une fille nommée Marine, jeune, belle,

mais vaine ruſée, audacieuſe, dévorée
1603. d'une folle ambition, & qui, croyant voir dans Otrépief l'héritier légitime du trône de Ruſſie, conçut le deſſein de lui plaire & de règner avec lui. L'impoſteur d'émêla bientôt les ſentimens de Marine; il ne lui fut pas difficile de répondre, même avec ſincérité, à l'amour d'une belle femme, qui lui apporteroit en dot l'appui de deux maiſons des plus puiſſantes de Pologne, celle de Mnichek & celle des Vichnévetski.

Le Palatin de Sendomir découvrit leur amour; il crut lui-même qu'il étoit de ſon intérêt de le favoriſer & de ſaiſir la brillante fortune qui ſe préſentoit pour ſa fille. Il promit d'unir les deux amans: mais on convint que le mariage ſeroit différé juſqu'au tems où le Tſarévitch auroit recouvré l'héritage de ſes pères. Cette promeſſe ſuffiſoit à l'impoſteur; elle lioit à ſa cauſe le Palatin, qui, par ſon propre intérêt, ſe trouvoit engagé à lui ouvrir le chemin du trône.

La diète de Pologne s'ouvrit en 1603, Mnichek y mena le faux Dmitri. Au milieu de cette noble aſſemblée, & en préſence du Roi Sigiſmond, l'impoſteur fit le récit de ſes fauſſes aventures, &, ſe paſſionnant lui-même pour le roman qu'il inventoit, il parut ne ſe rappeler qu'avec une profonde douleur les maux qu'il n'avoit

point éprouvés, & interrompit plusieurs fois son récit par ses larmes. 1603.

On ne peut savoir si la noblesse & le Prince furent, ou, non, persuadés de la vérité de ce qu'ils entendoient; mais du moins ils refusèrent de rompre la paix que la république avoit conclue depuis peu avec la Russie. Le Roi déclara en son particulier que, lié par sa parole, il ne pouvoit l'enfreindre hautement; mais qu'il permettoit volontiers aux Seigneurs qui seroient touchés des malheurs du Tsarévitch, de le secourir en leur nom, & que même leur entreprise lui seroit agréable. D'ailleurs il rendit au protégé de Mnichek les honneurs dus au rang qu'on lui supposoit, & lui fit de riches présens en gage de son amitié.

On prétend que le faux Dmitri lui promit de céder à la Pologne la ville de Smolensk avec les dépendances de cette principauté & tout le nord de l'Ukraine. On veut aussi qu'il se soit engagé à réunir la Russie à l'église romaine. On nomme même le Jésuite qui fut, dit on, chargé par le Roi de l'instruire dans la foi catholique. Tout ces faits sont douteux; mais ils ont dû obtenir dans la Russie d'autant plus de créance, qu'ils ont été le prétexte de la fin tragique de Dmitri.

Cependant un bruit se répandit à Moskou que le dernier fils d'Ivan vivoit, & se trouvoit en Pologne. Ce bruit parvint

jusqu'à Boris, & cet usurpateur frémit. Il
1603. connoissoit l'attachement de la nation pour le sang de ses anciens maîtres, & sentoit combien pouvoit devenir redoutable un imposteur qui sauroit couvrir des couleurs de la vérité une fable agréable au peuple. Il fit passer en Pologne un espion, qui eut le bonheur de remplir sa commission sans être découvert, & qui apprit au Tsar que le prétendu Tsarévitch étoit le diacre Grégory Otrépief.

Boris avoit oublié ce moine obscur depuis qu'il avoit ordonné à Vassilief de le faire resserrer étroitement dans un monastère. Il n'avoit pas imaginé qu'un jeune religieux, qu'il avoit plutôt regardé comme un fou sans conséquence, que comme un dangereux chef de parti, pût jamais lui inspirer de crainte. Il reconnut alors que l'ennemi le plus foible peut faire trembler un usurpateur. Sa première fureur se tourna contre le secrétaire d'État Vassilief, qui avoit négligé de remplir ses ordres. Cependant il ne parut pas le punir pour l'affaire d'Otrépief; il auroit craint, en prononcant le nom de l'imposteur, de lui donner plus d'importance dans l'esprit du peuple. Vassilief fut recherché pour ses malversations dans la gestion d'une caisse qui lui étoit confiée & périt par le supplice du knout.

On sut bientôt, même à Stokholm, qu'un prétendu Tsarévitch se faisoit reconnoître

en Pologne. Le Roi de Suède, Charles IX, offrit ſes ſecours à Boris; le Tſar auroit craint, en les acceptant, de témoigner une foibleſſe dangereuſe : ils furent refuſés. 1603.

Mais malgré ſa feinte ſécurité, il fit établir un ordre de troupes depuis Smolensk juſqu'à Briansk, & défendit, ſous des peines ſévères, de laiſſer paſſer qui que ce fût de Ruſſie en Pologne & de Pologne en Ruſſie : précaution qui produiſit un mauvais effet. Le peuple reconnut que le Prince craignoit, & reſpecta d'avantage l'impoſteur. Let. o miat.

Boris ſe promit quelque tems de faire connoître la vérité au Roi de Pologne; mais Sigiſmond ne vouloit pas être détrompé. Un enfant-boïar, & un moine, ancien compagnon d'Otrépief, lui furent adreſſés par le Tſar. Au lieu de les entendre, il les fit livrer au prétendu Tſarévitch, & ces malheureux furent punis de mort. Poveſt o Samozv.

Le Tſar ne ſe rebuta pas : il fit partir pour la Pologne Smirnoi Otrépief, oncle de l'impoſteur : mais cet homme ne put obtenir nulle part aucun accès, & revint à Moskou ſans avoir rempli ſa commiſſion. Let. o miat.

Enfin le patriarche & le clergé de Ruſſie envoyèrent en députation en Pologne un nommé Poltchikof : mais cet envoyé du clergé ne fut pas mieux reçu que ceux Poveſt o Samozv.

du Prince. Il fut jeté dans les prisons de
1603. Kief par l'ordre de ce même Prince Ostrojski, qui avoit si bien connu le moine Grégori Otrépief, qui d'abord, l'avoit protégé, & qui, bientôt après, choqué de sa mauvaise conduite, l'avoit abandonné à la sévérité de l'Archimandrite du Monastère Petcherki.

Let. o miat. Cependant Mnichek & les Princes Vichnévetski, travailloient à lever une armée en faveur de leur faux Tsarévitch. En même tems les Kosaques du Don, mécontens de la sévérité de Godounof, qui les vouloit soumettre à une plus exacte discipline, ne cherchoient que l'occasion de secouer un joug insuportable pour eux. Ils apprirent par la renommée, que le légitime héritier du trône, dont ils regrettoient la mort, se trouvoit en Pologne. Ces hommes grossiers n'avoient pas besoin d'autres témoignages de l'existence du Tsarévitch, que leur haine contre le Tsar.

Dès que l'on nomma le prétendu Dmitri, ils résolurent de le reconnoître. Ils députèrent aussi tôt Koréla leur Ataman, & quelques-uns des principaux d'entr'eux, chargés de lui présenter leurs hommages. Ces députés le trouvèrent occupé de ses préparatifs contre la Russie; les troupes, qui déjà venoient se ranger autour de lui, & les secours que lui accordoient les membres les plus distingués de la noblesse Polonoise,

leur imprimèrent un nouveau reſpect. Pouvoient-ils douter que le nouveau maître qui recevoit leurs ſermens ne fût le fils d'Ivan, lorſqu'ils le voyoient reconnu par des hommes plus éclairés qu'eux? 1603.

Pendant que les ordres de Boris étoient lentement exécutés, & qu'il ne pouvoit même raſſembler des troupes ſuffiſantes pour couvrir les frontières, ſon rival étoit à la tête d'une armée de cinq mille hommes Polonais, Lithuaniens & Koſaques. Il s'approche de Tchernigof. Le Kniaz Ivan Tatief y commandoit; homme de cœur, ſujet fidèle, qui réſolut de ſe défendre juſqu'à la dernière extrêmité: mais les troupes & toute la populace de la ville ſe ſoulèvent, l'enchaînent & le livrent à Dmitri, auquel ils font ſerment de fidélité.

Leur exemple eſt ſuivi par d'autres villes. Soltykof commandoit à Poutimle. Un Prince Maſſalski & un ſecrétaire d'État l'arrêtent eux-mêmes, & l'envoient chargé de chaînes à l'impoſteur, qui reçoit en même tems un ſemblable hommage de ſix autres villes. Il n'a pas encore combattu, & déjà il ſe voit maître des frontières.

Le bruit de ſes ſuccès ſe répand en Pologne; une foule de volontaires viennent le joindre, ardens à profiter des dépouilles de la Ruſſie. Il paroît avec ces nouveaux

miers ſuccès. Il fit ſa retraite vers Poutimle avec les débris de ſes troupes, & il penſoit à retourner en Pologne. 1605.

Mais au lieu de profiter de ſon trouble, & de le pourſuivre avec acharnement, les Ruſſes prirent quelque tems de repos & perdirent des momens précieux. Peut-être cette faute n'étoit pas irréparable, ſi du moins la première marche eût été contre le rébelle : mais ils crurent plus important d'aller punir les commandans & le peuple d'une petite ville (*). Ils la trouvèrent en état de faire une vigoureuſe défenſe, & les habitans leur crièrent du haut des murs qu'ils combattroient juſqu'à la mort pour le Tſarévitch, leur Souverain légitime, contre un odieux uſurpateur. Les généraux de Boris, qui juſques-là n'avoient parlé que de ſupplices & de vengeance, ſe retirèrent honteuſement, ſans avoir oſé même riſquer une attaque.

Le Tſar change ſes généraux & non pas ſa fortune: il envoie Fedor-Chérémétef faire le ſiége de Kromy, occupée par les principaux partiſans du rébelle & par ſix mille Koſaques. Chérémétef met le feu aux fortifications, il alloit prendre la ville d'aſſaut & ſe faire un chemin à travers les flammes & les ruines; mais il avoit des traî-

(*) Rylsk.

tres parmi ſes principaux officiers : l'ar-
1605. tillerie, par le coupable manège d'un Mikhaïl-Soltykof, ne ſeconde pas ſes efforts : les Koſaques, animés par le déſeſpoir, ſe jettent ſur les aſſiégeans ; ceux-ci s'éloignent & la ville eſt ſauvée.

Pour ſurcroît de malheur, une maladie épidémique ſe répand dans les troupes : il n'y avoit point alors de Médecins dans les armées. On envoie de Moskou, après bien des délais & des conſultations, les drogues ordonnées par les médecins de la Cour. Elles ſont adminiſtrées au haſard, & tuent peut-être bien des hommes que la nature auroit ſauvés.

Le feu de la rébellion gagnoit toutes les parties de l'État & ſe répandoit dans la
Poveſt o Samozv. capitale. Les uns, affligés de l'extinction d'une illuſtre famille, qui avoit règné pendant tant de ſiècles, cherchoient à ſe perſuader que Dmitri vivoit encore, parce qu'ils le deſiroient avec ardeur : d'autres, mécontens du gouvernement actuel, ſe ſentoient quelque penchant pour le rébelle, parce qu'ils déteſtoient Boris : le plus petit nombre, perſuadés de l'impoſture du prétendu Tſarévitch, ne l'entendoient nommer qu'avec indignation : le bas peuple, toujours avide de nouveautés, & qui attend toujours du changement une meilleure ſituation, parce qu'il eſt toujours malheureux, commençoit à s'ébranler ouvertement.

Boris crut que le patriarche & le Prince Vaſſili Ivanovitch Chouiski pourroient ramener la multitude. L'un étoit vénérable par ſa dignité; le témoignage de l'autre étoit d'un grand poids, parce qu'il étoit bien inſtruit de la mort du Tſarévitch. Ils allèrent, par ſon ordre, dans les places publiques & dans les rues, aſſurer le peuple que Dmitri ne vivoit plus, & que l'uſurpateur de ſon nom étoit ce même Grégory Otrépief, qu'ils avoient vu moine dans le Tchoudof Monaſtir. Pour donner plus de force à ces témoignages, Boris y fit joindre les armes de la religion. L'impoſteur & ſes complices furent, en préſence du peuple, déclarés ſéparés de l'égliſe & livrés à l'anathême. L'horreur qui accompagne toujours cette impoſante cérémonie, remplit la multitude d'une crainte religieuſe, & rétablit cette morne tranquillité qu'inſpire la terreur. 1605.

Ce repos factice ſe ſeroit bientôt diſſipé, ſans doute, avec le ſentiment qui l'avoit fait naître. Mais le retour des premiers troubles fut encore accéléré par un évènement imprévu. Boris, ſortant de table, éprouva bientôt des douleurs violentes; il ſentit avec effroi que la mort s'approchoit & ce coupable ſuperſtitieux ſe hâte de prendre l'habit monaſtique, ſous le nom de Bogolèpe : comme s'il ſuffiſoit de revêtir une longue robe, d'une couleur obſcure, pour expier des crimes atroces.

Il ne fut malade que deux heures & mou-
1605. rut le 5 Avril 1605, après un règne de sept années.

L'opinion la plus générale est qu'il mourut empoisonné ; plusieurs ont cru qu'il s'empoisonna lui-même, prévoyant la ruine prochaine de sa puissance. Cependant il est certain que sa santé étoit depuis long-tems chancelante. Deux ans
Muller. avant sa mort, les villes anséatiques, qui sollicitoient auprès de lui le rétablissement de leurs priviléges, se hâtèrent de faire partir leurs députés, pour profiter des dispositions favorables de ce Prince, dont la fin sembloit déjà prochaine (*).

Par la mort de Boris & par les maux qui depuis déchirèrent long-tems la Russie, fut perdu tout ce que ce Prince avoit fait, à l'exemple d'Ivan, pour rendre la nation plus florissante & plus éclairée. En détestant ses vices, il faut convenir que, par son génie, il étoit digne de la puissance suprême, & regretter que la nature, en le formant pour le trône, l'ait fait naître dans un rang où il n'y pouvoit par-
Antidote. venir que par le crime. Quand les suffrages de la nation eurent mis la couronne sur la tête de l'heureux fils du moine Philarète, des flatteurs proposèrent d'exhu-

(*) M. Muller cite les mémoires de cette députation, où cette circonstance est rapportée.

mer le corps de Boris : mais le Tſar refuſa de conſentir à cette baſſe vengeance ; &, dans le cruel oppreſſeur de ſa maiſon, il ſut rendre hommage au Grand Prince. 1605.

Long-tems après, lorſque, pendant les voyages de Pierre I, on fit des réparations à la grande tour de Moskou, élevée par Boris, on eut ſoin de couvrir de plâtre l'inſcription qui s'y liſoit en l'honneur de ce Prince. Pierre le ſut, la fit rétablir, &, grand homme lui-même, il ordonna de reſpecter la mémoire d'un grand homme. Ibid.

Mais en rendant juſtice aux talens de Godounof, la poſtérité déjà indignée de ſes crimes, doit ſur-tout abhorrer ſa mémoire, s'il eſt vrai que ce ſoit ſous ſon miniſtère, pendant le règne de l'inutile Fedor, que les payſans Ruſſes ont été ſoumis au ſervage de la glèbe. Juſques-là, dit-on, il n'y avoit pas eu de ſerfs ; les domeſtiques ſervoient par contracts, & les difficultés que ces contracts faiſoient naître étoient jugées par un tribunal particulier. Mais les entrepriſes ambitieuſes d'Ivan avoient dépeuplé l'État, les payſans abandonnoient les campagnes déjà preſque déſertes ; &, devenus vagabonds, ils exerçoient ſouvent le brigandage. Pour remédier à ce mal, Fedor, ou plutôt Godounof, qui règnoit ſous ſon nom, ne trouva d'autre moyen Ibid.

que de les charger de chaînes & de les
1605. attacher à la glèbe.

Je doute cependant que le ſervage n'ait pas commencé plutôt. Je crois bien que les habitans des campagnes de Novgorod & ceux peut-être de quelques autres contrées, n'étoient pas fixés à la terre comme les plantes qu'ils cultivoient. Mais les payſans de ces Princes apanagés, dont la ſouveraineté conſiſtoit quelquefois en un village, étoient-ils maîtres de quitter les États de leurs foibles tyrans, qui, par ces émigrations, auroient riſqué de ſe voir ſans ſujets?

FEDOR BORISSOVITCH.

Poveſt o Samovz & Let. o miat.

Après la mort de Boris, Fedor ſon fils, regardé comme l'héritier légitime du trône, fut ſolemnellement proclamé Tſar par le patriarche, les Boïars & les différens ordres de l'État. A peine âgé de ſeize ans, il étoit incapable de gouverner la Ruſſie au milieu des troubles où elle été plongée.

On crut remédier à la foibleſſe de ſon âge en le mettant ſous la tutèle de ſa mère, & en donnant pour conſeils à cette princeſſe les Boïars les plus habiles & les plus fidèles à la maiſon de Godounof. Mais cette forme d'adminiſtration,

sujette à trop de lenteurs & d'incertitudes, étoit peu convenable dans ces conjonctures critiques, où l'on avoit besoin d'un chef qui fût lui-même prendre un parti vigoureux & faire exécuter ses ordres sans délai. 1605.

En vain on envoya dans toutes les villes faire prêter serment au nouveau Tsar; en vain le métropolite de Novgorod se transporta lui-même à l'armée qui étoit encore devant Kromy; il n'y trouva que des hommes fidèles en apparence: les troubles alloient renaître avec plus de force, & au calme trompeur succédèrent bientôt les plus violentes agitations.

Le doute règnoit dans tous les cœurs: les habitans des villes envoyoient reconnoître les sentimens de l'armée, & les guerriers s'informoient des dispositions des villes. La fin de ces messages mutuels fut que Rézan, Toula, Cochire & Alexin se révoltèrent à la fois contre Fedor & reconnurent le prétendu Dmitri. Basmanof lui-même, ce commandant fidèle & courageux, qui avoit si vigoureusement défendu contre lui la ville de Novgorod-Séverski, se tourna du côté du rébelle: deux Princes Golitsin suivirent son exemple; l'un d'eux se fit charger de chaînes par les confidens de son dessein, & livrer en cet état à l'imposteur; soigneux de se ménager une ressource, si le parti, qu'il sembloit Let. Moniat.

n'embraſſer que par force, étoit un jour abattu.

1605.

Le faux Tſarévitch, ſûr alors de la fortune, ſe rend à l'armée qu'on lui livroit. Le petit nombre des chefs qui étoient reſtés fidèles, avoit pris la fuite: les autres vinrent reſpectueuſement à ſa rencontre. Son arrivée fut célébrée par les acclamations de toutes les troupes; leur joie reſſembloit à l'ivreſſe. Il viſita le camp des aſſiégeans, compoſé de cent mille hommes, qui, depuis trois mois entiers, battoient inutilement, avec ſoixante & dix pièces de canons, une ville preſque ſans défenſe. Il entra dans la place, &, conſidérant le mauvais état où elle étoit réduite: „ Je reconnois, s'écria-t-il, „ dans la longue réſiſtance qu'a faite une „ ville auſſi foible, la protection que le „ Ciel accorde à ma cauſe ". Ces paroles firent une grande impreſſion ſur la multitude déjà prévenue. Elle crut que Dieu même conduiſoit ce nouveau Joas après avoir protégé ſon enfance contre les complots des méchans.

Poveſt o Samozv.

Le faux Dmitri, encore mal aſſuré du parti que prendroient les habitans de Moskou, n'oſoit ſe rendre dans cette capitale; il crut d'abord devoir y envoyer deux traîtres, qui s'étoient donnés à lui: ils partirent, & furent bientôt effrayés eux-mêmes du péril qui les menaçoit, dans une ville où tant d'hommes fidèles

Let. o miat.

à Godounof avoient choisi leur asyle ; ils s'arrêtèrent à Krasno-Célo, village considérable, voisin de Moskou, & dont les habitans commerçoient avec la capitale. Ces payſans dévaſtoient la domination des Godounof, & déjà prêts à la révolte, déjà intérieurement attachés au prétendu Tſarévitch, ils reçurent avec joie ſes émiſſaires. Ceux que le gouvernement envoya pour arrêter les deux traîtres, n'oſèrent pas même approcher de ce bourg. 1605.

Pouchkin & Pleſtchéef, c'étoit le nom des agens du rébelle, devinrent plus hardis, quand ils virent qu'on les redoutoit. A la tête des payſans armés de Kraſno-Célo, ils ſe rendent ſur la grande place de Moskou. Ils ſont renforcés en chemin par une affluence de populace qui accouroit de la ville, & même par un grand nombre de Strélits. A la prière des Boïars, le patriarche paroît au milieu du peuple & veut l'exhorter à la fidélité ; mais il ne peut ſe faire entendre, & l'on ne répond à ſa voix que par des cris ſéditieux.

Les révoltés arrêtent tous les Boïars qui étoient ſortis pour appaiſer la multitude; ils les entourent. On lit le manifeſte de l'impoſteur. L'air retentit des acclamations de la populace, & des milliers de voix ſemblent n'en former qu'une ſeule qui proclame de Tſarévitch Dmitri.

On court au palais des ſouverains, on
1605. arrête la veuve de Godounof, le Tſar ſon fils, & la Tſarevne, ſœur du jeune Prince; on les traîne dans la maiſon qu'avoit occupée Boris lorſqu'il étoit encore homme privé, on les y renferme, on les conſigne à une garde ſévère. D'autres vont en même tems arrêter tous les Godounof, les Sabourof, les Véliaminof. On pille, on raſe leurs maiſons, on dévaſte leurs fiefs & leurs villages. Ce qu'il y a de plus vil dans les derniers rangs oſe donner des fers à cette illuſtre & nombreuſe famille, élevée n'aguères au faîte de la puiſſance. Ce n'étoit donc que pour ſa propre ruine & pour le malheur de toute ſa maiſon, que Boris avoit accumulé tant de crimes!

Inſtruit de la ſoumiſſion de Moskou, Otrépief s'avance juſqu'à Toula: il y reçoit bientôt les députés de la capitale, qui viennent le reconnoître au nom des Boïars & du peuple: ils étoient accompagnés d'une foule de nobles & de gens de tous les rangs. A la tête de cette députation étoient les Princes Vorotinski & Téliatevski. En même tems arrivent les députés des Koſaques du Don. L'impoſteur, dès cet inſtant, fait connoître ſa haine pour la nobleſſe Ruſſe. Les Koſaques ſont les premiers admis à l'audience: ils chargent d'outrages les envoyés de Moskou, ils oſent même frapper cruel-

lement le Prince Téliatevski & le jeter en priſon. 1605.

La détention du Tſar & de ſa mère ne ſuffiſoit pas au rébelle; avant d'entrer à Moskou, il veut qu'ils ne ſoient plus. Il prononce leur arrêt : les princes Golitſin & Maſſalski partent pour l'exécuter. Baſmanof les ſuit avec des troupes, & ſe fait un honneur de protéger les crimes qu'ordonne un moine apoſtat qu'il ne rougit pas de ſervir.

Mais le patriarche, qui devoit tout aux Godounof, ce patriarche qui avoit chéri & protégé Grégory, mais qui devoit déteſter le faux Tſarévitch, étoit pour lui, ſans doute, un ennemi plus redoutable qu'un enfant, une femme qu'il vouloit immoler. Il falloit ou renverſer ce Pontife du trône de l'égliſe, ou renoncer à celui des Tſars. Il eſt arrêté dans ſon palais, conduit ou plutôt traîné dans la cathédrale; &, aux pieds de ces mêmes autels, d'où tant de fois il avoit, au milieu des ſes fonctions auguſtes, rempli le peuple d'une vénération religieuſe, il eſt ignominieuſement dépouillé des marques de ſa dignité. On le revêt de l'habit ordinaire des moines, & il eſt envoyé dans un obſcur monaſtère.

Les féroces ſuppôts d'Otrépief, après avoir attaqué ſans réſiſtance un homme qui ſembloit défendu par la religion même, reconnurent qu'ils pouvoient déſor-

mais tout hasarder. Golitsin & Massalski,
1606. accompagnés des deux farouches satellites pris dans l'ordre de la noblesse, & de quelques soldats, pénètrent dans ce palais consacré aux gémissemens & aux larmes, où le Tsar, tristement assis entre sa mère & sa sœur, attendoit son dernier instant.

On commence par étrangler la Tsaritse: le jeune Fedor, qu'on avoit avec peine arraché de ses bras, traîné loin d'elle dans un autre appartement, se défend long-tems contre quatre de ses assassins: enfin l'un de ces bourreaux le renverse & l'étouffe. Les corps de ces deux illustres victimes sont exposés à la vue du peuple, & l'on déclare qu'il se sont empoisonnés eux-mêmes. La jeunesse & les charmes d'Axénie sont du moins respectés. Les assassins ne portent sur elle leurs mains ensanglantées, que pour l'entraîner loin du théatre de leurs crimes, & pour l'envoyer dans un couvent de Volodimer.

Cette fille d'un souverain, destinée successivement à deux Princes illustres, passa le reste de ses jours dans les langueurs d'une pénitence involontaire, trop souvent infligée à l'innocence. On a écrit qu'elle avoit été réservée pour servir aux plaisirs brutaux du bourreau de sa famille; mais cette accusation, dictée par la haine, n'est ni vraisemblable ni

confirmée par l'ancienne chronique que nous ſuivons, & qui paroît fidelle. On peut croire que Dmitri fut un impoſteur, mais rien ne fait ſoupçonner qu'il fût adonné à de ſales débauches. 1605.

Les meurtriers de la veuve & du fils de Godounof, encore peu ſatisfaits du ſang dont ils ſont couverts, étendent leur vengeance juſques ſur les tombeaux. Le corps de Boris, arraché de ſa ſépulture, eſt expoſé long tems aux regards & aux outrages de la populace. Quand cette fureur imbécille fut aſſouvie, on daigna enfin lui accorder un peu de terre dans le cimetière d'un couvent.

OTRÉPIEF. (*)

Ou le faux Dmitri.

Aucun obſtacle n'écartoit plus l'impoſteur de la capitale. Il y fit ſolemnellement ſon entrée le 20 du mois de Juin, environné d'un nombreux cortége de la plus haute nobleſſe; les deux armées, Ruſſe & Le. o miat.

(*) Jacques Otrépief, fait moine ſous le nom de Grégory, couronné Tſar ſous celui de Dmitri Ivanovitch, eſt à préſent nommé par les Ruſſes *Grichka Raſtriga*, c'eſt-à-dire, le petit Grégoire, moine défroqué.

Polonoiſe, formoient ſa ſuite. Le clergé
1605. vint à ſa rencontre ſur la grande place avec les croix & les images. Là il deſcendit de cheval, & marcha juſqu'à la cathédrale pour rendre grace au ciel de ſon avènement au trône. Dans l'inſtant même où l'on chantoit les prières, l'armée Polonoiſe fit entendre le bruit des tambours & trompettes. Jamais en Ruſſie ces inſtrumens guerriers ne s'étoient confondus avec les chants religieux. On prit cette nouveauté pour un mépris de la religion, & elle cauſa quelque mécontentement au peuple, qui venoit de ſe livrer aux tranſports les plus vifs de la joie.

Reconnu par la plus grande partie de la nation, Otrépief voulut que la puiſſance eccléſiaſtique donnât une nouvelle force aux droits qu'il réclamoit, & que ſon rang fût conſacré par l'onction ſainte & par la couronne des Tſars. Il n'y avoit plus de patriarche : il choiſit pour remplir cette première dignité de l'égliſe, l'archevêque de Rézan. C'étoit un Grec de naiſſance, nommé Ignace, qui d'abord avoit occupé dans ſa patrie le ſiége archiépiſcopal de Chypre, & qui étoit venu en Ruſſie pour le règne de Fedor Ivanovitch. On le dépeint comme un homme fourbe & ambitieux, qui n'eſtimoit la religion qu'autant qu'elle pouvoit ſervir à ſa fortune ; prêt à la rendre, pour ſon avantage, l'inſtrument des plus cou-

Poveſt o Samozv.

pables intrigues : tel enfin qu'un impoſteur pouvoit le déſirer. Le clergé, ſoumis & tremblant, reçut ordre de l'élire : il obéit, & le faux Tſarévitch, quinze jours après ſon entrée dans la capitale, reçut, des mains de ce nouveau patriarche, la couronne des Tſars, ſous le nom de Dmitri Ivanovitch. 1605.

La dernière épouſe d'Ivan, la mère de Dmitri, vivoit encore. Le nouveau ſouverain, regardé comme ſon fils pouvoit-il la laiſſer languir dans une triſte retraite, ſur les bords du Bielozéro ? Par cette dureté, n'auroit-il pas déclaré qu'elle n'étoit pas ſa mère ? Mais s'il n'étoit qu'un mépriſable impoſteur, comment pourroit-il ſoutenir les regards d'une princeſſe auſſi vénérable par ſes malheurs que par le rang qu'elle avoit perdu, & qui ne le verroit que pour lui dire : *homme vil, tu n'ès pas mon fils.* Dmitri (c'eſt ainſi du moins qu'on le nommoit alors) Dmitri ſe flatta, dit-on, que l'infortunée Tſaritſe, vaincue par de longues ſouffrances, abattue par l'aviliſſement où elle avoit été plongée, ou ſubjuguée du moins par la crainte, reconnoîtroit ſans peine un homme qui lui rendoit ſa première fortune, & qui déjà l'avoit vengée de Boris.

Dans cette confiance, il l'envoya chercher avec honneur dans le couvent où elle languiſſoit depuis tant d'années. Il ſortit de la ville au devant d'elle. Une

grande affluence de peuple le ſuivit. Ceux
1605. qui lui étoient attachés, & ceux qui doutoient de ſa naiſſance s'empreſſoient également d'être témoins de cette entrevue. Dmitri ſe précipite dans le ſein de la Tſaritſe; ils ſe preſſent dans leurs embraſſemens mutuels, ſe mouillent des larmes du ſentiment, & la nature paroît ſe manifeſter dans leurs careſſes.

La Tſaritſe fut conduite avec pompe au monaſtère de l'Aſcenſion, où l'on avoit préparé des appartemens convenables à ſon rang.

Cependant, tous les doutes n'étoient pas encore diſſipés par le témoignage de la Princeſſe Marie. Des voix ſourdes s'élevoient encore & des gens bien inſtruits ou mal intentionnés, ſe diſoient à l'oreille qu'un impoſteur occupoit le trône. Ces bruits étoient trop dangereux pour que le Prince n'en pourſuivît pas les auteurs. Il y eut des recherches, des délations, des tortures, mais peu de ſupplices. C'eſt ce qu'on nomme les cruautés du faux Dmitri. Il eſt cependant vraiſemblable que ces actes de rigueur furent peu nombreux, puiſqu'on ne nomme que le ſeul Pètre Tourguénef qui ait été puni d'une peine capitale. Et il ne paroît pas que ce Tourguénef fût homme conſidérable. Les auteurs ne garderoient pas un pareil ſilence, ſi Dmitri avoit ſacrifié à ſa ſûreté des

têtes illuſtres (*). Il ſemble prouvé, par des témoignages certains, que la Ruſſie n'avoit jamais joui d'un règne plus doux. 1605.

Les chroniques, même en le calomniant, ont conſervé un exemple bien frappant de ſa clémence. Le Prince Vaſſili Ivanovitch Chouiski devoit être abſolument ſon ennemi capital. En effet, ſi Dmitri étoit le fils d'Ivan, Chouiski ne pouvoit le reconnoître, ſans avouer que lui-même s'étoit déshonoré par la plus baſſe fourberie & la plus indigne connivence avec Boris, en déclarant qu'il avoit examiné de ſes yeux, & reconnu le corps du Tſarévitch. Mais ſi le trône étoit occupé par un moine apoſtat, Chouiski, que cet impoſteur ne pouvoit tromper,

(*) Voici, ſur les cruautés de Dmitri, tout ce que dit la chronique: les autres écrivains n'ont fait qu'en paraphraſer le texte: „les hommes de Moskou virent ſur eux l'oppreſſion, & ils ſe parlerent l'un à l'autre. Et cet enragé en fit arrêter pluſieurs, & les tortura par différentes tortures. Et les uns ne ſouffrant point les tourmens ſe chargèrent eux-mêmes: les autres tinrent ferme; d'autres traitèrent hardiment le tyran d'apoſtat. Il les fit mettre en priſon, il fit couper la tête à Pètre Tourguénef, il fit beaucoup de maux, enſorte que la langue humaine ne peut raconter ſa méchante vie". *Let. o miat.* Comment, ſi Dmitri avoit un caractère féroce, fit-il ſeulement mettre en priſon ceux qui le traitèrent d'apoſtat? Comment ne punit-il de mort qu'un ſeul homme, plus coupable, apparemment, que les autres? Des épithètes outrageantes ne ſignifient rien en hiſtoire: nous ne pouvons connoître que par des faits le caractère des hommes.

ne lui devoit obéir qu'en frémiſſant.

1605. Auſſi découvrit-on bientôt qu'il s'étoit fait un parti, & qu'il conſpiroit contre les jours du ſouverain. Il fut arrêté avec ſes complices. Dmitri voulut que leur arrêt fût prononcé avec la plus grande ſolemnité: il ne leur donna pas pour juges des Boïars & des Grands, toujours trop ſuſpects d'être vendus au Prince. Il les fit amener devant ſon palais, & les ſoumit au jugement du peuple. Chouiski, convaincu d'avoir formé le complot dont il étoit accuſé, fut unanimément condamné à mort, &, ce qui prouve la douceur de ce règne, qu'on nomme tyrannique, ſes complices ne furent condamnés qu'à la priſon.

L'arrêt porté contre Chouiski ne fut même pas exécuté. La veuve d'Ivan, d'accord, ſans doute, avec celui qu'elle nommoit ſon fils, lui demanda la grace du coupable. Dmitri, qui vouloit pardonner, parut ſe laiſſer fléchir. La peine de Chouiski fut commuée en une priſon; il ne tarda même point à obtenir ſa grace, & rentra dans toutes ſes dignités. Dmitri eſpéroit ſans doute gagner les cœurs par cette indulgence, & elle fut la cauſe de ſa perte: tant il eſt difficile aux Souverains de connoître quand il eſt de leur intérêt de pardonner ou de punir.

Le Tſar (car enfin ce titre lui avoit été

ſolemnellement décerné); le Tſar, dis-
je, ſe croyant affermi ſur le trône, en- 1605.
voya en Pologne, avec la qualité d'Am-
baſſadeur, le ſecrétaire d'État Vlaſſief.
C'étoit un homme d'eſprit, accoutumé Povest o
au maniement des affaires, qui avoit Samozv.
déjà rempli avec ſuccès des commiſſions
importantes, & qui même s'étoit acquis
l'eſtime des Polonois. Il étoit chargé de
ſolliciter un traité d'alliance avec le Roi
de Pologne, ſpécialement contre les
Turcs: mais Sigiſmond s'excuſa ſur ce
qu'il ne pouvoit rien faire ſans le con-
ſentement de la Diète, & promit d'y pro-
poſer cette affaire lorſqu'elle ſeroit aſſem-
blée.

Vlaſſief étoit auſſi chargé de demander
en mariage pour ſon maître la fille du
Palatin de Sendomir. Les noces de Sigiſ-
mond avec Conſtance, Archiducheſſe
d'Autriche, avoient alors attiré à Crако-
vie un grand nombre de nobles Polo-
nois. Ce fut en leur préſence que l'Am- 22 Nov.
baſſadeur Ruſſe, fiança, au nom de ſon
maître, la fille de Mnichek: la bénédic-
tion leur fut donnée par le cardinal Mat-
ſiovski, évêque de Cracovie, au grand
ſcandale des Ruſſes, qui conſervoient
contre l'égliſe Romaine la haine la plus
violente.

Marine ne fit ſon entrée que le premier 1606.
de Mai 1606; ſon père l'accompagnoit, Let. o
ſon futur époux étoit allé au devant d'elle miat.

jusqu'à Mojaïsk. Elle reçut par tout les
1606. honneurs dignes du rang qu'elle alloit occuper, & les habitans de Moskou se piquèrent de célébrer son entrée dans la capitale avec la plus grande magnificence. Cette pompe, ces acclamations, cette allégresse qui sembloit générale, lui donnoient l'espérance du sort le plus heureux : espérance mensongère, à laquelle va bientôt succèder le malheur.

Elle fut d'abord conduite au palais des Tsars, elle y reçut les complimens de la première noblesse, & se rendit ensuite auprès de la Tsaritse Marie dans le couvent de l'Ascension, où elle devoit rester jusqu'à la célébration de son mariage.

Povest o Samozv. Soit que Mnichek voulût faire parade aux yeux des Russes de sa fortune & de sa puissance ; soit qu'il eût dessein de procurer à son gendre une garde fidelle ; il s'étoit fait accompagner de quatre mille Polonois. Cette foule d'étrangers en armes remplit le peuple de crainte & de soupçon. Le Tsar s'aliéna encore plus les cœurs par une galanterie inconnue aux Russes, & qu'ils regardoient comme criminelle : chaque jour il faisoit à Marine des visites assidues ; &, pour charmer l'ennui qu'elle éprouvoit dans la solitude, il faisoit exécuter de la musique dans ses appartemens, il lui donnoit des bals, il dansoit avec elle. Ces plaisirs délicats étoient autant de crimes aux yeux

d'un peuple agreſte; qui, dans ſa farouche dévotion, ne ſe permettoit que des plaiſirs crapuleux. On obſervoit avec indignation que ces divertiſſemens profanes ſe donnoient dans un monaſtère; on les regardoit comme des ſacriléges, & le Souverain, qui ordonnoit cette profanation des ſaints lieux, paſſoit pour un Catholique Romain. 1606.

En même tems arrivèrent des Ambaſſadeurs de Sigiſmond, qui demandèrent à la fois au Tſar la ceſſion de Smolensk & de quelques autres contrées, & des ſecours contre les Tatars de Crimée. Comme ces barbares étoient également les ennemis de la Ruſſie & de la Pologne, Dmitri promit de leur faire la guerre conjointément avec Sigiſmond; mais il ajouta avec fermeté qu'on ne le feroit jamais conſentir à démembrer ſes États. Cependant on ne voulut reconnoître que de l'hypocriſie dans ce refus; on s'obſtinoit à lire dans ſon cœur; on ſoutenoit qu'il accorderoit un jour ce qu'il affectoit de refuſer, & on lui faiſoit un crime d'une alliance même utile à la patrie. Let. o miat.

Tout en lui révoltoit la nation. Il avoit adopté en Pologne des mœurs étrangères: il ne pouvoit cacher ſon mépris pour les manières des Ruſſes; & le mépris ne ſe pardonne jamais. Il admettoit auprès de ſa perſonne des prêtres & des moines catholiques; & les catholiques n'étoient Margeret & Hiſt. M. S.

pas même regardés comme Chrétiens. Il
1606. avoit de la muſique à ſa table, & l'on avoit toujours vu règner à la table des Tſars le recueillement d'un réfectoire de Moines. Il ſe promenoit dans l'étendue du Kremle & dans les rues de Moskou, accompagné ſeulement de quelques gentils-hommes, & les Tſars ne ſe montroient qu'environnés du plus brillant cortége, & dans l'appareil le plus impoſant. Il étoit familier avec les grands; il dépoſoit l'orgueil du rang ſuprême, & traitoit les Seigneurs comme ſes égaux, comme ſes amis : les Tſars, renfermés dans leur triſte gravité, ne ſe laiſſoient voir à la Cour qu'avec un front ſévère & menaçant. On le regardoit comme un homme né pour la baſſeſſe, indigne de règner, incapable même de repréſenter le perſonnage de ſouverain.

3 Mai. Let. o miat. Enfin arriva le jour deſtiné au mariage de Dmitri. Le patriarche mit la couronne des Tſars ſur la tête de Marine. Cette cérémonie, contraire aux anciens uſages, fut regardée comme un attentat contre les loix; & la permiſſion qu'eurent les étrangers d'entrer dans l'égliſe, comme une inſulte faite à la religion. (*) Si l'on

(*) La chronique appelle ici les catholiques Romains, *Latins non baptiſés*. Les Ruſſes ne croyoient pas qu'il pût y avoir de baptême ſans immerſion.

en croit des auteurs modernes, les Ruſſes eurent encore à ſe plaindre d'une nouvelle offenſe, d'autant plus ſenſible qu'elle attaquoit l'amour propre. Dans le feſtin qui ſuivit les noces, ils eurent l'humiliation d'être moins honorablement placés que les Polonois. Livrés d'abord tout entiers aux plaiſirs de la table, & plongés bientôt dans l'ivreſſe, ils firent peu d'attention à cette inſulte; mais les réflexions vinrent enſuite, & les cœurs reſtèrent ulcérés. 1606.

Ce fait eſt réfuté par le journal authentique de la Cour, qui s'eſt conſervé juſqu'à préſent. On y voit que les Grands Seigneurs Ruſſes furent placés au repas de noces ſuivant l'ancienne étiquette. Il eſt vrai que les Ambaſſadeurs de Pologne aſſiſtèrent au mariage, & apportèrent les préſens d'uſage. Mais ils n'eurent que la place accordée par l'étiquette aux miniſtres étrangers, & ils témoignèrent leur mécontentement. Tous les Seigneurs qui remplirent des fonctions à cette fête, tous ceux qui furent déſignés pour y aſſiſter, ſont nommés dans le journal : c'étoient des hommes des premières maiſons de Ruſſie, & il n'y eut aucun étranger. Chouiski, le même qui dès lors tramoit contre la vie du Tſar, eut les premiers honneurs, & ſes parens furent préférés même aux Nagui, qui paſſoient pour les parens de Dmitri. Peut-être, ſoit Drevniaia. Vivliophica.

dans le palais, soit dans les places de
1606. Moskou, y eut-il quelques tables dressées pour le peuple, où les Polonois prirent les premières places, & se rendirent odieux par leur insolence. Peut-être s'agit-il aussi de quelques repas qui furent donnés les jours suivans.

Povest o Samozv. Il est certain du moins que les Polonois ne cherchoient point à calmer la haine qu'ils auroient encore inspirée quand ils n'auroient eu contr'eux qu'une religion, une langue & des mœurs différentes de celles du pays. Fiers de la protection du Souverain, qu'ils rendoient odieux, ils se montroient eux-mêmes des tyrans. Les grands affectoient en toute occasion le plus profond mépris pour les seigneurs Russes; & les moindres Polonois qui se trouvoient à Moskou, usurpoient le droit d'outrager la nation. Échauffés par les liqueurs fortes, sur-tout pendant les fêtes du mariage, ils parcouroient toute la ville comme des furieux, insultoient, dépouilloient, battoient les passans, enfonçoient les portes mêmes des maisons, & faisoient éprouver aux femmes & aux filles leurs brutales violences.

Des Strélits, indignés de tant d'outrages, dont ils accusoient le Souverain, & plus encore de ce qu'on bâtissoit une église pour les Catholiques, conjurèrent contre le Prince. Trahis par un des leurs, con-

conduits devant Baſmanof, ils furent aiſément convaincus du complot qu'ils avoient tramé. Mikoulin, chef de cette milice, n'eut pas entendu plutôt leur aveu, qu'il les fit maſſacrer par ceux de leurs compagnons qui lui étoient reſtés fidèles. Lui-même en tua un grand nombre de ſa main. Dmitri condamna cette exécution violente, & l'on n'en crut pas moins que lui-même l'avoit ordonnée. 1606.

Mais pendant que la Cour ſe livroit aux plaiſirs, il ſe formoit une trame bien plus dangereuſe. Chouiski profitoit du pardon qu'il avoit obtenu, pour former une nouvelle conſpiration. Au milieu de ces brillantes fêtes, par leſquelles on célébroit le mariage & le couronnement du Souverain, il épioit le moment de le maſſacrer.

Dmitri apprit que déjà quinze mille hommes étoient ouvertement révoltés. Il craignit d'augmenter le mal par des ordres ſévères; il fit ſeulement avertir les Polonois de ſe tenir prêts à ſe défendre, & les Strélits, avec quatre compagnies de ſes gardes, furent commandés auprès de ſa perſonne. Cela ſe paſſoit le 14 de Mai, &, pour diſſimuler ſes craintes, il indiqua pour le 18 un bal maſqué; il devoit donner le même jour au public le ſpectacle de l'attaque & la défenſe d'une place. On avoit conſtruit pour cette fête une citadelle de bois, &

l'on y avoit amené une grande quantité
1606. de canons.

On prétend que le Tſar, inſtruit du danger qui le menaçoit, avoit réſolu de changer ces jeux en une exécution ſanglante. On auroit tiré ſur le peuple du haut de la citadelle, tandis que les Polonois auroient maſſacré les ſeigneurs invités à ce ſpectacle.

17 Mai. Mais, dès la nuit du 17, Chouiski raſſembla dans ſa maiſon ſes parens, ſes amis, & leurs domeſtiques. Il leur parla avec véhémence, il les remplit de haine pour un vil impoſteur, un moine impie, qui avoit en même tems dépouillé l'habit de ſon ordre & la foi de ſes pères; il ajouta qu'il étoit tems de venger l'État & Dieu même. Tous s'écrièrent à la fois qu'ils étoient prêts à mourir pour la patrie & la religion. Ils s'arment à la hâte, courent ſonner le tocſin, le peuple ſe rend autour d'eux, &, comme il a reconnu ſans examen le Tſarévitch, il jure auſſi, ſans examen, la mort de l'impoſteur.

Le Tſar dormoit profondément. Des quatre compagnies des gardes qu'il avoit formées, il n'avoit conſervé auprès de lui que trente hommes; lui qui auroit pu retenir tous les Polonois & tous les Koſaques qu'il avoit ordinairement auprès de ſa perſonne; lui qui, avec un peu de précaution, auroit pu braver tous ſes enne-

mis. Sans doute, malgré les avis qu'on lui avoit donnés, il avoit déjà perdu tous les soupçons. 1606.

Cette sécurité étoit imprudente; mais elle paroît contredire le dessein qu'on lui prête de faire massacrer le lendemain les grands & le peuple. Il semble plutôt qu'il n'avoit regardé la révolte dont on l'avoit averti, que comme une émeute passagère, qu'il croit déjà dissipée. Basmanof, qui passoit la nuit auprès de lui, entend le son des cloches, & le réveille. Bientôt les cris du peuple, qui s'avance vers le palais, annoncent que la révolte est générale. Chouiski marche à la tête de de cette multitude, tenant une épée d'une main & de l'autre une croix. A l'aspect de ce signe révéré, la populace se croit conduite par Dieu même, & reconnoît la voix du ciel dans celle de Chouiski.

Dmitri se lève à la hâte, il s'avance sur le vestibule de son palais, il espère en imposer au peuple par sa présence; mais son aspect ne fait qu'irriter d'avantage la multitude. A peine il peut prononcer quelques mots qui ne sont pas entendus; il voit qu'en un instant toute sa puissance est évanouie, & se retire dans l'attente du sort le plus affreux. Basmanof montre un zèle au dessus du danger, & ne fait craindre que pour son maître. Il apperçoit quelques Boïars qui semblent plus tranquilles que la foule effrénée qui les

environne. Il s'avance vers eux avec cou-
1606. rage, il les exhorte à garder leurs ſermens & à contenir le peuple par leurs diſcours & par leur exemple. Il reçoit pour réponſe un coup de poignard, & tombe aux pieds de Tatiſtchef qui l'a frappé; de ce même Tatiſtchef, qui avoit grièvement offenſé le Tſar, qui devoit être puni, & qui n'avoit dû qu'à Baſmanof ſa liberté. Une foule de furieux ſe jette ſur le corps inanimé de ce malheureux, trop fidèle au maître qu'il a choiſi, & chacun ſe diſpute l'honneur de lui donner de nouveaux coups.

Le peuple abandonne enfin cette première victime, & briſe les portes du palais des Tſars: en vain les gardes veulent défendre les paſſages; ils ſont aiſément repouſſés. Dmitri court aux appartemens les plus reculés; il cherche s'il ne lui reſte pas quelque moyen de fuir, & trouve toutes les iſſues occupées par les ſéditieux. Une croiſée donne ſur une petite cour; il l'apperçoit, s'y précipite, ſe caſſe une jambe & ſe fait une profonde bleſſure à la tête. Aux cris que lui arrache la douleur, accourent quelques-uns de ſes gardes, quelques Strélits & même des gens du peuple, qui ne ſentent plus que de la pitié pour l'homme ſouffrant qui les implore. Ils le portent dans ſon palais. Les gardes & les Strélits jurent de mourir pour le défendre.

Ils écoutent cependant avec reſpect les Boïars qui les exhortent à leur livrer un traître que l'impoſture a ſeule placé ſur le trône : mais, en accordant ce qu'ils doivent au rang de ces ſeigneurs, ils n'en reſtent pas moins fermes dans le devoir; ils répondent qu'ils reconnoiſſent dans leur Prince le fils d'Ivan, & qu'ils doivent répandre pour lui tout leur ſang. Cette réponſe courageuſe eſt entendue par quelque gens du peuple, & paſſe de bouche en bouche. Les fureurs de la multitude s'appaiſent : le doute gagne les eſprits, & les grands commencent à devenir ſuſpects. 1606.

Ils s'apperçoivent que leur trame va ſe rompre, que le Tſar va reprendre ſon autorité, & que ſes premiers ordres ſeront les arrêts de leur mort. Ils élèvent la voix, ils louent la fidélité des ſoldats & du peuple, & propoſent d'aller ſupplier la Tſaritſe, veuve d'Ivan, de découvrir la vérité. Tout le monde ſe rend à cet avis. Chouiski, qu'on n'auroit pas dû charger de cette commiſſion, court avec quelques amis au monaſtère où vivoit cette Princeſſe. Ils reviennent bientôt, ils annoncent qu'elle a déſavoué le ſcélérat qui l'oſe appeler ſa mère, & qu'elle déclare ne l'avoir nommé ſon fils que par la crainte de la mort. Letomiat.

Ces paroles raniment une fureur mal éteinte. Les gardes eux-mêmes, les ſtré- Poveſtoſamozv.

lits, honteux d'avoir pris la défenſe d'un
1606. impoſteur, ſe retirent. Le peuple jure la mort du lâche Otrépief, ſe jette ſur lui & le fait expirer ſous mille coups. Son corps fut brûlé, après être reſté trois jours expoſé ſur la place.

Pendant cette exécution, une partie du peuple s'étant diviſé en pluſieurs bandes, couroit toutes les rues, & maſſacroit les Polonois qu'ils pouvoient rencontrer, & les Ruſſes mêmes qui portoient l'habit de cette nation. On forçoit les maiſons qu'habitoient des gens ſuſpects. D'autres bandes ſe précipitèrent dans l'appartement qu'occupoit Marine, la fille de Mnichek. Mais cette infortunée, qui n'avoit reçu la couronne que pour éprouver quelques jours après un tel revers, ſe cacha ſous la robe d'une de ſes dames d'honneur, Polonnoiſe & fort avancée en âge. Le peuple, retenu par la préſence de quelques Boïars, n'oſa faire aux dames aucun outrage & ſe retira ſans trouver ſa victime.

Le Voévode de Sendomir & les autres grands ſeigneurs Polonois, qui avoient avec eux un grand nombre de gens armés, réſolurent de ſe défendre avec vigueur. Déjà l'on avoit fait conduire du canon devant la maiſon de Godounof qu'ils occupoient; mais Chouiſhi, accompagné des principaux Boïars, vint arrêter la fureur du peuple. C'eſt ainſi que furent

sauvés Mnichek, son fils, & l'Ambassadeur de Pologne. Ils se rendirent à Chouiski, qui leur promit toute sûreté pour leur personne. La révolte ne dura que huit à dix heures; & la nuit suivante, il règna dans la ville un si profond repos, qu'on n'auroit pu croire qu'elle avoit été précédée d'un jour si terrible. 1606.

Les étrangers qui ont écrit l'histoire du faux Dmitri, ne s'accordent pas, dans toutes les circonstances, avec le récit que je viens de faire. J'ai suivi surtout une chronique dont l'auteur vivoit à peu près dans le tems dont il a tracé l'histoire. Il est fidèle & bien instruit de tous les évènemens qui ont été connus du public. Quant aux anecdotes secrètes, dont les acteurs eurent un puissant intérêt à cacher la vérité, il a suivi l'opinion générale, & il a dit, non, peut-être ce qui étoit, mais ce que l'on pensoit & ce qu'il croyoit lui-même. Sa persuasion intime ne lui permettoit pas de discuter des faits sur lesquels il n'avoit aucun doute. Pour nous, qui ne pouvons avoir sur ces évènemens, qui nous sont étrangers, aucun préjugé ni aucune passion, nous trouvons quelques obscurités dans ce qui lui sembloit incontestable, & nous demandons: Est-il bien vrai que celui qui règna sous le nom de Dmitri Ivanovitch, fût un imposteur?

S'il est vrai qu'au milieu du jour, l'in-

[redacted]fâme Volokhova ait livré à Danilo, fils
1606. bien digne de ſa cruelle mère, le jeune, Tſarévitch; ſi ce Danilo, ſi le féroce Bitiagovki, qui devoient bien connoître le jeune Prince, furent les premiers à le frapper; ils ne purent ſe méprendre ſur leur victime & Dmitri tomba ſous leurs coups.

Mais ces circonſtances ſont-elles bien confirmées? Tous les aſſaſſins du Tſarévitch furent maſſacrés preſqu'auſſi tôt qu'ils eurent commis le crime. Ils n'ont point été interrogés, on n'a rien ſu de leur bouche. Un ſonneur de la Cathédrale fut témoin du meurtre de Dmitri. Mais qui a reçu ſon témoignage? eſt-il même certain que ce témoin ait exiſté? Si les aſſaſſins furent trompés, n'a-t-il pas pu l'être lui-même, & prendre pour le Tſarévitch un enfant du même âge? Ne convient-on pas que Boris ſupprima les détails de cette horrible affaire; qu'il trompa le Tſar & la Cour? Le public fut donc alors mal inſtruit des circonſtances de cet évènement & le tems n'a pu y ajouter que de nouvelles obſcurités. D'ailleurs, comme le dit Mageret, on obſervoit en Ruſſie un ſecret ſi profond ſur toutes les affaires, qu'il étoit fort difficile d'apprendre la vérité de ce qu'on n'avoit pas vu de ſes yeux.

Mais Chouiski, mais Cléchnin furent envoyés à Ouglitch par Boris; ils virent

& reconnurent le corps du Tſarévitch & lui rendirent les honneurs funèbres Eh ! 1606.
ſait-on ce qu'ont vu ces deux émiſſaires de Boris, ce qu'ils lui ont rapporté en ſecret ? Le corps même qu'ils examinèrent, défiguré par des bleſſures, & gardé long-tems ſans être embaumé, devoit être méconnoiſſable. On ignore abſolument ce qu'ils ont découvert & ce qu'ils ont penſé. S'ils ont débité à leur retour une fable concertée entr'eux & le miniſtre, ils n'ont pu dans la ſuite faire connoître la vérité, ſans avouer qu'ils avoient été des fourbes, vendus à un ſcélérat.

Suppoſons qu'ils euſſent appris à Ouglitch que le jeune Prince avoit été ſouſtrait à la fureur de ſes aſſaſſins. Il étoit de l'intérêt de Boris de cacher ce ſecret & de confirmer la nouvelle, déjà répandue, de la mort du Tſarévitch, en attendant qu'il pût découvrir ſa retraite, & lui porter des coups plus ſûrs.

Bien des détails de l'attentat commis à Ouglitch, devoient avoir échappé même aux habitans de cette ville. Cependant ils en ſavoient encore trop, & ceux qu'on ne fit pas périr, furent relégués en Sibérie, ſous différens prétextes.

Tout ce qu'on apprit dans le tems, c'eſt que le Tſarévitch étoit mort. Quelques perſonnes ſoupçonnèrent qu'il avoit été ſacrifié à l'ambition de Boris : mais ce ſoupçon ne fut pas général, puiſqu'on

aimoit le ſang des anciens ſouverains &
1606. que cependant Boris conſerva toujours un parti conſidérable dans les différentes claſſes de la nation.

On ne put témoigner aucune curioſité ſur le ſort du jeune Dmitri pendant le règne de Fedor, ni pendant celui de Boris. Il falloit croire alors qu'il s'étoit tué lui-même. Enſuite le faux ou vrai Dmitri monta ſur le trône, & il n'étoit pas permis de douter qu'il fût le Tſarévitch, fils d'Ivan. Sous le règne de Chouiski, on étoit mauvais citoyen, ſ'il on n'avouoit pas que ce même Tſarévitch, encore enfant, avoit été aſſaſſiné par ordre de Godounof. Sous toutes ces époques, trop de paſſions s'oppoſoient à la recherche de la vérité, & elle laiſſa dans la ſuite trop peu de traces, pour qu'on pût remonter juſqu'à elle.

On pourroit donc, à la rigueur, ſoupçonner que le Tſarévitch échappa aux fureurs de Boris, par des moyens qu'on voudroit en vain pénétrer. On l'aura fait paſſer enſuite pour le fils d'un gentilhomme obſcur, & c'eſt en cette qualité qu'il aura pris l'habit monaſtique. Ainſi c'eſt une vaine objection contre ſa naiſſance, de dire qu'on l'avoit vu diacre au Tchoudof. Il pouvoit avoir été moine, ſans en être moins le fils d'un Tſar. Bogdan Otrépief, regardé comme ſon père, n'aura été qu'un honnête homme, digne de la con-

fiance des citoyens vertueux qui avoient sauvé le jeune Prince. 1606.

Ce qui, dit-on, inſpira au moine Grégory l'idée de ſe faire paſſer pour le Tſarévitch, fut la reſſemblance qu'on lui trouvoit avec ce Prince. Mais j'ai vu ſon portrait, qui eſt conſervé, ou plutôt négligé, à l'académie des ſciences de Saint-Pétersbourg. Son front large, ſon viſage court, ſes lèvres épaiſſes, deux fortes verrues ſur la joue droite, donnoient à ſa phyſionomie un caractère particulier, qu'il eſt peu vraiſemblable que la nature ait répété deux fois dans le même tems.

Le plus fort témoignage, le plus irréprochable qu'on pouvoit deſirer en faveur du Tſarévitch méconnu, étoit celui de ſa mère. Elle le lui rendit hautement, en préſence d'un peuple nombreux.

Elle ne lui rendit peut-être ce témoignage que par la crainte de la mort! mais ne ſent-on pas que, par l'imputation de cette lâcheté criminelle, on dégrade une Princeſſe à qui d'ailleurs l'hiſtoire ne fait aucun reproche? On la ſuppoſe aſſez vile pour avoir ſacrifié l'état à un fourbe digne du dernier ſupplice.

Si le Tſar étoit un impoſteur, comment oſa-t-il aller au devant de la Tſaritſe, veuve d'Ivan; braver ſa préſence, en face d'un peuple curieux & d'un grand nombre de Boïars; s'expoſer à la voir

reculer d'horreur à ſon approche, &
1607. n'ouvrir la bouche que pour l'accabler de tous les noms qu'il méritoit?

Il prévoyoit, dit-on, que la Princeſſe, abattue par le malheur & par la crainte, n'héſiteroit pas à le reconnoître. Aſſurément l'impoſteur étoit bien hardi, ou plutôt bien abſurde, de s'expoſer à un tel danger ſur une auſſi foible conjecture.

On ſuppoſera donc que le faux Dmitri aura donné à celui qu'il députoit à la Princeſſe, un ordre de preſſentir ſes diſpoſitions, de la ſéduire par des promeſſes, de l'intimider par des menaces. Il aura parlé à peu près en ces termes à ſon confident: „ Tu vois en ton maître un ſcélérat qui t'a trompé, qui ſe joue de „ toute la nation. Le Tſarévitch eſt „ mort; je ne ſuis qu'un homme obſcur „ qui uſurpe ſon nom pour règner: vas „ trouver ſa mère; ordonne-lui de me „ reconnoître, emploie pour la ſoumettre, pour l'avilir, tous les moyens „ dignes d'un monſtre tel que moi ". Qu'on adouciſſe les termes, le fonds ſera toujours le même, & une ſemblable confidence ne ſe trouve que dans de mauvaiſes tragédies.

Mais ajoute-t-on enfin, la Tſaritſe a déſavoué l'impoſteur, lorſque, prêt à périr par la juſte vengeance de la nation, il ceſſoit d'être redoutable.

Elle l'a déſavoué? d'où le ſait-on? de

Chouiski & de ſes partiſans. Si l'on vouloit ſavoir la vérité de la bouche de cette Princeſſe, il falloit lui envoyer des hommes ſans intérêt & ſans paſſion. Chouiski devoit haïr le Tſar, quel qu'il fût : il aſpiroit au trône ; il s'étoit fait autrefois connoître par le plus lâche menſonge pour mériter la faveur d'un aſſaſſin puiſſant : & c'eſt lui dont on cite le témoignage. 1606.

Si Dmitri n'étoit pas né pour le trône, il ſemble du moins qu'il étoit digne d'y monter. Margeret, gentilhomme François qui l'a ſervi, dit qu'il avoit de l'eſprit, de l'agilité, de la force. Facile à s'emporter, plus facile encore à s'appaiſer ; la clémence faiſoit ſon caractère. Généreux, animé d'un noble enthouſiaſme pour la gloire, plein de reſpect pour la poſtérité, qui l'a traité, peut-être, avec trop d'ingratitude, il devoit être capable de grandes choſes. Un mot ſuffit à ſon éloge : c'eſt qu'il aimoit notre Roi Henri IV, & qu'il avoit déjà nommé un ambaſſadeur, qu'il vouloit envoyer à ce Prince.

Pluſieurs des objections que j'ai haſardées contre l'impoſture d'Otrépief me paroiſſent d'une grande force ; je n'oſerois cependant décider la queſtion. Pour juger ce grand procès, il faudroit avoir des pièces que vraiſemblablement on ne trouvera jamais.

Il eſt du moins certain que ſi le faux ou vrai Dmitri s'étoit venge de la première

conjuration de Chouiski, par la mort du
1606. coupable ; s'il étoit parvenu à diſſiper les complots de ſes ennemis ; ſi ſa poſtérité avoit régné après lui ; perſonne ne douteroit qu'il ait été un ſouverain légitime, & l'on rendroit encore à préſent graces au Ciel de l'heureuſe délivrance du Tſarévitch.

Margeret, car il ne faut rien oublier dans cette affaire, Margeret dit qu'Otrépief n'étoit point Dmitri ; mais que ce moine, autrefois ſecrétaire du Patriarche, avoit conduit le Tſarévitch en Pologne, & étoit revenu avec lui en Ruſſie. C'étoit, ajoute-t-il, un mauvais ſujet, ivrogne & inſolent. Dmitri, malgré les obligations qu'il lui avoit, fut obligé de l'exiler à Iaroslavle. Il y étoit lorſque le Tſar fut aſſaſſiné, & il aſſuroit encore, après la mort de ce Souverain, que c'étoit le véritable Dmitri, fils d'Ivan, & que lui-même étoit Otrépief. Cet Otrépief fut enſuite amené à Moskou par ordre de Chouiski, & l'on ne ſait ce qu'il devint.

1606.

VASSILI IVANOVITCH CHOUISKI.

Dès que Dmitri eut été sacrifié à l'ambition de Chouiski, bien plutôt qu'au zèle patriotique, les Boïars s'occupèrent des moyens de convoquer les députés de toutes les villes, pour procéder à l'élection d'un souverain, & faire un choix agréable à tout l'État. Il paroissoit devoir tomber sur un Prince Golitsin. Ainsi l'illustre maison des Grands Princes de Lithuanie, dont, en 1572, une branche s'étoit éteinte en Pologne dans la personne de Sigismond II, le dernier des Jagellons, alloit reparoître avec plus d'éclat & de puissance sur le trône de Russie: mais on avoit, sans doute, pris d'avance des arrangemens pour traverser des mesures aussi sages. Le trône n'étoit encore vacant que depuis quatre jours, lorsque Chouiski excita ses partisans à le proclamer lui-même. Loin que tout l'État intervînt à cette élection, elle étoit même ignorée de la plus grande partie de Moskou. La faction de Chouiski le mena sur la place publique, le nomma Tsar par acclamation, & le conduisit aussi tôt à l'église cathédrale. Let o miat.

Là, pour faire oublier sans doute ce

que ſon élection avoit d'illégal, il jura
1606. ſolemnellement de ne punir perſonne ſans prendre l'avis & le conſentement des grands ; de ne point imputer aux enfans les fautes des pères ; de ne tirer aucune vengeance de ceux qui l'avoient offenſé du tems de Boris. Depuis que Novgorod avoit perdu ſes priviléges, c'étoit la première fois qu'un ſouverain de Ruſſie avoit juré des conventions avec ſes ſujets. Sermens toujours inutiles, & incapables de retenir un Prince qui oublie ſes intérêts & ſes devoirs.

Il manquoit encore à Chouiski la cérémonie du couronnement : elle en impoſe au peuple ; elle eſt ſur-tout néceſſaire aux monarques dont les droits ne ſont pas inconteſtables.

Chouiski fit dépoſer & réduire à l'état de moine le patriarche élevé par Dmitri, & plaça ſur le trône patriarchal Hermogène, métropolite du Kazan. Le nouveau Tſar, dans la ſemaine même de ſon élection, reçut la couronne des mains de ce nouveau Pontife ; tant on apporta peu de formalités à la dépoſition de l'ancien patriarche, & au choix de ſon ſucceſſeur.

Mal affermi ſur le trône, Chouiski voulut eſſayer du moins de déſarmer les Polonois. Il leur envoya en ambaſſade un Prince Volkonski, chargé de repréſenter le dernier Tſar comme un fourbe

qui avoit ſéduit à la fois la Pologne & la Ruſſie. Mais cet ambaſſadeur ne fut pas même écouté. Le monarque & la république attendoient des conjonctures quelque nouvelle occaſion de répandre la flamme dans la Ruſſie, & de profiter de l'embraſement pour en arracher quelques dépouilles : les évènemens ne ſecondèrent que trop bien cette cruelle politique. 1606.

Chouiski devoit être haï de tous ceux qui avoient quelques prétentions au trône & de leurs partiſans. Il augmenta encore par ſa conduite le nombre de ſes ennemis. Malgré ſes ſermens, il ne ſut oublier aucune des anciennes offenſes qu'il avoit reçues. Il éloigna, il diſperſa dans les armées ou dans différentes villes des Boïars, des ſecrétaires d'État, des officiers de ſa maiſon; pluſieurs, dépouillés de leurs fiefs & de leurs patrimoines, excitèrent contre le Prince, dans les diverſes contrées où ils étoient relégués, l'indignation du peuple, qui hait les grands dans la poſtérité, mais qui les plaint & les chérit dans l'infortune.

On commença à remuer de pluſieurs côtés; & loin de la capitale, un bruit ſe répandoit que Dmitri n'étoit pas mort. Ce bruit étoit même fondé ſur quelques propos qui avoient été tenus à Moskou, dès le lendemain de l'aſſaſſinat du Tſar. Des gens qui virent ſon cadavre, aſſu- Margeret

rèrent qu'au lieu de Dmitri, on avoit
1606. maſſacré un de ſes officiers : que le cadavre avoit une barbe bien fournie & que le Tſar n'en avoit pas. On ajoutoit encore qu'il manquoit à l'écurie du Prince trois chevaux qu'il avoit pris pour ſe ſauver avec deux hommes affidés Ces ſourdes rumeurs effrayèrent Chouiski. Il envoya chercher à Ouglitch le corps du Tſarévitch maſſacré par l'ordre de Boris. Quoique la mort de cet enfant, ou de celui qu'on lui ſubſtitua, n'eût rien de commun avec la religion, on le regardoit comme un ſaint martyr. Le Tſar, le Patriarche, les Boïars & le clergé, allèrent au devant de ſes reliques. On avoit intérêt qu'elles fiſſent des miracles, & elles ne manquèrent pas d'en faire. On établit trois fêtes en ſon honneur ; celle de ſa naiſſance, celle de ſa mort & celle de la translation de ſes reliques. Cette politique étoit adroite : en effet, ſi le Tſarévitch devenoit un objet de vénération pour le peuple, ſi ſes reliques faiſoient des miracles, enfin s'il étoit dans le ciel, tous ceux qui oſeroient prendre ſon nom ſur la terre ne pourroient être que des impoſteurs.

Poveſt o Samozv.

Le Tſar eut ſoin de faire annoncer dans toutes les villes les prodiges opérés par Dmitri ; mais ce nouveau ſaint n'y trouva pas de dévots. En Ukraine ſurtout, le peuple étoit bien plus porté à la

rébellion qu'à la célébration de nouvelles fêtes. Des marchands, des ſtrélits, des Koſaques, des payſans, ſe ſoulevèrent & reconnurent pour leur chef un Ivan Bolotnikof, eſclave fugitif d'un Prince Téliatevski. Ils ſurprenoient les villes, jetoient les commandans dans des cachots, pilloient, renverſoient les maiſons, & ſe réſervoient les femmes & les filles. Leur exemple répandit au loin l'eſprit d'anarchie. Les payſans crurent que le tems étoit venu de rétablir l'égalité & d'exterminer la nobleſſe. Le ſang des nobles couloit à longs flots, & leurs membres déchirés & expoſés à la vue du peuple, étoient autant de ſignaux qui l'appeloient à la liberté. 1607. Poveſt o Samozv.

Déjà les villes de Poutimle, de Rézan, de Toula, de Cachire, d'Aſtrakhan, ſont révoltées. Déjà Bolotnikof s'approche de Moskou. Il ravage tout ſur ſon paſſage; il prend Kolomna, il bat les troupes qu'on lui oppoſe, & parvient à la vue de la capitale. Dans la terreur où elle étoit plongée, elle eût été priſe ſans réſiſtance, ſi elle n'eût reçu de Smolensk des ſecours, augmentés bientôt par ceux de pluſieurs autres villes. Les habitans prirent du courage, les rébelles commencèrent à douter du ſuccès & à éprouver de la terreur. Ils furent battus; Bolotnikof perdit un grand nombre des ſiens. La plûpart allèrent implorer la clémence du Tſar, & obtinrent Let o miat.

leur pardon. Ceux qu'on prit les armes à
1607. la main, furent noyés impitoyablement.

Lorsque le parti de Bolotnikof sembloit prêt à se dissiper, il parut un autre brigand bien plus redoutable. C'étoit un imposteur qui s'étoit déjà montré dès le tems de Dmitri. Les Kosaques du Térek, sûrs de l'impunité sous ce règne orageux, s'étant rassemblés au nombre de quatre mille hommes, avoient surpris & pillé Astrakhan. Ce premier succès leur procura l'alliance des Kosaques du Don, les mêmes qui avoient tant contribué à placer Dmitri sur le trône: mais, se croyant mal récompensés, ils ne cherchoient qu'à exciter de nouveaux troubles pour en tirer de plus grands avantages. Il se trouvoit parmi eux un jeune homme nommé Élie Vassilief, esclave fugitif d'un certain Ielaguin : ils s'avisèrent d'en faire un Prince du sang des Tsars. Ils le nommèrent Pierre, & le dirent fils du Tsar Fedor : supposant que c'étoit lui que la Tsaritse Irène avoit mis au monde en 1592; mais que Godounof, qui aspiroit secrètement au trône, avoit substitué à ce jeune Prince une fille, qui fut baptisée sous le nom de Théodosie, & qui mourut l'année suivante. On ne disoit pas comment ce Tsarévitch inconnu se trouvoit parmi les Kosaques du Don.

Il semble qu'un esprit de vertige règnoit alors dans toute la Russie. Cette fable, si

mal ourdie par des barbares, eut tout l'effet qu'ils en attendoient. Une foule de bas peuple, rendu sans doute inquiet par la misère, vint se joindre à eux. Leur audace s'accrut avec leurs forces : ils osèrent écrire à Dmitri d'abandonner le trône qui appartenoit au fils de Fedor. 1607.

Si Dmitri étoit un imposteur, il connoissoit par lui même toute la force du ressort que faisoient agir les Kosaques du Don. Cependant il ne montra pas de crainte, & se contenta de faire répondre au faux Tsarévitch, que, s'il étoit en effet son neveu, il pouvoit venir à Moskou faire examiner ses droits qu'on étoit prêt à reconnoître : mais que, s'il n'étoit qu'un fourbe, il recevroit la peine due à son crime. Cette menace n'arrêta pas les Kosaques, qui se croyoient déjà trop redoutables pour craindre le supplice : ils se mirent en route pour la capitale, en montant le long du Volga, & ils annonçoient en passant, que Dmitri lui-même n'ignoroit pas que le Tsarévitch étoit avec eux. Mais ils n'étoient encore parvenus qu'à la ville de Sviajsk, lorsqu'ils apprirent la mort du Tsar : ils craignirent que le nouveau règne n'eût plus de fermeté, &, renonçant à leur projet sur Moskou, ils se contentèrent d'exercer le brigandage, & de massacrer les grands qui leur tomboient entre les mains.

Povest o Samozv.

Let. o miat.

1607. Mais quand ils eurent appris le mécontentement de la nation ſous le nouveau règne & les progrès de Bolotnikof, ils crurent avoir quelque choſe de mieux à faire que le métier de voleurs. Ils s'unirent aux Koſaques du Volga, &, remettant leur Tſarévitch Pierre à leur tête; ils ſe déclarèrent de nouveau les défenſeurs de ſes droits. Ils rentrèrent dans l'intérieur de la Ruſſie & virent leur parti s'augmenter à chaque pas. Les forces qu'on raſſembla contr'eux, furent aiſément diſſipées. Malheur aux nobles qui leur furent livrés par des traîtres, ou que le ſort des armes fit tomber entre leurs mains. Ils s'étudioient à les faire périr dans des ſupplices nouveaux. C'eſt peut-être moins une preuve de la férocité du peuple Ruſſe, que des mauvais traitemens que lui avoit fait éprouver la nobleſſe. Si le foible paroît ſouvent atroce dans ſa vengeance, c'eſt qu'il a toujours été grièvement offenſé. On remarque peu les ſupplices habituels dans leſquels les hommes puiſſans font périr lentement des malheureux ſans défenſe : mais ſi quelques grands ſont enfin immolés par la vengeance du foible, on raconte long-tems leur malheur; & les égaux de ceux qu'ils ont opprimés daignent eux-mêmes plaindre ces tyrans ſi juſtement punis.

Pendant que des nobles périſſoient

dans les tortures par ordre du scélérat, d'autres hommes de la première distinction se rendirent ses complices : soit qu'aucun moyen ne leur parût odieux pour renverser Chouiski, qu'ils avoient vu long-tems leur égal & qui s'étoit rendu leur maître : soit qu'ils cherchassent seulement à exciter des troubles dont ils espéroient profiter. Les droits de l'imposteur furent reconnus par un Prince Chakovski & par le Prince André Téliatevski, le maître du brigand Bolotnikof, & qu'on peut, sans lui faire injure, soupçonner d'avoir engagé lui-même son esclave à déchirer sa patrie. Ces deux seigneurs surpassèrent, pas leurs violences, toutes les cruautés du rébelle qu'ils reconnoissoient pour maître. Son armée fut encore augmentée par ses Kosaques, que leur habitation au delà des cataractes du Dnèpre à fait nommer Zaporojski. Il s'avance jusqu'à Toula, dont les habitans se soumirent à sa domination. Le Prince Téliatevski, à qui il donna le commandement d'un corps détaché, défit une armée que le Tsar envoyoit contre l'imposteur, prit toute l'artillerie & tout le bagage, & se rendit maître de la ville de Kalouga. 1607.

Chouiski reconnut avec effroi, que le vil protégé de quelques Kosaques, devenoit pour lui un ennemi redoutable, & résolut d'aller le combattre lui-même.

Le patriarche & les Boïars, qui, par la
1607. forme du gouvernement, devoient être consultés dans toutes les affaires importantes, le confirmèrent dans cette résolution, ou la lui inspirèrent peut-être.

Il se mit en campagne, Téliatevski vint s'opposer à sa marche, & ne craignit pas de l'attaquer. Le combat dura un jour entier, & l'avantage fut longtems du côté des rébelles. L'armée du Tsar auroit sans doute été défaite, si les Princes Lykof & Golitsin ne s'étoient précipités au milieu des ennemis. Les soldats rougirent de se ménager, quand leurs chefs prodiguoient leur sang pour la patrie. Ils combattirent avec fureur & taillèrent en pièces les troupes du brigand. Téliatevski, atteint dans sa fuite & percé de coups, finit trop honorablement une vie qu'il auroit dû perdre dans les supplices. Une seconde victoire permit au Tsar de s'avancer sans obstacle jusqu'à Toula.

Il rangea son armée nombreuse autour de la ville qu'il renferma de toutes parts. C'étoit à quoi se bornoit alors en Russie l'art d'attaquer les places. Le Tsar étoit dévoré d'inquiétudes, il ne se dissimuloit pas qu'il étoit menacé de sa perte s'il manquoit son entreprise: il savoit que le feu de la sédition étoit répandu dans une grande partie de ses États, & il prévoyoit la vigoureuse résistance qu'il alloit

alloit eſſuyer. En effet l'impoſteur étoit lui-même dans Toula avec le brigand Bolotnikof & le Prince Chakovski. Ils avoient avec eux un grand nombre de révoltés, qui n'eſpérant aucune grace, ſe défendroient juſqu'à la mort. Le Tſar ſentoit que ces ſcélérats feroient plus d'efforts pour ſe ſouſtraire au ſupplice, que ſes ſujets pour ſoutenir les droits d'un maître. 1607.

Il étoit livré à ces cruelles agitations, lorſqu'un homme obſcur vint lui offrir de le rendre vainqueur. C'étoit un enfant boïar, natif de Mourom, nommé Soumin. Il promit au Tſar d'inonder la ville, & de noyer les habitans, s'ils ne conſentoient pas à ſe rendre. Le Tſar & les grands rirent d'abord de cette propoſition; mais Soumin, peu ſenſible aux railleries d'une Cour ignorante, inſiſta, ſe fit écouter & obtint la permiſſion d'exécuter ſon projet. Une petite rivière, qu'on nomme l'Oupa, traverſoit la ville aſſiégée : Soumin fit donner ordre aux ſoldats de remplir de terre de grands ſacs, & de les jeter dans la rivière, près de l'endroit où elle ſort de la ville. Le travail étoit long & ne produiſoit pas tout l'effet qu'on deſiroit; mais cependant on commençoit à concevoir quelques eſpérances, & l'on fit venir des ouvriers habiles dans l'art de conſtruire des digues pour les moulins. L'ouvrage avança

promptement ſous ces mains expérimen-
1607. tées; la rivière commença à ſortir de ſes bords, & à ſe répandre dans la ville : les habitans épouvantés ne ſongèrent plus qu'à mériter leur grace par une prompte ſoumiſſion. Ils chargèrent de chaînes le faux Tſarévitch, le traître Chakovski, le farouche Bolotnikof, & les autres chefs des révoltés, & les traînèrent au Tſar, ne demandant que la vie pour prix d'un tel ſervice. Les ſcélérats périrent dans les ſupplices; & comme l'intérêt des ſouverains eſt de pardonner, quand le nombre des coupables & trop grand, Chouiski reçut avec clémence la ſoumiſſion des habitans de Toula.

Il ſe trouvoit d'ailleurs dans une ſituation trop critique, pour aliéner, par un excès de ſévérité, ceux de ſes ſujets qui vouloient bien rentrer ſous ſa domination. Il ſembloit n'être parvenu au plus haut rang, que pour ſe le voir diſputer par les hommes les plus vils; & il n'avoit pas encore vaincu le faux Tſarévitch Pierre, qu'un nouvel impoſteur oſoit déjà lui commander de deſcendre du trône. On croit que c'eſt encore la Pologne qui ſuſcitoit à la Ruſſie ce nouvel embarras.

Ce fut du moins ſur les frontières de ce Royaume, dans la ville de Starodoub, que commença à ſe jouer une ſcène, qui n'eût été que ridicule, ſi les ſuites n'en

avoient pas été cruelles. Il arriva dans cette ville deux jeunes gens inconnus. 1607.
L'un ſe faiſoit nommer André Nagui; l'autre étoit Ruſſe, & s'appeloit Alexei Roukin. Ce dernier annonça que Dmitri, ſauvé par la protection du Ciel, des attentats de Boris, avoit encore échappé à la ſédition que des traîtres avoient élevée contre lui à Moskou; qu'il ignoroit quel étoit l'homme obſcur que les ſéditieux trompés avoient pris pour victime; mais que le Prince s'étoit ſouſtrait à leurs fureurs, & vivoit dans la retraite, & dans un état de fortune bien peu conforme à ſa naiſſance.

Ce récit fit d'autant plus d'impreſſion qu'il étoit plus romaneſque, & nous avons vu que bien des eſprits étoient déjà préparés à le croire. Le premier que Roukin prit pour ſon ſucceſſeur, fit partager à ſes amis ſa crédulité, & bientôt toute la ville ſe paſſionna pour le héros d'un conte abſurde. C'étoit à qui ſupplieroit Roukin de leur apprendre l'aſyle de leur Prince, & de ne pas les priver du bonheur de lui rendre leurs hommages. Le ruſé complice de l'impoſteur, qui ſe voyoit maître de leurs eſprits, voulut échauffer encore plus leur zèle, en ne ſe rendant pas tout de ſuite à leur empreſſement; il ſe laiſſa même violemment maltraiter avant de trahir ſon prétendu ſecret; &, paroiſſant enfin ſe laiſ-

ſer vaincre par la force & par les témoi-
1607. gnages réitérés de l'amour des habitans pour leur Prince légitime, il leur déclara que ce monarque infortuné ſe trouvoit au milieu d'eux, caché ſous le nom de Nagui.

La joie de ceux qui reçurent cette fauſſe confidence reſſembloit au délire. Ils coururent faire ſonner les cloches, & ayant raſſemblé tous leurs concitoyens, ils leur firent part de leur découverte. Un tranſport unanime conduiſit tous les habitans aux pieds de l'impoſteur, & ils lui prêtèrent ſerment de fidélité. Trois villes, à leur ſollicitation, entrèrent dans le même parti.

Khilkof. On n'a jamais ſu quel étoit ce fourbe. Les uns diſent qu'il ſe nommoit Jean, & qu'il avoit été diacre dans la Lithuanie. D'autres veulent qu'il fût le fils d'un Pope, & qu'il eût été quelque tems employé à
Let. o miat. copier des ordonnances. Les étrangers
Poveſto aſſurent qu'il avoit été élevé dans une
Samozv. école à Sokolna, dans la petite Ruſſie, d'où il fut tiré par un ſeigneur Polonois qui le crut aſſez intelligent pour exciter, à l'aide d'une fable groſſière, une révolte dans la Ruſſie. Il eſt du moins vraiſemblable qu'il n'étoit pas Ruſſe, puiſque perſonne ne le put reconnoître.

Let. o miat. Auſſi tôt que les habitans de Staroboub lui eurent rendu leurs hommages, ils écrivirent à Chouiski, devant Toula,

de renoncer au trône qu'il avoit uſurpé, & de le remettre au ſouverain légitime. 1607.

Un enfant boïar oſa ſe charger de cette lettre, déterminé à perdre la vie, pour ſervir le ſcélérat qu'il regardoit comme ſon Prince. Chouiski crut pouvoir tirer de cet homme, par la force des tourmens, quelques lumières ſur le nouvel impoſteur, ſur l'état de ſes forces & ſur la nature de ſes reſſources. Mais le malheureux citoyen de Starodoub, toujours ferme au milieu des plus cruelles tortures, exhortoit les aſſiſtans à ſe ſoumettre à leur véritable ſouverain, & à ſecouer le joug d'un uſurpateur qu'alloit frapper la vengeance céleſte. Condamné à être brûlé à petit feu, ce martyr d'une erreur, qu'il prenoit pour la vérité, expira en rendant grace à Dieu qui lui permettoit de ſouffrir pour ſon Prince & pour la patrie.

Ainſi le Tſar, encore mal aſſuré de ſes ſuccès contre l'impoſteur de Toula, trouvoit à combattre un nouveau parti de rébelles, & ſe voyoit obligé de diviſer ſes forces à peine déjà ſuffiſantes. Il apprit que l'impoſteur de Starodoub s'avançoit vers Briansk, dont les habitans l'avoient reconnu. Il envoya deux cent cinquante hommes pour y mettre le feu. C'étoit brûler une partie de ſa fortune pour conſerver le reſte. La troupe d'incendiaires envoyée par le Prince, n'eut

pas de peine à exécuter les ordres dont
1607. elle étoit chargée. La ville de Briansk étoit reſtée vide, tous les habitans étoient allés au devant de l'impoſteur. Elle fut livrée aux flammes, qui, ſans doute y firent peu d'effet, puiſqu'on va bientôt la voir en état de ſoutenir un ſiége. L'effet de cette expédition fut ſeulement, que le faux Dmitri, qui peut-être ſe ſeroit arrêté quelque tems à Briansk, paſſa tout de ſuite à Kozelsk, battit l'armée du Prince Moſalski, qui protégeoit cette ville, & s'en rendit maître. Là il menaçoit de plus près la capitale. D'autres troupes, envoyées par Chouiski, enlevèrent au rébelle trois méchantes bicoques, & la patrie ſouffroit également des victoires du Prince, & de celles des ſéditieux.

Mais quand enfin Toula ſe fut rendue, quand le faux Tſarévitch Pierre, & ſes compagnons eurent reçu la peine due à leur crime, le faux Dmitri, qui ſe vit ſeul en butte aux armes du Tſar, déſeſpéra de leur réſiſter. Il abandonna les villes qui l'avoient reconnu, en laiſſa les habitans expoſés à la vengeance d'un Prince irrité, & ſe retira à Novgorod-Séverski.

Mais la Pologne étoit intéreſſée à le ſoutenir. Cependant le Roi & la république eurent honte de le protéger ouvertement, & n'agirent en ſa faveur que

sous le nom de quelques particuliers. Un partisan ou colonel, nommé Lisovski, 1607. vint lui offrir ses services avec sa troupe. A son arrivée, il trouva que le Tsar, rassuré sans doute par la retraite du rébelle, ou peut-être ne pouvant retenir plus long-tems ses troupes sous les armes, les avoit licenciées. Il conseilla au faux Dmitri de mettre à profit la sécurité ou l'impuissance du Prince, & d'aller, avant que la Cour eût eu le tems de faire de nouvelles levées, mettre le siége devant Briansk, dont les fortifications étoient déjà rétablies. Ce conseil fut suivi, & la ville fut resserrée de si près, que ses défenseurs ne pouvoient recevoir de subsistance qu'à travers les plus grands dangers.

Le fourbe, dont Lisovski venoit de relever le courage, reçut encore de nouvelles espérances par les renforts qui lui arrivoient de toutes parts. Des troupes de Lithuanie venoient se joindre à son armée; des bandes de brigands accouroient de tous côtés reconnoître un chef digne en effet de les commander; les Kosaques du Don venoient de se soumettre à sa domination. Ils lui amenèrent, chargé de chaînes, un autre fourbe qui avoit tenté de se mettre à leur tête. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il se disoit fils du Tsar Fedor, & qu'il prenoit le nom du Prince qu'il osoit appeler son

père. Le faux Dmitri, coupable du mê-
1607. me crime, ne l'en traita pas avec moins de sévérité, & le fit punir de mort. C'étoit se prononcer à lui-même sa propre sentence.

Le Tsar apprit avec étonnement le danger que couroit la ville de Briansk. Il rassembla au plutôt les troupes qu'il avoit congédiées, & les envoya au secours de cette ville, sous le commandement du Prince Kourakin. Ce général parut à la vue de Briansk, le 15 de Décembre. Mais l'hiver étoit si doux, que la Desna qui le séparoit des ennemis, n'étoit encore chargée que de glaçons flottans. Cet obstacle remplit les soldats d'une sorte de fureur, & ne fait qu'exalter leur courage : sans attendre l'ordre de leur chef, ils se précipitent dans l'eau, & tantôt nageant à travers les glaçons épais, tantôt marchant sur ceux qui avoient le plus d'étendue, ils passent la rivière à la vue des ennemis. Les assiégés, animés par le spectacle d'une valeur si prodigieuse, font en même tems une vigoureuse sortie, & les rébelles sont contraints de s'éloigner. La gelée fut si forte pendant la nuit, que, le lendemain matin, le Prince Kourakin passa lui-même avec ses bagages, &, après avoir soutenu un léger combat, il jeta des provisions dans la ville, & y fit succéder l'abondance à la disette.

Mais cet exploit ſervit plus à montrer le courage des Ruſſes qu'à rétablir les affaires du ſouverain. Kourakin, malgré le nombre de ſes troupes & l'avantage qu'il venoit de remporter, ne ſe crut pas aſſez fort pour combattre les rébelles en raſe campagne. Il ſe retira, & fut ſuivi & harcelé juſqu'à une ville nommée Koratchef, où il jeta quelques ſecours. L'impoſteur craignit de perdre le tems en allant reprendre le ſiége de Briansk qui venoit d'être raffraîchie, &, pourſuivant ſa route, il ſe préſenta devant Orel, dont les habitans lui ouvrirent les portes. Ce fut là qu'il réſolut de paſſer l'hiver. Ses ſuccès lui acquirent de nouveaux ſecours, & des ſeigneurs Polonois du plus haut rang ne craignirent pas de ſe joindre à lui. 1607.

Quelles circonſtances pour célébrer des fêtes nuptiales, lorſque des portions de la patrie diviſée tomboient chaque jour ſous la domination d'un vil ſcélérat; lorſque le Tſar, chancelant ſur ſon trône ébranlé, alloit peut-être le céder au rebut de l'humanité; lorſque les ſujets de l'État ſe déchiroient mutuellement, les uns pour défendre un Prince légitime, mais coupable, les autres pour protéger un lâche impoſteur! Ce fut dans ces tems, où la Ruſſie auroit dû n'offrir qu'un ſpectacle de deuil, que Chouiski épouſa Marie, fille d'un Prince Bouinoſſof : union for- 1608.

mée ſous de funeſtes auſpices, & dont la
1608. fin ſera déplorable.

Il fut impoſſible d'agir contre le rébelle pendant l'hiver; &, quand enfin la ſaiſon permit de reprendre les opérations militaires, les troupes du ſouverain ne ſe préſentèrent que pour ſe faire battre. Kourakin, avec ſes ſoldats, ſoutint ſeul ſa réputation de valeur. L'impoſteur victorieux répandit le bruit qu'il alloit marcher vers Moskou. A cette nouvelle, les généraux du Prince effrayés, ſe retirèrent avec la plus grande partie de la nobleſſe dans cette capitale, où ils répandirent la terreur. Les ſoldats, abandonnés de leurs chefs, ſe diſperſèrent, & le faux Dmitri ſe trouva maître de la campagne.

Il ne perd pas de tems & s'approche de Kalouga. L'effroi ſe répand au loin. Les ſeigneurs, les nobles, ne ſe croient plus en ſûreté chez eux, ils abandonnent leurs villages, ils vont avec leurs femmes & leurs enfans ſe renfermer à Moskou, qu'ils regardent comme un dernier aſyle. Un parent du Tſar, le Prince Mikhaïl Chouiski, prend avec Ivan Nikititch Romanof le commandement de l'armée. Mais il ne ſait pas même où il pourra trouver l'ennemi. Ce n'étoit pas encore l'armée rébelle qui cauſoit à Chouiski le plus d'inquiétude : des Princes, des Boïars, mécontens de ſa domination,

ou plutôt jaloux de sa fortune, refusent de le servir. Ils rougissent d'obéir à celui qui fut leur égal, & forment le projet de se donner à un fourbe tiré de la fange, pour opprimer leur patrie : tant les passions mettent l'homme en contradiction avec lui-même. On arrêta ceux dont on put découvrir les mauvais desseins; les Princes, les principaux Boïars furent envoyés dans des prisons éloignées, les autres furentpunis de mort. L'armée fut rappelée à Moskou dont le rébelle s'approchoit. 1608.

Il établit son camp près du bourg de Touchino, à deux lieues de la capitale. Il s'avança même plus près : mais harcelé, resserré par les défenseurs de la ville, il retourna à Touchino, s'y retrancha & y rassembla les provisions nécessaires pour y rester long-tems.

Ce fut de là qu'au nom des Polonois il envoya redemander à Moskou, les ambassadeurs & tous les sujets de la Pologne qui avoient été arrêtés après l'assassinat de celui qu'on appelle le premier faux Dmitri. Ce n'est pas dans le fonds qu'il s'intéressât vivement au sort de ces prisonniers; il vouloit seulement être instruit par ses députés de la situation des défenseurs de Moskou. A leur retour, il fit répandre le bruit qu'il avoit conclu la paix avec la Russie. Cette nouvelle, parvenue jusqu'à l'armée Russe, qui cam-

poit assez loin de la ville, y répandit la
1608. négligence. Les soldats, fatigués par de longues veilles, jetèrent leurs armes, &, la nuit suivante, ils se livrèrent au sommeil. L'imposteur, instruit du succès de son stratagême, les surprend & les met en fuite, &, dès le lendemain, les Boïars ne pouvant revenir de leur erreur, abandonnent leur camp, & se refugient autour des murs de Moskou.

Le Tsar sentoit que l'erreur ou l'infidélité de ses sujets donnoit encore moins de force à l'imposteur, que l'appui de la Pologne. Il craignoit, en irritant encore plus cette république, de l'engager à de nouveaux efforts contre lui. Ainsi, après avoir tenu conseil avec le patriarche & les Boïars, il résolut de rendre la liberté aux ambassadeurs Polonois, au Voévode de Sendomir, à sa fille Marine & à leur suite. Le Prince Dolgorouki eut ordre de les conduire jusqu'aux frontières de Smolensk, avec une escorte suffisante.

L'imposteur, instruit de leur départ, envoya après eux le Prince Mossalsk avec des troupes. L'escorte fit mal son devoir, & les Polonois furent enlevés sans résistance. Les ambassadeurs voulurent retourner dans leur patrie : mais Mnichek & sa fille se laissèrent conduire au camp du rébelle.

C'étoit un moment difficile & dange-

reux pour l'impoſteur, de recevoir comme ſon beau-père, comme ſon épouſe, 1608.
des gens qui ne l'avoient jamais vu. On Poveſt o Samozv.
ne peut expliquer ſon audace, qu'en ſuppoſant qu'il y avoit eu déjà quelque correſpondance ſecrète entre lui & le Palatin de Sandomir.

Cependant quand Mnichek & Marine lui furent préſentés, ils ne purent, dit-on, parfaitement cacher un mouvement de ſurpriſe à la vue d'un homme qui n'avoit aucune reſſemblance avec celui dont il prenoit le nom. Marine ne témoigna point ces tranſports de joie qu'elle devoit éprouver en revoyant un époux dont elle avoit pleuré la mort. Après cette froide entrevue, elle fut conduite avec ſon père dans l'appartement qui leur étoit deſtiné.

L'indifférence des deux époux ſuppoſés ne put échapper à ceux qui en furent les témoins, & jeta quelques doutes dans les eſprits. Chacun ſe confioit en ſecret ſes conjectures; l'illuſion alloit ſe diſſiper & le repentir prendre ſa place. Le Palatin & ſa fille étoient ſans doute encore plus agités. L'ambition & la vengeance les portoient à reconnoître le faux Dmitri: l'honneur les arrêtoit; mais l'ambition fut la plus forte. Dix jours après la première entrevue, Marine en eut une ſeconde avec le rébelle. Alors elle témoigna tous les ſentimens qu'une tendre

épouſe peut marquer à un époux chéri
1608. dont elle a regretté la perte. Les larmes de joie, les plus doux embraſſemens, les plus vives careſſes, portèrent l'attendriſſement dans les ames ſéduites des ſpectateurs. Elle n'eut pas honte, pour recouvrer les vains honneurs dont elle avoit joui, de ſe proſtituer à une fourbe infâme dont elle connoiſſoit toute la baſſeſſe; &, rejetant tout reſte de pudeur, cette femme, née dans les premiers rangs de la nobleſſe, alla partager le logement & la couche d'un homme que le crime ſeul avoit tiré du rang le plus vil. On eut ſoin de répandre dans l'armée, que, ſi elle avoit tardé à marquer ſa tendreſſe à ſon époux, c'eſt qu'elle craignoit l'erreur d'un premier moment, & qu'après avoir été ſi long-tems perſuadée de la mort de Dmitri, elle ne s'étoit livrée à la joie de le retrouver, qu'après avoir reçu les preuves les plus certaines de ce bonheur inattendu. Toute groſſière qu'étoit cette ruſe, elle donna de nouvelles forces a l'impoſture.

Let. Le rébelle qui, depuis la priſe d'Orel, avoit dû la plûpart de ſes ſuccès au ſecours qui lui avoit amené le hetman Polonois Rouginski, & aux conſeils & à la valeur de ce chef, en reçut encore un plus puiſſant, commandé par Sapiéha, homme célèbre par ſon courage & ſes exploits.

Ce chef ſignala ſon arrivée en battant

& mettant en fuite une armée que le Tſar envoya contre lui : il eſt vrai qu'il manqua le monaſtère de Troïtſa, place alors importante, & dont il avoit voulu ſe rendre maître. 1608.

Mais s'il ne fut pas heureux dans cette tentative, il ſut d'un autre côté corriger la fortune. La ville de Souzdal, malgré les efforts de quelques habitans fidèles à leur Prince, ſe rendit aux troupes qu'il envoya contre elle. La ville de Chouïa, dont les Princes Chouiski tiroient leur nom, & quelques autres places, ne firent pas plus de réſiſtance. Pereſlavle ſe donna d'elle-même à l'impoſteur, & ſes habitans réſolurent de le rendre maître de Roſtof. Fedor Romanof, condamné par Boris à l'état monaſtique, ſous le nom de Philarète, avoit été fait métropolite de cette ville par le Tſar Dmitri. Sans doute, quand il avoit reçu de lui cette dignité, cet homme ſi noble & ſi courageux ne l'avoit pas regardé comme un vil impoſteur. C'eſt toujours une baſſeſſe d'accepter les bienfaits de ceux qu'on méſeſtime. Quand on apprit le danger dont Roſtof étoit menacé, on exhorta en vain Philarète à chercher ſa ſûreté loin de ſa métropole. Ce prélat courageux crut que ſon devoir étoit de donner à ſon troupeau l'exemple de ſe ſacrifier à ſa patrie. Il exhorta les habitans à reſter fidèles, &, faiſant parler la religion dont il étoit

le ministre, il leur promit la couronne
1608. du martyr, s'ils périssoient pour une si juste cause.

La ville de Rostof ne pouvoit faire aucune résistance : y rester, c'étoit en effet se dévouer à la mort. Cependant la plûpart des habitans rougirent de fuir un danger que bravoit Philarète. A l'approche des rébelles de Péreslavle, renforcés par un corps de Polonnois, il revêtit les habits pontificaux, entra dans la cathédrale; &, après avoir administré la communion au peuple, il resta en prière devant l'autel.

Les rébelles ne furent pas touchés du courage paisible des habitans de Rostof, qui, sans se défendre, ne faisoient que se présenter à la mort. Ils sembloient saisir avec joie l'occasion de répandre sans peine des flots de sang : ils massacrèrent tout ce qu'ils purent trouver dans les rues, dans les maisons; ensuite, brisant les portes de la cathédrale, ils firent de ce temple une boucherie sacrilége. Philarète encore plus intrépide, lorsque la mort le menaçoit de plus près, exhortoit ces bourreaux à rentrer dans le devoir : sa voix ne fit qu'irriter leur fureur. Ils le saisirent, le frappèrent, déchirèrent avec mépris ses ornemens pontificaux, &, l'ayant couvert d'un habit de moine, ils l'envoyèrent à l'imposteur. Le Sanctuaire fut souillé, les richesses de l'église livrées

au pillage, & les Polonnois arrachèrent & tirèrent au ſort les plaques d'or qui ornoient le tombeau d'un ſaint Léonce, dont les Ruſſes célébroient les miracles : delà, faiſant des incurſions alentour, ils ſe rendirent maîtres de pluſieurs forteresſes. 1608.

Les progrès du faux Dmitri répandirent par tout la conſternation & la crainte. Les villes tâchoient, par une prompte ſoumiſſion, d'éviter de plus grands malheurs. La domination du ſouverain ne fut plus reconnue que de celles qui, trop éloignées du théatre de la guerre, ne pouvoient craindre aucun danger. Encore l'éloignement de Nijni-Novgorod ne put-il y maintenir la paix. Les habitans de la campagne ſe révoltèrent ; le Prince Viazemski leur amena des ſecours de Touchino, & ils aſſiégèrent la ville. Mais leur audace eut le ſort qu'elle méritoit : ils furent taillés en pièces, & le traître Viazemski tomba dans les fers. Son rang lui donnoit le privilége de ne pouvoir être condamné que par un ordre exprès du ſouverain : mais les habitans n'eurent aucun reſpect pour ce rang qu'il avoit déshonoré ; &, ſans attendre les ordres de la Cour, ils le pendirent comme un vil ſcélérat. Poveſt o Samozv.

Le Tſar étoit ſur-tout effrayé du danger, chaque jour plus preſſant, de la capitale : il rappela les différens corps de Let. o miat.

troupes qu'il avoit envoyées au ſecours
1608. des autres parties de l'État.

Pendant qu'il travailloit à défendre ſa capitale contre les ennemis, il reconnut qu'il n'en avoit peut-être pas de plus redoutables que ceux qui étoient enfermés avec lui dans les mêmes murailles. Une conſpiration ſe forma contre lui; un Prince Gagarin, avec quelques autres hommes de la première qualité, en étoit le chef. Il paroît, par le reſte de ſa conduite, qu'il n'étoit rébelle que par erreur, & qu'il croyoit conſpirer contre un uſurpateur en faveur du Prince légitime.

Les principaux conjurés ſe rendent à l'aſſemblée des Boïars, s'écrient que le Tſar eſt indigne du trône, & qu'il faut l'en renverſer. Les Boïars, étonnés de tant d'audace, ne s'aviſent pas même d'employer le pouvoir qu'ils tiennent de leurs charges, & n'oſent ni répondre aux complices de Gagarin, ni tenter de les punir, ni même leur réſiſter : ils ſe lèvent avec effroi & ſe retirent dans leurs maiſons. Les conjurés, malgré l'horreur qu'ils excitent, perſiſtent dans leur deſſein criminel : ils arrachent le patriarche de ſon palais, & le traînent ſur la place publique, eſpérant le forcer par la crainte à ſoulever le peuple contre le ſouverain. Mais le fidèle prélat n'élève la voix que pour affermir les ſujets dans le devoir. Les ſéditieux, conſervant encore dans

leur fureur quelque reſpect pour le premier miniſtre de la religion, n'oſent porter ſur lui des mains ſacriléges, & le laiſſent retourner ſans lui faire aucun mal. 1608.

Mais après avoir ainſi manifeſté leur projet, il ne leur reſtoit plus d'autre reſſource que de tout braver & de commettre le crime pour éviter le ſupplice. Un Prince Golitſin ſe joint à leur faction. Ils courent au palais, déterminés ſans doute à poignarder leur ſouverain. Chouiski ſe montre en ce moment digne du trône par ſon courage : il vient au devant d'eux accompagné de ſes gardes. Sa préſence en impoſe au rébelles. La crainte ſuccède dans leurs cœurs à l'audace ; ils fuient, gagnent la première porte de la ville, & ſe retirent au nombre de trois cents hommes à Touchino auprès de l'impoſteur, laiſſant peut-être le Tſar plus effrayé de leur entrepriſe, que raſſuré par la fidélité de ceux qui ont déteſté leur complot.

Le rébelle apprit de ces infidèles habitans de Moskou l'état de cette capitale, & les chemins que prenoient les convois de vivres. Trop foible pour aſſiéger cette ville, il réſolut de l'affamer, & envoya des détachemens arrêter tous les tranſports de proviſions. Ces nouvelles meſures eurent le ſuccès qu'il s'en étoit promis. Bientôt Moskou fut réduit à la

famine, & le grain s'y vendoit à un
1608. prix qu'il étoit impoſſible au peuple de payer. Les pauvres, chaſſés par le beſoin, alloient en foule chercher, auprès de l'impoſteur, une ſubſiſtance que le Prince légitime ne pouvoit leur fournir. En vain le Tſar ſe montroit au peuple, le careſſoit, cherchoit à le conſoler, & à l'affermir dans le devoir : il ne pouvoit ſe faire écouter de ces malheureux, qui ne ſentoient que l'horreur de leur ſituation.

Il étoit enfin menaeé d'un abandon général, lorſqu'on vit revenir à Moskou le Prince Gagarin, l'auteur de la dernière révolte; mais humilié, repentant, s'offrant lui-même à la peine qu'il avoit méritée, & rappelant au devoir ce peuple que n'aguères il avoit voulu ſoulever. Arrivé à Touchino, où il croyoit rendre hommage à ce même Dmitri qu'il avoit vu régner à Moskou, il avoit été ſurpris de ne trouver qu'un inconnu, qui n'avoit aucune reſſemblance avec celui dont il prenoit le nom. Honteux de ſon erreur, déchiré de remords, Gagarin, au péril de ſa vie, revint détromper ſes concitoyens, & ſon rapport rétablit pour quelque tems le repos dans la capitale.

1609. Ce qui contribua le plus à y répandre la tranquillité, ce fut une nouvelle apportée par Gagarin qui rendit quelques eſpérances aux habitans. Il leur apprit que,

dans le camp du rébelle, on ſavoit déjà qu'il venoit d'arriver à Novgorod un ſecours de Suédois qui, vraiſemblablement, ſe rendroit bientôt à Moskou. Ce ſecours, dont on eſpéroit de ſi grands avantages, & qui ne fit dans la ſuite qu'aggraver les maux de l'État, étoit le fruit d'une négociation dont la chaîne des évènemens ne nous a pas encore permis de parler. 1609.

Lorſque le Tſar s'étoit vu abandonné de la plus grande partie des nobles, qui trahiſſoient lâchement la cauſe de la patrie pour aller chercher la ſûreté ſur leurs terres, il avoit cru devoir appeler des étrangers à la défenſe de l'État, que les citoyens livroient aux plus mépriſables des ennemis. Il avoit chargé de l'éxécution de ce deſſein, ſon neveu le Prince Mikhaïl Chouiski Skopin. Comme l'uſage étoit que tous les traités avec la Suède fuſſent alors négociés & conclus par le Nameſtnik de Novgorod, il revêtit Skopin de ce titre, & le chargea de demander des ſecours à Charles IX, qui règnoit alors en Suède. Ce monarque avoit intéret de ne pas ſouffrir que les Polonois, ſous le nom de leur faux Tſarévitch, s'emparaſſent de la Ruſſie. Par cette augmentation de leur puiſſance, ils ſeroient devenus pour lui des voiſins trop dangereux.

Ibid & Chaſirof, d'après

Mikhaïl répondit à la confiance de

son oncle. Il obtint du monarque Sué-
1609. dois un secours de deux mille hommes
les actes de la chancellerie. de cavalerie, & de trois mille hommes d'infanterie, moyenant un subside convenu. Ces troupes devoient suivre toutes les opérations que Mikhaïl Chouiski jugeroit convenables. Par ce même traité,
Conclu le 28 Eév. Charles IX renonçoit à toutes ses prétentions sur la Livonie & l'Estonie; on lui abandonnoit la ville de Koréla; les deux Puissances contractantes s'allioient à perpétuité contre Sigismond & ses enfans, & chacune d'elles promettoit de ne pas faire la paix, sans la participation & la permission de l'autre.

Pendant que ce traité se négocioit à Vybourg, Pleskof se soulève, l'esprit de
Let. o miat. révolte se manifeste à Novgorod. Le Nameſtnik effrayé, abandonne cette ville, quand sa présence y devenoit nécessaire pour encourager les citoyens fidèles & réprimer les factieux. Il espère trouver à Ivangorod un asyle plus voisin de la Suède: il apprend que les habitans se sont donnés à l'imposteur. Il tourne ses pas vers Oréchek: il est mal reçu du Voévode qu'il soupçonne de pencher vers la rébellion. Rappelé enfin par les principaux habitans à Novgorod, qu'il n'auroit pas dû quitter, il y rassemble une armée, il en donne le commandement à Tatistchef qui le sollicite, & apprend bientôt que ce Tatistchef est un traître, qui n'a

voulu se mettre à la tête des troupes que pour les livrer au rébelle. Il remet le jugement du coupable à l'armée même qu'il vient de lui confier. Jamais la justice militaire n'employa moins de formalités; les soldats furieux, sans faire aucune information, sans chercher à convaincre l'accusé de son crime, se jettent sur lui, le massacrent & le déchirent. En même tems, un partisan Polonois s'approchoit de Novgorod, ravageoit la campagne, & soumettoit tout ce qui n'étoit pas assez fort pour lui résister. Mais il recula bientôt, quand il apprit que l'armée rassemblée par Skopin, s'avançoit contre lui. 1609.

Ce fut dans ces circonstances qu'arrivèrent de Livonie les troupes Suédoises, commandées par un homme d'origine Françoise & d'une naissance distinguée, dont le père avoit rempli en Suède les plus hauts emplois militaires. C'étoit le Comte Jacques Pontus de la Gardie. Muller. Ces troupes n'étoient vraisemblablement qu'au nombre de cinq mille hommes, suivant la lettre du traité. C'est aussi ce que disent les historiens Suédois; mais Skopin, dont la politique tendoit à rendre le courage aux citoyens, écrivit à toutes les villes qu'il avoit reçu un secours de quinze mille hommes. Cette circonstance est par elle-même peu importante; mais elle aide à prouver combien il faut se défier des historiens, qui souvent mê-

me de bonne foi, exagèrent les forces
1609. des armées.
Let. o miat. Skopin ne laiſſa pas ce ſecours inutile. Il entre auſſi-tôt en campagne avec les Suédois, il va ſoumettre Pleskof; & ſ'il ne prend pas la ville, deux batailles qu'il gagne ſur les habitans lui répondent du moins qu'ils ne feront pas de ſi tôt des entrepriſes dangereuſes. De là il ſe porte du côté de Tver. D'abord repouſſé, mais non pas défait, il ſe contente de laiſſer repoſer ſes troupes un jour entier, fait la nuit ſuivante une attaque imprévue, & ſe rend maître des travaux avancés, après avoir fait un grand carnage des Polonois. Les Suédois propoſent de donner l'aſſaut; Mais Skopin, à qui les intérêts du Tſar ne permettent pas de s'arrêter, & qui, peut-être, veut épargner le ſang même de ſes concitoyens rébelles, s'oppoſe à ce projet. Les Suédois, irrités de ſe voir privés d'un pillage ſur lequel ils comptoient, l'abandonnent & retournent à Novgorod. Après bien des négociations, ils reviennent enfin ſe joindre à l'armée Ruſſe. On marche vers Moskou. Skopin reçoit en chemin les députations de pluſieurs villes qui lui envoient des préſens & demandent à rentrer ſous la domination du Tſar. Il fait fortifier la Slabode d'Alexandre, & défait, dans une ſortie, le brave Sapiéha, qui l'y vient attaquer.

Pen-

Pendant qu'il rétablit par-tout où il ſe préſente les affaires de ſon oncle, les habitans de Volodimer, qui s'étoient ſoumis au faux Dmitri, rentrent dans le devoir, lapident leur Voévode qui veut les maintenir dans leur rébellion, battent les troupes de l'impoſteur dont ils venoient d'abjurer la cauſe; & envoient implorer la clémence du Tſar. 1609.

A peu près dans le même tems, le colonel Bobovski, arrivé de Pologne avec de nouveaux ſecours qu'il amène à l'impoſteur, blâme hautement la conduite de Rouginski, lui reproche de laiſſer l'armée ſe fondre dans l'inaction, tandis qu'il auroit pu ſe rendre maître de Moskou, & ne demande au rébelle que peu de jours pour le faire entrer dans cette capitale. Ces belles promeſſes rempliſſent d'eſpérance les révoltés. Bobovski profite de leur ardeur & les fait ſortir de leurs retranchemens. Les troupes du Tſar s'avancent & leur offrent le combat. La bataille fut ſanglante : les deux partis, animés d'une égale fureur, montrèrent le même courage, mais enfin les Polonois battus, & repouſſés juſqu'à leurs retranchemens, purent à peine s'y ſoutenir.

Cependant leur perte n'étoit pas encore aſſez conſidérable pour abattre leur orgueil. L'hetman Rouginski, tous les factieux de Touchino, les Boïars, les

nobles qui sacrifioient leur patrie aux
1609. intérêts d'un scélérat, redoublent leurs efforts contre Moskou, & veulent mettre le feu à la partie de la ville qui n'étoit construite que de bois. Le Tsar fait sortir contre eux une grande partie de ses forces. Le combat dure un jour entier: les Russes fléchissent, le désordre se met dans leur cavalerie, leur infanterie résiste à peine; ils sont menacés d'une entière défaite, & l'État va subir le joug d'un brigand. Mais, dans l'instant qui doit combler les maux de la Russie, des troupes fraîches sortent de la ville: c'étoit la dernière ressource du souverain. La bataille est rétablie, les rébelles sont battus & poursuivis avec acharnement, & cette défaite leur ôte l'envie de s'épuiser en nouveaux efforts contre la capitale.

Ces avantages offroient au malheureux Chouiski quelques lueurs d'espérance: elles furent encore augmentées par la nouvelle qu'il reçut des succès de Chérémétef. Il avoit mandé au secours de Moskou ce général habile & courageux, qui, par ses talens & ses vertus, avoit mérité la confiance de la nation. Chérémétef, en se rendant aux ordres de son maître, avoit battu les Polonois qui infestoient les villes & les campagnes aux environs de Nijni-Novgorod. Il entra dans cette ville, resserrée chaque jour de plus près par les défenseurs du

rébelle. Les partis qu'il envoya ſouvent contre eux furent conſtamment vainqueurs & revinrent chargés de butin. En continuant ſa marche, il ſoumit Kaſſimof: mais, après tant de victoires, & lorſqu'il touchoit au but de ſes travaux, il fut battu ſous les murs de Souzdal, & il eut beaucoup de peine à ſe retirer à Volodimer; Moskou ſe vit privée du ſecours qu'il lui amenoit & qu'il venoit de lui annoncer en même tems que ſes victoires. 1609.

Les troubles de l'État ne furent guères augmentés par trois impoſteurs qui ſe montrèrent aux environs d'Aſtrakhan, & qui ne purent ſe faire un grand parti. Ces fourbes imbécilles étoient connus; on ſavoit leur origine & leur état, & d'ailleurs aucune Puiſſance n'avoit intérêt à ſoutenir leur cauſe. L'un ſe faiſoit appeler Auguſte & ſe diſoit fils du Tſar Ivan. Un autre, nommé Oſinovin, vouloit paſſer pour fils du Tſarévitch Ivan; & le troiſième, qui ſe faiſoit appeler Fedor, ſe vantoit d'avoir pour père le même Prince. Les Koſaques, qu'ils avoient voulu ſéduire, vinrent trouver le faux Dmitri : ils avoient déjà perdu Oſinovin; ils lui livrèrent les deux autres, qui furent exécutés à Touchino.

Un autre brigand fit beaucoup plus de mal; c'étoit un payſan du domaine, nommé Khotinski, & ſurnommé Salkof. Il

ne chercha point à ſe couvrir d'un grand
1609. nom : ce fut à titre de payſan, qu'il engagea d'autres payſans comme lui à partager ſes deſſeins & à courir la même fortune. Les rébelles, retranchés autour de la capitale, interceptoient les vivres ; elle ne recevoit plus de proviſions que par la route de Kolomna. Salkof s'empara de ce chemin & enlevoit tous les convois : il ſervoit trop bien les Polonois pour n'en être pas protégé. Un des généraux de cette nation ne dédaigna pas de venir à ſon ſecours, & les Ruſſes furent battus. Il fut défait enfin lui-même par le Prince Dmitri Pojarski, grand homme, deſtiné à rendre un jour des ſervices encore plus importans à ſa patrie. Salkof vint demander ſa grace à Moskou : il ne lui reſtoit plus que trente hommes qu'il amenoit avec lui.

Mais ſa défaite ne rendoit guères moins affreuſe la ſituation des habitans de Moskou, tourmentés par la famine, par leurs propres ſéditions que leur inſpiroit le beſoin, & par les ſupplices qu'elle leur attiroit. Tant de maux ne ſatisfaiſoient pas encore la haine politique de la Pologne. Les grands de ce Royaume conſeillèrent à Sigiſmond de renoncer à des ménagemens, qui ſans tromper perſonne, empêchoient de réunir aſſez d'efforts contre une Puiſſance expirante. Ils le preſſoient de déclarer ouvertement la guerre

Jitié Petra velikago.

au Tſar, & de reprendre au moins les provinces que la Pologne avoit déjà poſſédées. Les affronts que les Polonois avoient reçus en Ruſſie, la longue détention de pluſieurs ſeigneurs de la première diſtinction, leur paroiſſoient un prétexte ſuffiſant pour la rupture du traité conclu avec Boris Godounof. Ce conſeil, agréable au Prince & à la nation, fut ſuivi; la guerre fut déclarée, & vingt mille hommes furent envoyés faire le ſiége de Smolenks; le Roi s'y rendit en perſonne. 1609. 8 Septembre.

Cette démarche du Roi de Pologne mit la diſſention dans le camp de l'impoſteur. On croit qu'elle fut ſur-tout inſpirée & fomentée par l'hetman Jelkovski qu'y envoya Sigiſmond : mais Soltykof parut en être le mobile ; il repréſenta à ſes amis combien il étoit inſenſé de ſe livrer à tant de travaux & de courir tant de dangers pour ſoutenir la cauſe d'un homme qui les trompoit peut-être, dont les droits étoient au moins fort douteux, & qui, chaque jour, voyoit ſes affaires ſe ruiner de plus en plus, tandis qu'ils pouvoient réclamer la protection d'un monarque puiſſant. Ce diſcours fit impreſſion ſur leurs eſprits : ils ſentirent que leur prétendu Dmitri ne pouvoit ſe ſoutenir encore long-tems, puiſque les Polonois alloient ſe détacher de ſes intérêts, pour ne s'occuper que de ceux de leur Prince, & de leur république. Ils Letomiat.

craignirent de se voir enveloppés dans sa
1609. ruine, & proposèrent à l'hetman Rouginski d'arrêter l'imposteur, de le livrer à Sigismond, & de demander à ce Prince son fils Vladislas pour souverain. Rouginski reçut leur offre avec joie, & promit les bonnes graces de son maître à ces hommes doublement perfides, qui, après avoir trahi l'État, trahissoient encore le rébelle qui avoit reçu leurs sermens.

Le faux Dmitri pénétra les projets qu'on formoit contre lui; il profita de la nuit pour quitter son camp, & fuir à Kalouga, accompagné d'un petit nombre d'hommes sur lesquels il comptoit le plus. Sa fuite fut si précipitée, qu'il n'emmena pas même avec lui cette Marine, qui ne rougissoit pas de porter le nom de son épouse. Cet abandon où il laissoit, exposée aux insultes, & au danger même de sa vie, une femme qui méritoit des respects de sa part, & à qui il devoit tant de reconnoissance, met dans un jour odieux la bassesse & la dureté de ce brigand. Un certain Plestchéef eut pitié de Marine, & la conduisit pendant la nuit à Kalouga. Elle continua d'y vivre avec le mépriſable qui venoit de lui donner une preuve si choquante de son indifférence.

Poveſt o Samozv. L'évasion du faux Dmitri causa une grande fermentation dans le camp de Touchino. La plûpart des Russes qui

avoient pris le parti de cet impoſteur, n'étoient point entrés dans le projet de Soltykof. Quand ils ſe virent privés du chef que la plûpart d'entr'eux regardoient comme leur ſouverain légitime, ils accablèrent de reproches les Polonois, qui abandonnoient ſi lâchement un Prince dont ils avoient promis de réparer les malheurs. La querelle s'anima; les Polonois, inſultés, & peut-être encore plus avides de pillage que de vengeance, ſe jetèrent ſur ceux qui les outrageoient, les maſſacrèrent, & les dépouillèrent. Les Ruſſes, ne trouvant plus de ſûreté dans un camp où ils étoient les plus foibles, prirent la fuite, & allèrent à Moskou implorer leur pardon. 1609.

Il ne reſtoit plus guères devant Moſkou que les Polonois commandés par l'hetman Rouginski. Ils apprennent que Skopin approche & va les attaquer; ils ſe retirent, ſont pourſuivis & battus, & le Métropolite Philarète, qui étoit priſonnier entre leurs mains, recouvre la liberté. Let. miat.

Mais Skopin, qui venoit de ſervir ſi fidèlement ſon oncle & ſa patrie, étoit devenu ſuſpect à la Cour. Un certain Liapounof étoit à Rézan à la tête d'un parti conſidérable. C'étoit un des plus ardens ennemis du Tſar. Soit qu'il eût été frappé du mérite de Skopin, ſoit qu'il eût ſeu-

lement voulu le brouiller avec le sou-
1609. verain, il avoit hasardé de lui écrire, l'exhortant à s'emparer du trône, & promettant de lui en faciliter les moyens. Skopin ne vit dans cette lettre qu'un outrage fait à sa fidélité; &, dans le premier mouvement de sa colére, il avoit voulu faire punir les malheureux qui la lui avoient apportée. Il leur fit grace quand il eut reconnu leur innocence. Mais il avoit rendu trop de services à l'État pour n'avoir pas des ennemis à la Cour; ils profitèrent de cette occasion pour lui nuire dans l'esprit du Tsar, déjà peut-être jaloux des talens que son neveu lui consacroit.

Lorsqu'il entra à Moskou avec Pontus de la Gardie, le peuple le regarda comme son libérateur. Son nom étoit par tout répété dans les acclamations générales. Cet amour de la nation ne fit qu'augmenter les soupçons du Tsar, qui ne fut pas assez maître de lui-même pour les dissimuler. Les ennemis de Skopin, attentifs à observer les sentimens du Prince, redoublèrent leurs intrigues. Pontus vit le danger qui menaçoit Skopin au milieu d'une Cour occupée de sa ruine. Il l'en avertit, & le pressa de sortir de Moskou. Cette ville étoit délivrée, mais les Polonois assiégeoient Smolensk; déjà l'un de leurs généraux s'avançoit jusqu'à Mojaïsk. C'étoit là que Skopin devoit ha-

ſarder ſa vie, menacée par de lâches courtiſans. Mais il tomba malade & mourut 1609.
d'une violente héromorragie. Sa mort ne paſſa pas pour naturelle; on crut que la Princeſſe Catherine, belle-ſœur du Tſar, l'avoit empoiſonné. Le peuple, à ſes funérailles, témoigna les mêmes regrets qu'il avoit fait paroître à la mort du Tſar Fedor, le dernier rejeton de la tige des anciens ſouverains. Chouiski affecta la plus vive douleur, ſans pouvoir détourner, par ſes larmes, peut-être feintes, les ſoupçons de ſes ſujets, ni diminuer leur haine.

Si Chouiski fut coupable en effet de la mort de ſon neveu, il dut bientôt ſentir le mal qu'il s'étoit fait à lui-même en ſe privant d'un général qui avoit la confiance des troupes & qui la méritoit. Il falloit oppoſer une armée à celui qui faiſoit le ſiége de Smolensk. Il en donna le commandement à ſon frère Dmitri, l'époux de cette Catherine ſi violemment ſoupçonnée de la mort de Skopin. On devoit attendre peu de choſe des ſoldats ſous un général qui leur étoit juſtement odieux. La Gardie eut ordre de ſe combiner avec Dmitri: mais il avoit eſtimé Skopin, il avoit apperçu la trame que l'on formoit contre lui, il avoit tâché de la rompre, & il voyoit ſans doute avec horreur ce Dmitri, qu'il regardoit comme l'aſſaſſin de Skopin. Ces circonſtances peuvent

nous faire prévoir le mauvais succès des
1609. opérations du Tsar contre le Roi de Pologne.

Let. o miat. Chafitof. L'armée étoit encore à peu de distance de Moskou, lorsque les Suédois demandèrent opiniâtrement leur paie. On assure que Chouiski avoit remis à Pontus le subside convenu par le traité, & qu'il y avoit encore ajouté une somme, que ce général fut chargé de distribuer aux troupes par forme de gratification. Cependant, soit que la Gardie eût dépensé cet argent pour satisfaire son faste; soit qu'il voulût s'en emparer, ou qu'il saisît ce moyen pour indisposer les soldats; soit enfin qu'il n'eût rien reçu; il soutint qu'il n'y avoit point d'argent dans la caisse. Les officiers, les soldats marquèrent un égal mécontentement. Un commandant Suédois fit avertir Jelkovski qu'il pouvoit s'avancer sans crainte, & qu'il n'auroit à faire qu'avec les Russes. L'hetman profita de cet avis, & le combat étoit à peine engagé, que la Gardie avec ses troupes passa du côté des Polonois. Les Russes, effrayés de cette défection, furent aisément vaincus. Ils retournèrent en désordre à Moskou. Les Suédois pillèrent la caisse & le bagage; les Polonois allèrent s'emparer de Mojaïsk, à vingt-deux lieues de la capitale; & la Gardie, après leur avoir laissé une partie de son monde, alla ravager le territoire de

Novgorod, prit la petite ville de Lagoda, & repassa en Suède, content du mal qu'il avoit fait aux Russes, & se reposant sur eux du soin d'achever leur ruine. 1609.

Le faux Dmitri avoit encore un parti, & les Polonois prennent la résolution de ne point abandonner entièrement cet imposteur. C'étoit un ennemi de plus qu'ils entretenoient contre la Russie, & ils seroient toujours maîtres de le détruire, quand leur intérêt l'exigeroit. D'ailleurs il leur offroit trois mois de paie d'avance. Sapiéha le ramène devant Moskou. Il en est bientôt chassé par un secours de Tatars, que Chouiski avoit obtenu du Khan de Crimée; mais cela ne l'empêcha pas de se rendre maître de plusieurs places, & de massacrer, dit-on, jusqu'à douze mille hommes, dans le monastère de Saint-Paphnute, qui, comme la plûpart des maisons religieuses, étoit alors une fortereſſe. Les Tatars, contens de leur premier exploit, dont ils attendoient peu de récompense, se retirèrent ou allèrent se payer en ravageant l'État qu'ils étoient venus secourir. Khilkof.

Le malheureux Chouiski mande les troupes des villes & n'est point obéi. Ceux de Rézan sur tout refusent hautement de servir. Ils étoient excités à ce refus par ce même Liapounof qui, nourrissant dans son cœur une ancienne haine contre le Let. o miat.

Tsar, avoit offert la couronne à Skopin
1609. & affectoit de vouloir le venger. Il avoit à Moskou un frère nommé Zakhar : il le presse de renverser Chouiski du trône. Par ses lettres, par ses menées, par ses regrets de la mort de Skopin, il fait par tout des ennemis au Prince. En même tems, les intrigues sourdes de Jelkovski avoient déjà préparé une révolution : il continuoit sans doute d'entretenir des émissaires dans la capitale ; ses machines étoient préparées & l'on peut croire que, sans se montrer, il en faisoit jouer tous les ressorts.

Enfin le peuple se soulève, il attribue au Tsar tous les malheurs de l'État ; les Boïars ne lui pardonnent pas d'avoir obtenu la couronne plutôt par un complot occur & par la faveur d'un parti, que par une élection libre & légale. Ils entrent en négociation avec les rébelles de Touchino, leur font promettre d'abandonner l'imposteur, s'engagent de leur côté à détrôner Chouiski, & les deux partis conviennent de se réunir ensuite pour l'élection d'un nouveau Souverain.

Juin. 1610. Toute la ville semble animée d'un même esprit de rébellion. Zakhar Liapounof se montre sur la place, accompagné d'une foule des mécontens. Il s'écrie qu'il est tems de ne plus obéir à Chouiski : tout le peuple répond qu'il faut le renver-

ſer du trône. On court tumultuairement au palais du Patriarche Hermogène & chez les Boïars; on les mène, on les traîne ſur la place. Le Patriarche conſerve ſa fermeté au milieu du tumulte; mais le petit nombre des Boïars qui voudroient reſter fidèles au Tſar, cède bientôt à la crainte. Les parens mêmes de Chouiski, ſe tournent contre ce malheureux Prince. Vorotinski, qui lui eſt attaché par les liens du ſang, n'héſite pas à ſe mettre à la tête des révoltés, les conduit au palais du Tſar, l'arrête de ſa main, & le traîne, avec ſon épouſe dans la maiſon qu'il occupoit avant ſon élévation. 1610.

Les habitans de Moskou qui ſe fioient à la parole des rébelles de Touchino, leur font dire que Chouiski eſt détrôné, & qu'il eſt tems qu'eux-mêmes arrêtent l'impoſteur. Les partiſans de ce fourbe répondent, avec une raillerie amère, que les habitans de Moskou ſont des traîtres qui ont conſpiré contre leur ſouverain; mais que pour eux, ſujets fidèles, ils ſerviront juſqu'au dernier ſoupir celui qui a reçu leur ſerment.

Cette réponſe répandit le trouble & l'incertitude à Moskou. Si les partiſans du Tſar avoient ſu profiter du moment, il étoit peut-être rétabli. Mais, dès le lendemain, les principaux conjurés amenèrent à Chouiski des prêtres & des diacres, & le forcèrent à prendre l'habit

monaſtique. Pour rendre ſon ordination
1610. canonique, il falloit que lui-même fît, à haute voix, la promeſſe de renoncer au monde : ce malheureux Prince, ferme dans l'infortune, refuſoit conſtamment de prononcer un vœu que ſon cœur abjuroit : il réclamoit contre la violence. Un Prince Tioufakin prononça les vœux au lieu de Chouiski, & feignit de croire qu'il l'avoit lié par ce ſubterfuge puérile. Le Patriarche, qui
Khilkof. en ſentoit toute la nullité, continua de donner à Chouiski le titre de Tſar, & il traitoit Tioufakin de moine, parce qu'il avoit prononcé les vœux monaſtiques. La Tſaritſe ne montra pas moins de fermeté que ſon époux, & l'on eut recours
Let. o miat. au même moyen pour la conſacrer à la religion.

Le Tſar & ſon épouſe, réduits à cet état de dégradation, furent envoyés peu de tems après dans des monaſtères différens. Lorſque Jelkovski ſe fut rendu maître de l'État, il les conduiſit à Sigiſmond, avec Dmitri & Ivan, frères du malheureux Chouiski. De là ces Princes furent menés à Varſovie, & renfermés. Ils y moururent, & les Ruſſes répandirent le bruit que le Tſar & Dmitri, avoient été empoiſonnés ou aſſaſſinés dans leur priſon. On les enterra ſur un chemin, &, à l'endroit où leurs corps furent inhumés, on éleva une colonne

avec une inſcription faſtueuſe : comme ſi c'eût été un exploit bien glorieux pour Sigiſmond, d'avoir gardé dans la captivité un ſouverain déjà renverſé du trône, & réduit à la condition de moine. 1610.

Chouiski fut malheureux, & l'on eſt tenté de le plaindre. Mais ſi l'on n'a pas oublié qu'il rechercha lâchement la faveur de Godounof, oppreſſeur de ſa famille; qu'il épouſa les intérêts criminels de cet ambitieux; que, par un rapport calomnieux, concerté avec ce coupable miniſtre, il attira la plus cruelle & la plus injuſte perſécution ſur la veuve du Tſar Ivan, & ſur les parens de cette malheureuſe Princeſſe : ſi l'on doute enfin qu'il ſoit innocent de la mort de Chouiski-Skopin, qu'il devoit aimer comme ſon neveu, récompenſer comme un ſujet fidèle, & reſpecter comme ſon défenſeur : alors on perdra pour lui tout ſentiment de compaſſion, on ne lui conſervera plus que du mépris & de la haine. Mais il avoit porté la couronne; il étoit, en qualité de Souverain, frère de Sigiſmond : il n'appartenoit pas à ce Prince de le punir.

1610.

INTERREGNE.

La Ruſſie n'avoit plus de ſouverain ; & les grands, partagés de ſentimens, d'inclinations, de partis, n'avoient aucun projet déterminé. Les uns étoient vendus à la Pologne, les autres tenoient pour l'impoſteur ; d'autres enfin, plus ſages & meilleurs citoyens, ſouhaitoient qu'une élection libre diſpoſât du trône. Cependant il falloit trouver un remède à l'anarchie qui eſt le pire de tous les maux, & les Boïars prirent en mains les rênes de l'État. Les partiſans du faux Dmitri ſortirent de la ville & ſe rendirent au camp de Touchino.

Khilkhof.

L'hetman Jelkovski, qui étoit à Mojaïsk, n'a pas plutôt appris la révolution, qu'il paroît devant Moskou. Mais, loin de commettre aucune hoſtilité, il ſemble ne s'être approché de la capitale que pour en impoſer au rébelle qui la menaçoit. Par ſes intelligences, par ſes promeſſes, il augmente le nombre des amis qu'il avoit dans la ville. Il gagne la confiance des habitans qui ont le plus de crédit, il négocie avec eux, & leur fait ſentir que le ſeul moyen de terminer leurs maux, c'eſt de ſe jeter dans les bras de Sigiſmond.

Let. o miat.

Cependant un État auſſi vaſte, auſſi puiſſant que la Ruſſie, ne pourroit, ſans doute, devenir une province de la Pologne. La différence de la religion eſt un autre obſtacle, peut-être plus invincible, à la réunion de ces deux États. Jelkovski ſait prévoir & prévenir ces difficultés : il inſinue que le Roi ne refuſera pas de donner ſon fils Vladiſlas à la Ruſſie, & que ce jeune Prince pourra bien embraſſer la religion de ſes nouveaux ſujets. A cette dernière condition, le Patriarche lui-même approuve ce choix, parce qu'en effet il ne peut choiſir qu'entre des partis plus au moins fâcheux. On propoſe à l'hetman des conférences. Enfin les Boïars, ſans prendre le conſentement des autres villes, promettent de reconnoître Vladiſlas pour ſouverain, à condition qu'il profeſſera la religion Grecque; qu'il ne gardera auprès de lui aucun Polonois ; qu'avant ſon arrivée, les Polonois n'entreront pas à Moskou, que ceux qui ſe trouvent ſous le commandement de Jelkovski ſe tiendront à quelque diſtance de la ville, & qu'enfin les autres reſteront à Mojaïsk. Ces conditions ſont ſignées de part & d'autre, & les citoyens prêtent ſerment à Vladiſlas entre les mains de l'hetman. 1610.

Après cet accord, il n'étoit plus permis aux Ruſſes de tenir pour l'impoſteur, ni aux Polonois de le ſecourir. Jelkovski

fait ordonner à Sapiéha de l'abandonner
1610. & cet ordre eſt auſſi tôt exécuté.

Enfin Vladiſlas étoit reconnu pour ſouverain : il ſembloit qu'il n'y avoit plus qu'à recevoir ce jeune Prince, & que la paix & le bon ordre alloient ſe rétablir dans l'État. Les Polonois, ſuivant leur convention, ſe tenoient hors de Moskou & ne donnoient aucun ſujet de plaintes : mais leur tranquillité n'étoit qu'un piége, & les mauvais citoyens qui leur étoient vendus & qui ſe concertoient avec eux, cherchoient un prétexte pour les introduire dans la ville. Ils feignirent de croire que le bas peuple entretenoit des intelligences avec l'impoſteur, & vouloit lui livrer Moskou ; ils ſoutinrent que l'on ne pouvoit ſe mettre en ſûreté qu'en appelant Jelkovski, & qu'on devoit avoir d'autant plus de confiance en ce général, qu'il ſervoit ſon maître en défendant la Ruſſie, devenue le domaine de Vladiſlas.

Mikhaïl Soltykof s'étoit mis à la tête du parti qui tenoit pour les Polonois. Il avoit du crédit, il étoit entreprenant, adroit, remuant, audacieux : il ſavoit employer à propos les careſſes, l'intrigue, les menaces, & ſe permettoit même la violence. Enfin Jelkovski, en entrant dans Moskou, malgré ſes promeſſes, parut ſe rendre aux vœux des habitans. Mais ceux-ci reconnurent bientôt qu'ils

s'étoient donnés un maître. Les Boïars perdirent leur pouvoir, après avoir gouverné pendant un mois. L'hetman distribua ses troupes dans tous les quartiers, se fit remettre les clefs de toutes les portes de la ville, & ne confia la garde des postes importans qu'à des Polonois & à des Allemands. 1610.

Il étoit encore gêné dans ses perfides desseins par les troupes Russes qui se trouvoient en assez grand nombre à Moskou. Soltykof fut le délivrer de cette inquiétude. Il prétexta que Novgorod étoit menacée par les Suédois, & y envoya un corps des troupes commandées par Ivan son fils. Peut-être cependant ne faut-il pas mettre cette démarche au nombre de ses crimes. On verra dans la suite que ce n'étoit pas en vain qu'il craignoit pour Novgorod, & il paroît qu'il vouloit faire rentrer sous la domination de la Russie ce que la Gardie avoit enlevé.

En effet le jeune Soltykof reprit l'année suivante la ville de Ladoga: mais il fut mal récompensé de ce service. Les Polonois avoient eu le tems de se rendre odieux, & les habitans voulurent punir, sur le fils, l'attachement du père pour ces ennemis de l'État. Le jeune Soltykof, après sa victoire, revint à Novgorod à l'invitation des habitans. Mais ils ne le rappeloient que pour le sacrifier à leur haine. Ils l'arrêtent, l'accusent de pro-

jets criminels contre la patrie & contre
1610. leur ville, & l'appliquèrent aux plus horribles tortures, ſans en pouvoir tirer aucun aveu. Il jura toujours, au milieu des tourmens, que, quand ſon père lui-même ſeroit venu à la tête des Polonois attaquer Novgorod, il n'auroit pas balancé à combattre contre lui. Mais ſa fermeté, ſes ſermens, & peut-être même ſon innocence, ne purent lui ſauver la vie. On vouloit ſa mort, on la vouloit affreuſe; il fut empalé.

Jelkovski, maître de Moskou, ne garda plus acun ménagement. Il ſe ſaiſit de la caiſſe des Tſars; il s'empara d'une partie de ce tréſor, en employa une autre partie à corrompre les ames viles qui conſentoient à ſe vendre, & remit le reſte à un payſan Ruſſe, devenu marchand, à qui Sigiſmond donna la charge de tréſorier. Par ſes exactions, par ſa dureté, par ſes brigandages, cet avare parvenu fit encore plus de mal au peuple que les ennemis.

Jelkovski ne négligea rien pour mettre la ville en état de défenſe. Quand il crut que ſa préſence n'y étoit plus néceſſaire, il donna le commandement des troupes à un Polonois nommé Gochevski, retourna auprès de Sigiſmond, & lui mena le Tſar détrôné & ſa famille. Nous avons vu quel fut leur ſort.

Dès que le faux Dmitri vit que les

Polonois s'étoient rendus maîtres de la capitale, & qu'il ne lui reſtoit plus aucune eſpérance d'y rentrer, il abandonna ſon camp de Touchino & ſe retira à Kalouga. Mais il n'en conſervoit pas moins auprès de lui, dans ſa retraite, des Koſaques, des Tatars & des Ruſſes, qui s'inquiétoient peu des réſolutions priſes à Moskou. Il falloit le combattre, le vaincre, ruiner ſon parti ; & les Polonois, détachés de ſa faction, n'étoient peut-être pas fâchés de la laiſſer ſubſiſter encore, parce qu'elle tenoit toujours les Ruſſes en alarmes. La patrie en fut délivrée à moins de frais. 1610.

Ourmamet, Tſar ou Khan de Kaſſimof, ſe trouvoit auprès de l'impoſteur avec ſon fils & le Prince Ouroufſof, ſon ami. L'indigne fils d'Ourmamet avertit le faux Dmitri de ſe défier de ſon père, qui avoit formé le deſſein de lui donner la mort. Le Khan de Kaſſimof, qui avoit à ſa ſuite un grand nombre des Tatars, étoit trop puiſſant pour que ſon lâche ennemi oſât l'attaquer ouvertement, L'impoſteur continua de lui témoigner la même confiance, de l'admettre à ſes parties de plaiſirs ; &, l'ayant mené avec lui à la chaſſe, il le conduiſit dans un endroit reculé, ſur les bords de l'Ougra, le tua de ſa main, fit maſſacrer deux Tatars qui l'accompagnoient, & jeter les trois cadavres dans la rivière. Après

avoir commis ce crime, il revint au
1610. grand galop, avec deux confidens qui l'avoient ſuivi, rejoindre le gros des chaſſeurs dont il s'étoit écarté à deſſein. L'effroi étoit peint ſur ſon viſage. Il raconta qu'Ourmamet avoit voulu l'aſſaſſiner, que, n'ayant pu remplir ſon mauvais deſſein, il avoit pris la fuite du côté de Moskou. Pour rendre encore ſon récit plus vraiſemblable, il envoya du monde à ſa pourſuite.

Mais Ourouſſof ne fut point trompé par ce menſonge, & jura de venger ſon ami. Un jour que l'impoſteur ſortit pour aller à la chaſſe, il le ſuivit de près avec quelques hommes affidés, le joignit à un quart de lieue de Kalouga, lui trancha la tête d'un coup de ſabre; &, ſans rentrer dans la ville, il ſe rendit en Crimée.

La nouvelle de la mort du ſcélérat excite à Kalouga moins de conſternation que de fureur; chacun prend les armes, &, comme ſi tous les Tatars euſſent eu part à l'action d'Ourouſſof, ils furent impitoyablement maſſacrés. Marine étoit enceinte. Tous les partiſans de l'impoſteur prêtèrent ſerment de fidélité à l'enfant qu'elle mettroit au monde. Zaroutski, Ataman des Koſaques du Don, ſe diſtingua par ſon zèle empreſſé. Il eſpéroit ſatisfaire ſa propre ambition, en ſervant celle de Marine. Elle accoucha peu

de tems après d'un fils : malheureux enfant, qui ne reçut la vie que pour être en naissant le chef d'un parti criminel, & pour la terminer par un supplice ignominieux, avant l'âge où l'on peut devenir coupable. 1610.

La mort de l'imposteur ne soulageoit pas les maux de la Russie. Délivrée d'un ennemi, qui n'étoit déjà plus à craindre, elle en conservoit un redoutable, qui agissoit à la fois dans la capitale & sur les frontières. Les Polonois s'étoient bientôt lassés de se contraindre & ne cachoient plus leurs desseins.

Dès que les habitans de Moskou étoient convenus de reconnoître Vladislas, l'hetman Jelkovski les avoit pressés d'envoyer une ambassade au Roi de Pologne, pour rendre hommage au Prince son fils, & pour règler définitivement les conditions suivant lesquelles on l'élevoit au trône. On choisit pour ambassadeurs le métropolite Philarète & le Prince Vassili Vassiliévitch Golitsin, qui s'étoit distingué dans les commandemens militaires, & que le vœu de la nation avoit appelé au trône après la mort de Dmitri. On leur joignit quelques ecclésiastiques des plus lettrés qu'on pût trouver alors en Russie, & quelques nobles d'un rang inférieur. Ils partirent le 9 de Septembre 1610.

Ils furent présentés au Roi dans son

camp devant Smolensk, dont il faisoit le
1610. siége. Chein, gentilhomme Prussien, qui avoit pris du service en Russie, & embrassé la religion Grecque, commandoit dans la place: il la défendoit avec courage, &, ferme dans son devoir, il résistoit aux sollicitations & aux menées de l'Archevêque, qui vouloit la livrer aux Polonois. Sigismond fit d'abord un bon accueil aux ambassadeurs: mais quand il osa leur proposer de lui faire livrer Smolensk: „ lorsque le Prince votre „ fils, lui répondit Philarète, sera monté sur le trône, il possédera non-seulement Smolensk, mais toute la Russie. „ Il ne vous convient point de démembrer ses États „. Cette réponse hardie déplut à Sigismond. Il ne cacha pas longtems le dessein qu'il avoit eu de conquérir la Russie, ou de démembrer au moins les plus belles provinces pour les unir à la Pologne. Il ne fut plus question d'envoyer Vladislas à Moskou. Las des représentations des ambassadeurs, de leurs reproches, de leur résistance, il les fit emprisonner au mépris du droit des gens. On eut soin de leur rendre la captivité douloureuse. La plus commune subsistence ne leur étoit accordée qu'au poids de l'or. Il leur arriva de payer un seau d'eau jusqu'à cinq roubles. Ils languirent dans cet état de souffrance neuf ans entiers, & Golitsin mourut lorsqu'il alloit

loit recouvrer la liberté. Quelques membres ſubalternes de l'ambaſſade, devenus infidèles à leur patrie, furent envoyés à Moskou pour y ſéduire leurs concitoyens & augmenter la faction des Polonois. 1611.

Il ſembloit que les Ruſſes couruſſent au devant d'un joug honteux. Sigiſmond avoit dans ſon camp une Cour nombreuſe de ſeigneurs Ruſſes de la première diſtinction, qui lui offroient des préſens, lui rendoient leurs hommages, & ſollicitoient des rangs, des fiefs, des dignités & la dépouille des citoyens fidèles qui oſoient réſiſter aux Polonois. Le Roi ne refuſoit aucune de leurs demandes & leur diſtribuoit généreuſement ce qui n'étoit pas encore en ſa poſſeſſion.

Les habitans de Moskou gémiſſoient dans le plus dur eſclavage : leur fortune, leurs femmes, leurs filles étoient des biens qui ne leur appartenoient plus. Des larmes mépriſées étoient les ſeules armes qu'ils puſſent oppoſer à leurs tyrans ; on leur avoit enlevé toutes les autres. On força les Boïars d'écrire à Sigiſmond pour lui demander encore le Prince ſon fils & l'aſſurer que d'ailleurs ils ſe ſoumettoient à toutes ſes volontés : c'étoit lui livrer la patrie, les loix & la religion. Le Patriarche, à qui Soltykof tenoit un poignard levé ſur le ſein, refuſa ſeul de ſigner cette lettre.

1611. Ce Pontife étoit ſur-tout odieux aux partiſans de la Pologne, il traverſoit tous leurs deſſeins, il ſoutenoit le courage du peuple, il l'affermiſſoit dans la religion, & lui faiſoit voir avec horreur une chapelle catholique érigée dans l'ancien palais de Godounof. Ses vertus & ſes préjugés le rendoient également redoutable aux mauvais citoyens. D'ailleurs, telles étoient les prérogatives de ſa dignité, que ſon approbation & ſa ſignature étoient néceſſaires pour donner du poids à leurs délibérations & légitimer, en quelque ſorte, leurs attentats. On ne pouvoit ni le ſéduire par les promeſſes, ni le vaincre par les menaces; on réſolut de l'aſſaſſiner à la proceſſion du dimanche des rameaux. Le peuple ne devoit pas être plus épargné que le Pontife. Mais la conſpiration fut découverte, la proceſſion ne ſe fit pas & le peuple reſta renfermé dans les maiſons.

Ibid. & Gra. Drevniaia. Vivliophica.

Let. o miat.

La haine des Polonois trompée, en devint plus furieuſe. Ils ne différèrent que juſqu'au lendemain leur vengeance. Ce fut un jour de carnage. Toutes les rues, toutes les places, ruiſſelèrent de ſang. Les Polonois & leurs complices couroient par tout cherchant des victimes à leur rage. Les prêtres, les moines, furent les premiers immolés. Les charmes touchans de la jeuneſſe, l'infirmité de la vieilleſſe, la foibleſſe de l'enfance, rien

ne pouvoit attendrir les assassins. Le marché étoit rempli de morts & des mourans entassés. Un grand nombre des maisons furent livrées aux flammes ; les églises, les monastères, pillés, souillés, renversés; les reliques jetées, dispersées; les images à qui les Russes ignorans rendoient un culte approchant de l'idolâtrie, servirent de but aux armes des Polonois, qui jouoient entr'eux au milieu des cadavres. Plusieurs Boïars périrent. Un Prince Golitsin, frère de l'ambassadeur, fut assassiné dans sa maison. Le Prince Pojarski, couvert de blessures & privé de sentiment, fut heureusement emporté hors de la ville. Ses jours deviendront utiles à la patrie. 1611.

On dit que Sigismond approuva ce massacre, & récompensa ceux qui lui en apportèrent la nouvelle. Il ordonna de déposer le Patriarche; on ne sait comment sa vie fut épargnée dans le carnage général: il fut dégradé, & réduit à l'état monastique, renfermé dans le Tchoudof. On lui donna des gardes : comme sa vertu lui conservoit le plus grand ascendant, même dans son abjection, les factieux tâchèrent encore de se le rendre favorable. Mais la captivité n'avoit pas abattu son courage; &, pour se venger de sa fidélité, on le laissa mourir de faim. En le déposant, on avoit rétabli dans la dignité patriarchale cet ancien évêque de Chy-

pre, cet Ignace fait Patriarche par Dmi-
1611. tri. Lorſque les Polonois furent prêts à rendre Moskou, il ſut ſe ſouſtraire à la dégradation & à la captivité, en fuyant en Pologne où il finit ſes jours.

Liapounof, l'un des principaux auteurs de la conjuration, qui avoit renverſé Chouiski du trône, pouvoit ſe reprocher les maux de l'État: il tenta le premier de les réparer. Dès qu'il eut appris à Kazan la conduite des Polonois, il ſollicita les principales villes de la Ruſſie à réunir leurs forces contre les ennemis perfides qui déchiroient l'État, ſous prétexte de lui donner un maître. Kalouga, Volodimer, Jouzdal, Iaroſlavle, & pluſieurs autres villes entrèrent dans la confédération. Les Voévodes qui commandoient convoquèrent la nobleſſe: la levée des troupes ſe fit avec toute la diligence que permettoit cette opération, toujours lente dans ces tems où il n'y avoit pas de ſervice règlé.

Enfin cette armée parut devant la capitale vers la fin du printems: les Voévodes la diviſèrent en pluſieurs corps qui occupèrent toutes les portes. Mais on s'apperçut bientôt que la multiplicité des chefs nuiſoit à l'intérêt commun: les ordres ſe contrarioient mutuellement; il n'y avoit ni dans les vues ni dans les opérations cette unité ſi néceſſaire au ſuccès.

Les Voévodes firent au bien de l'État

le ſacrifice même de leur amour propre, & l'on permit aux troupes de choiſir elles-mêmes leurs chefs. Ce choix tomba ſur Prokophei-Liapounof & ſur Dmitri-Troubetskoi. Les Koſaques choiſirent de leur côté Zaroutski, ce zèlé protecteur de Marine. On étoit obligé d'accepter ſes ſervices, parce qu'il partageoit la haine commune contre les Polonois. Ceux-ci avoient fait une ſortie contre les Ruſſes dès qu'ils s'étoient montrés devant Moskou ; mais ils s'étoient retirés après un léger combat. Chaque jour il y avoit quelque action. Ces eſcarmouches coûtoient du ſang & les choſes reſtoient à peu près dans le même état. 1611.

Si les Ruſſes faiſoient peu de progrès contre Moskou, Sigiſmond n'avoit guères plus de ſuccès contre Smolensk. Ses troupes ſe fatiguoient ſans abattre le courage des aſſiégeans. Enfin le défaut de ſel, ou plutôt encore la mauvaiſe nourriture, y répandit bientôt le ſcorbut, maladie familière au Nord, qui devient affreuſe quand le principe en eſt exalté. Cependant Cheïn, privé d'un grand nombre de bras, ſe défendoit avec la même valeur. Sigiſmond auroit peut-être été forcé de lever le ſiége, ſi, parmi les habitans de Smolensk, il ne s'étoit trouvé un traître.

Un nommé Dédichin parvint à tromper la vigilance des gardes, & ſe rendit au

camp de Sigiſmond. Il lui indiqua un
1611. côté de la ville où le mur ſeroit facilement battu, parce qu'il avoit été conſtruit à la hâte, vers la fin la de l'automne, dans le tems des premières gelées. Tous les efforts des aſſiégeans ſe tournent vers cet endroit foible; bientôt la brèche eſt praticable, & la ville eſt priſe d'aſſaut pendant la nuit. Un grand nombre de bourgeois ſe réfugient dans la principale égliſe; mais l'un d'eux, comme s'il ne voyoit qu'à regret quelques-uns de ſes concitoyens échapper au carnage, met le feu aux poudres renfermées dans les caves de cette égliſe, qui avoient ſervi de magaſin pendant le ſiége.

Le Roi fit appliquer Cheïn à la torture pour le contraindre à lui livrer le tréſor, qui peut-être n'exiſtoit pas. Ce malheureux boyarin ſupporta les tourmens avec le même courage qu'il avoit montré ſous les armes. Il fut enſuite envoyé en Pologne, où, renfermé dans une affreuſe priſon, il ſupporta dix ans entiers les horreurs de la captivité avec ſa femme, une fille & un fils. Les fortifications de Smolensk furent rétablies, la ville fut miſe dans un meilleur état de défenſe, qu'elle n'étoit auparavant; le Roi y laiſſa des proviſions & des troupes, & retourna dans ſes États.

La Ruſſie venoit de perdre l'une de ſes principales villes frontières, & n'avoit

que peu d'espérance de recouvrer sa capitale. Il est vrai que l'armée Russe avoit enlevé quelques travaux du côté de la Ville-Blanche. Mais, après ce premier avantage, elle étoit restée dans l'inaction. Les chefs sentoient eux-mêmes la foiblesse de leurs opérations, & croyoient avoir besoin d'un souverain pour y donner plus de vigueur. Ils conçurent le projet d'opposer la Suède à la Pologne, & de demander à Charles IX un de ses fils. Ils envoyèrent traiter cette affaire à Novgorod. 1611.

La dissention règnoit entr'eux, & se manifestoit chaque jour d'avantage. Chacun d'eux vouloit avoir la prééminence sur son collègue. Troubetskoi, peu actif & intéressé, ne jouissoit que d'un foible ascendant. Liapounof, par sa hauteur & son insolence, indisposoit la noblesse qu'il osoit insulter, & ne ménageoit pas même les Boïars. Zaroutski étoit moins un général qu'un chef de brigans. Il laissoit toute licence à ses Kosaques, leur permettoit d'insulter, de piller, de maltraiter les Russes avec lesquels il devoit combattre. Il étoit d'ailleurs bien loin d'entrer dans les vues de ses collègues pour le choix d'un souverain. Amant déclaré de Marine, il vouloit placer sur le trône le fils de cette femme, aussi basse qu'ambitieuse.

Les troupes mouroient de faim; leurs plaintes sont mal reçues, malgré les représentations de Liapounof, dont leurs

maux excitent la pitié. Il demande sur-
1611. tout qu'on s'oppose aux brigandages des Kosaques, & se rend odieux à Zaroutski. Ce misérable le fait assassiner.

Un trait de vertu brille à travers ces horreurs ténébreuses. Un Rjevski, dont l'histoire ne parle que pour nous faire admirer sa fin, se montroit depuis longtems le plus violent ennemi de Liapounof, & se fit tuer en le défendant. Qu'auroit il fait pour un ami?

Les Polonois, maîtres de la capitale, étoient en possession de Pereslavle. Sapiéha, qui étoit venu proposer aux chefs devant Moskou des conférences inutiles, & qui avoit soutenu contr'eux deux combats décisifs, avoit été s'en emparer, & de là, il faisoit des courses contre les villes d'alentour.

La Russie étoit trop malheureuse pour n'avoir pas autant d'ennemis que de voisins. Pontus de la Gardie, qui, dans son expédition, avoit connu toute la foiblesse de cet Empire, pressa Charles IX de tenter au moins la conquête de Novgorod. Il s'approcha de cette ville, à la distance d'une lieue & demie, & les habitans, qui peut-être avoient entammé déjà quelques négociations avec la Suède, relativement aux vues des chefs qui commandoient devant Moskou, crurent qu'il venoit au secours de l'État. Ils s'abandonnèrent à une dangereuse confiance.

Odoëvski commandoit en qualité de boyarin : il n'avoit ni prévoyance, ni activité. Boutourlin, revêtu de la dignité de Voévode, croyoit que les Polonois étoient seuls à craindre. Les troupes étoient en mauvaise intelligence avec les bourgeois, & les chefs étoient presque toujours ivres. Boutourlin passoit souvent au camp des Suédois, & buvoit avec eux. Les marchands alloient y faire le commerce. 1611.

Pendant qu'on s'endormoit ainsi dans une stupide sécurité, Pontus cherchoit les moyens de s'emparer de la ville. Un prisonnier promit de la lui livrer. On faisoit très négligemment la garde pendant la nuit. Ce traître conduit les Suédois aux portes qu'il savoit être les plus mal gardées. Ils entrent sans que personne se doute même de leur approche. Les habitans ne s'apperçoivent de leur malheur, qu'aux cris des sentinelles qu'on égorge. Boutourlin apprend qu'on est surpris. Au lieu d'aller combattre, il court au quartier marchand, pille les boutiques, & sort de la ville. Personne ne se met en devoir de résister.

Enfin un chef de Strélits, quatre de ses amis & une quarantaine des Kosaques se font massacrer en défendant les citoyens, qui s'abandonnent eux-mêmes. Le Protropope ou curé de Sainte-Sophie se renferme dans sa maison avec quelques gens

animés par ſon courage : ils tirent ſur les
1611. Suédois, en tuent un grand nombre & ſe laiſſent brûler avec la maiſon plutôt que de ſe rendre ; hommes reſpectables, qui ne purent ſervir leur patrie, mais qui s'offrirent du moins pour elle en ſacrifice.

Pendant qu'un prêtre combat & meurt pour l'État ; que le Voévode Boutourlin s'enfuit, après avoir volé les citoyens qu'il devoit défendre : le boïarin Odoevski demande à capituler. L'hiſtoire nomme avec lui le Métropolite ; car aucune affaire importante ne pouvoit alors ſe conſommer ſans l'intervention du chef eccléſiaſtique. Trois jours après la capitulation, ils demandèrent pour ſouverain un fils du Roi de Suède. Ils eſpéroient ſans doute, par cette demande, être traités avec plus de ménagement.

Dans ces cruelles circonſtances, parut encore un nouvel impoſteur. Ce fourbe hardi, que n'effrayoit pas le ſort des miſérables qui l'avoient précédé, étoit un diacre du couvent de Moskou : il ſe nommoit Sidor. Il parut à Ivan-Gorod, & annonça qu'il étoit le même Dmitri, échappé aux embûches de Godounof, à la conſpiration de Chouiski, & à l'attentat d'Ouroufſof. On ne ſait ce qui doit étonner le plus, de ſon audace, ou de la ſimplicité des habitans. Ils lui prêtèrent ſerment, & le menèrent à Pleskof.

On y inclinoit déjà vers la sédition ; il fut reçu avec transport. Les habitans firent au plutôt annoncer cette nouvelle à un Ataman des Kosaques, nommé Popof, qui se trouvoit au camp devant Moskou. 1611.

Ce camp étoit en désordre, le mécontentement y étoit à son comble : la nouveauté devoit y plaire. Les Kosaques, toujours inconstans, toujours amis du trouble, firent aussi tôt serment aux émissaires du scélérat. Plusieurs Russes suivirent leur exemple. Ceux qui ne dissimulèrent point leur horreur pour cette infidélité, furent maltraités, & obligés de se retirer dans la ville à qui leur éloignement de la capitale conservoit encore la paix. Pleschéef, Béguitchef, furent envoyés à Pleskof, avec un grand nombre de Kosaques, pour présenter au nouvel imposteur les hommages de l'armée.

Quand ils parurent devant lui, le vieux Béguitchef s'écria, avec toutes les apparences d'un transport de joie : „ c'est „ notre véritable souverain, que nous „ avons servi à Kalouga „ ! Trahissoit-il sa conscience & la patrie ? dissimuloit-il pour la mieux servir ? Pleschéef, qui avoit vu souvent Dmitri pendant les six mois qu'il règna à Moskou, & qui n'avoit pas moins connu le fourbe qui lui avoit succédé, cacha son étonnement

en voyant un inconnu. Mais il fit part
1611. de sa découverte au Prince Khovanski, Voévode de Pleskof ; ils se concertèrent avec quelques personnes qui s'étoient laissé tromper, mais qui auroient rougi de servir un scélérat : Sidor fut arrêté, envoyé au camp devant Moskou, & pendu à un arbre. On jeta en prison ceux qui s'opiniâtroient à tenir son parti.

Le supplice d'un si vil criminel apportoit peu de soulagement à la Russie ; elle sembloit perdue, lorsqu'un simple bourgeois de Nijni-Novgorod résolut de la sauver. C'étoit un boucher, nommé Kozma Minin, & surnommé Soukhoroukin, ou Séche-main. Il assemble ses concitoyens, il les exhorte à sacrifier leur fortune, à vendre leurs maisons, leurs habits, leurs meubles, à engager, s'il le faut, leurs femmes & leurs enfans, pour payer des troupes, & mettre à leur tête un habile général.

L'enthousiasme vertueux dont il est rempli passe dans toutes les ames. Pojarski se rétablissoit de ses blessures, dans une terre qu'il possédoit à trente petites lieues de Nijni-Novgorod. On lui envoie une députation, on le supplie de sauver l'État, & de commander les troupes qu'on s'engageoit à soudoyer. Pojarski aimoit la patrie, il embrasse avec joie l'occasion de la servir. Il connoissoit Minin. Il l'avoit vu porter les armes

avec honneur. Il exige que cet honnête & généreux citoyen, ſoit chargé de recueillir & de diſtribuer les fonds. A peine le bruit de ſon entrepriſe s'eſt répandu, qu'il reçoit des troupes de Dorogobouge, de Viazma, du territoire de Smolensk; car la ville étoit entre les mains des Polonois. 1611.

Il arrive avec cette petite armée à Nijni-Novgorod, il a le chagrin de n'y trouver que des fonds inſuffiſans. Mais les villes ſe diſputent à l'envi l'honneur de contribuer aux frais d'une ſi noble entrepriſe, & la caiſſe ſe remplit. L'appât d'une ſolde conſidérable attire ſous ſon commandement une foule de citoyens, exercés depuis long-tems au métier des armes; des Strélits, des Koſaques, qui avoient ſervi du tems de Chouiski, viennent ſe ranger auprès d'un général qui avoit la confiance de la nation, & qui, ſur-tout, promettoit de bien payer leurs ſervices. Kazan ne fournit rien. Elle étoit ſous le commandement d'un Nicanor Choulguin, qui eſpéroit, à la faveur des troubles, s'établir dans cette ville une domination indépendante. Il fut arrêté dans la ſuite, & envoyé en Sibérie. 1612.

Ce fut alors que les Polonois & leurs adhérens firent mourir le Patriarche Hermogène, parce qu'il refuſa d'écrire à Pojarski pour le détourner de ſon entrepriſe.

Ce général part pour Iaroſlavle. Il re-
1612. çoit en chemin les hommages & les ſe-
cours des villes. Zaroutski eſt inſtruit de
ſa marche. Il craint de voir renverſer le
parti de Marine, & ſes propres eſpéran-
ces. Il envoie des Koſaques s'emparer
d'Iaroſlavle. Pojarski eſt informé de leur
deſſein ; il expédie contr'eux un corps de
troupes qui les défait, & en prend un
grand nombre. Lui-même arrive bien-
tôt. Il eſt reçu comme le ſauveur de
l'État. Son armée s'étoit accrue ſur la
route. Une nombreuſe nobleſſe vient bri-
guer l'honneur de ſervir ſous ſes ordres.
Les marchands apportent de tous côtés
de riches contributions. Malgré ſon im-
patience, il ne veut pas s'approcher de
Moskou ſans avoir diſſipé les partis de
Koſaques & de rébelles qui infeſtoient
pluſieurs contrées de la Ruſſie. Toutes
ſes entrepriſes ſont heureuſes. Il envoya
des hommes de confiance à Novgorod
pour y prendre une connoiſſance plus
exacte du traité qu'on venoit d'y con-
clure avec la Suède. Il n'étoit pas éloigné
de reconnoître le Prince de Suède, s'il
n'en pouvoit réſulter aucun mal pour l'É-
tat, & ſi ce Prince vouloit embraſſer la
religion du pays. Ses députés lui rapportè-
rent qu'on devoit avoir peu de confiance
dans les meſures priſes à Novgorod. Ain-
ſi, ne comptant plus que ſur lui-même,
il hâta ſes préparatifs.

Alors Zaroutski venoit, dit-on, d'épouſer Marine, toujours prête à ſe jeter dans les bras de quiconque pouvoit ſervir ſon ambition. Souillé de crimes dont il ne pouvoit eſpérer l'impunité qu'à l'abri du trône, où il comptoit placer ſa maîtreſſe ou ſon épouſe; maître de pluſieurs villes qu'il avoit uſurpées; enrichi des dépouilles des nobles, dont il avoit enlevé les terres & les tréſors, aprés leur avoir ôté la vie: il trembloit à chaque nouvelle qu'on lui apportoit des ſuccès de Pojarski. Teint du ſang de tant de citoyens qu'il avoit immolés à ſa vengeance, à ſes ſoupçons, à ſa rapacité, il ne pouvoit être épouvanté par un nouvel aſſaſſinat. 1612. Khilkof.

Il charge quelques Koſaques de ſe rendre au camp de Pojarski & d'épier l'occaſion de lui donner la mort. Le plus déterminé de ces ſcélérats choiſit le moment où le général, environné d'une foule de peuple, faiſoit la revue d'une partie de ſes troupes. Il lève ſur lui le poignard; mais, gêné lui-même par la foule qui le preſſoit, il frappe à la cuiſſe un ſoldat ſur qui le Général étoit appuyé. Arrêté dans l'inſtant & appliqué à la queſtion, il avoue ſon crime & ſes complices. Le peuple & les ſoldats furieux vouloient les lapider ſur la place. Mais Pojarski, ſentant combien la clémence donneroit de poids à ſon parti, ſe contenta de les Let. o miat. Khilkof

faire mettre en prison.

1612. Let. o miat. On apprend, au camp devant Moskou, qu'une armée Polonoise est entrée en Russie sous les ordres de l'hetman Khotkéevitch. Troubetski presse Pojarski de venir au secours de la capitale. Celui-ci hâte sa marche. Zaroutski abandonne précipitamment son camp, & se retire à Kolomna, emmenant à peine la moitié de ses Kosaques. Troubetski vient à la rencontre de son nouveau collègue; mais il ne peut obtenir que leurs camps soient désormais réunis. Ce refus brouille ces deux généraux. Il étoit cependant fondé sur la prudence de Pojarski, qui ne vouloit pas que ses troupes eussent avec les Kosaques aucune communication.

Il envoie observer la marche de l'ennemi, & est bientôt instruit de son approche. On s'apprête à le recevoir; &, dès le lendemain, on l'apperçoit en ordre de bataille. Pojarski, à la prière d son collègue, lui prête cinq cents hommes de sa meilleure cavalerie & engage le combat. Ses cavaliers ne pouvoient enfoncer les Polonois; il les fait combattre à pied. Troubetski reste dans l'inaction. Les troupes que Pojarki lui a prêtées reçoivent mille outrages de la part des Kosaques. Elles frémissent de se voir inutiles; &, malgré les ordres de Troubetski, elles sortent de son camp, & volent au combat. Ce renfort décide

21 Août.

la victoire : l'hetman eſt battu, laiſſe mille hommes ſur la place & un grand nombre de priſonniers. Cette action dura depuis midi juſqu'à ſept heures du ſoir. 1612.

Il y eut cependant le lendemain une eſcarmouche, dont l'avantage ne fut pas du côté des Ruſſes. Les deux armées ſe repoſèrent pendant deux jours. Mais, dès le grand matin du troiſième jour, les deux généraux ennemis firent leurs diſpoſitions pour le combat. Il ne tarda pas à commencer. L'hetman, avec toute la force de ſa cavalerie, prend en flanc celle des Ruſſes, l'enfonce, la repouſſe, la précipite dans la Moskva. A peine Pojarski peut tenir ferme avec ſon infanterie. Il preſſe en vain Troubetski de le ſoutenir, & ne peut obtenir qu'il ſorte de ſes retranchemens. Ses Koſaques refuſent opiniâtrement de combattre. Le tréſorier du monaſtère de la Trinité, qui ſe trouvoit auprès de Pojarski, va les prier de ne point abandonner l'État aux étrangers, & leur promet une riche récompenſe, priſe ſur la caiſſe de ſon couvent. Au mot de récompenſe, ils prennent les armes. L'avarice anime leur courage : ils tombent ſur les Polonois, qui déjà ſe croient victorieux, les preſſent, les pourſuivent, enlèvent leurs retranchemens, & ſe rendent maîtres de leur bagage. Minin donne dans cette 24 Août.

journée des preuves de ſon ancienne va-
1612. leur. Il apperçoit les Polonois rangés en bon ordre au delà de la Moskva : il demande, il obtient le commandement d'un corps de troupes, paſſe la rivière, attaque & renverſe les ennemis, dont la plûpart ſe noient en prenant la fuite. On continua toute la nuit à faire un grand feu d'artillerie & de mouſqueterie, &, dès le lendemain matin, l'hetman, déſeſpérant de réparer ſes mauvais ſuccès, s'éloigna de Moskou.

Il auroit du moins trouvé quelque conſolation dans ſa défaite, s'il avoit pu jeter des proviſions dans la ville. Mais Pojarski la fit entourer d'un foſſé dont les deux extrêmités aboutiſſoient à la Moskva. Ainſi l'expédition de l'hetman coûta des hommes à la Pologne, & ne fit que diminuer le crédit de ſon Roi, & relever les talens de Pojarski.

Il continua de tenir Moskou bloquée, & il étoit ſûr que la famine l'en rendroit maître. Réconcilié avec Troubestki, ils convinrent enfin de réunir leurs efforts pour l'intérêt commun. Leur diſſention avoit ſervi les étrangers, leur réunion aſſura le ſalut de l'État. Les Koſaques prirent d'aſſaut la ville de Kitai & firent un grand carnage des Polonois : les autres parties de la ville ne ſe rendirent point encore : les habitans, exténués par le beſoin, continuoient à ſe défendre :

c'étoient des mourans qui raſſembloient les reſtes de leurs forces pour donner aux autres la mort. 1612.

Enfin il fut convenu qu'on feroit ſortir les femmes; les Boïars prièrent Pojarski de les recevoir & de les garantir de toute inſulte. Le général n'examina point ſi cette condeſcendance, qui diminuoit le nombre des bouches inutiles, n'étoit pas contraire à ſes intérêts, en rendant moins ſenſible à Moskou le défaut de ſubſiſtances; il n'écouta que l'humanité: lui-même alla au devant de ces femmes, défigurées par le tourment d'une longue famine; il reçut avec honneur les épouſes des nobles & des Boïars, & les remit toutes entre les mains des amis ou des parens qu'elles avoient dans ſon armée: de là elles furent conduites dans des villes ou des villages où elles ne couroient aucun danger.

Les Koſaques, à qui on n'avoit pas permis de les tuer & de les dépouiller, furent révoltés de cette diſcipline ſévère, qu'ils traitoient d'injuſtice. Ils regardoient le vol & le meurtre comme un de leurs droits. Ils voulurent pluſieurs fois attaquer l'armée de Pojarski, & l'on ne put leur en impoſer que par la crainte.

Enfin les Polonois & les Ruſſes de leur parti, réduits à la dernière extrêmité, furent obligés de ſe rendre ſous la ſimple

promeſſe qu'on leur laiſſeroit la vie. Sol-
1612. tykof, trop coupable pour eſpérer aucune grace, parvint à ſe ſauver & ſe retira en Pologne. Un régiment Polonois, en ſortant de la ville, ne put éviter de tomber entre les mains des Koſaques, & fut taillé en pièces. Pojarski fut obligé d'employer tous ſes ſoins pour éviter un plus grand carnage : ſes troupes eurent autant de peine à défendre la ville contre les Koſaques que contre des ennemis ; encore ne put-on les empêcher de piller la caiſſe.

Les généraux, à leur entrée à Moskou, oublièrent combien les aſſiégés avoient été coupables, en voyant les maux qu'ils avoient ſoufferts. On n'appercevoit que des ſpectres hideux, foibles, chancelans, minés par dix-huit mois de miſère, couverts de haillons, & portant ſur le viſage la pâleur de la mort. Heureux du moins s'ils s'étoient réſignés à tant de ſouffrances pour une cauſe plus juſte ! Forcés par le beſoin à vaincre une répugnance plus forte chez les Ruſſes que chez bien d'autres peuples, ils avoient d'abord mangé les chats, les chiens, les rats. Privés enfin de cette reſſource dégoûtante, & toujours plus tourmentés par la faim, ils avoient dévoré des cadavres, & les morts avoient été privés de la ſépulture pour ſervir à la nourriture des vivans. On trouva même dans pluſieurs maiſons des ſaloirs remplis de chair

humaine. On avoit vu, dans Jéruſalem affiégée, une femme dévorer ſon propre fils ; on avoit vu les Pariſiens broyer des os de morts, & s'en faire un pain meurtrier, mais jamais l'hiſtoire n'avoit parlé d'un ſi affreux approviſionnement. 1612.

Sigiſmond ne ſavoit pas encore qu'il avoit perdu Moskou : on ſaiſit une lettre par laquelle il exhortoit les aſſiégés à continuer de ſe défendre, promettant de venir bientôt à leurs ſecours ; il leur apprenoit qu'il étoit déjà à Viazma.

Cette nouvelle répandit l'effroi parmi les grands & le peuple. On n'avoit pas encore eu le tems de réparer les fortifications, de renouveller les munitions de guerre, de pourvoir à la ſubſiſtance d'un peuple, menacé de ſe voir encore renfermé dans ſes murailles & réduit aux mêmes extrêmités dont il étoit à peine ſorti. On envoya dans les villes ſolliciter des renforts, ſans ſavoir comment on nourriroit ces nouvelles troupes qui affameroient la ville qu'elles venoient défendre.

La terreur augmenta quand on ſut que déjà Sigiſmond s'étoit avancé juſqu'à Volok-Lamskoi, à vingt-deux lieues de Moskou, & qu'il envoyoit des troupes contre cette capitale ſous le commandement du jeune Jelkovski. Ces juſtes craintes ne produiſirent cependant pas le découragement. On ſentit tous les maux

dont on étoit menacé ; mais pour tenter
1612. de les prévenir. Une armée, ſans doute peu nombreuſe, fut oppoſée à celle de Jelkovski, qui vraiſemblablement n'étoit guères moins foible. Le Polonois fut repouſſé : il fit priſonnier un officier de marque, nommé Filoſſofof, dont un écrivain François a fait un philoſophe. Il étoit ſtolnik ; cette dignité répondoit à peu près à celle de chambellan. Interrogé par Jelkovski, il aſſura que Moskou étoit bien approviſionné & en état de faire une défenſe vigoureuſe : conduit au Roi, il perſiſta dans la même réponſe.

Ce fut encore moins ce rapport qui empêcha Sigiſmond d'aller juſqu'à Moskou, que ſa propre foibleſſe. Il eſt vraiſemblable que malgré le mauvais état de la capitale, il l'auroit attaquée ſans ſuccès, puiſqu'il ne put même ſoumettre la petite ville de Volok-Lamskoi : trois fois il y donna l'aſſaut & fut autant de fois repouſſé. Obligé de faire ſa retraite, il vit périr de froid & de miſère la plus grande partie de ſes troupes.

Les grands raſſemblés à Moskou font annoncer dans toutes les villes que l'État eſt délivré de l'oppreſſion des étrangers. Par tout la joie ſuccède à la crainte. Il reſtoit encore à la Pologne des partiſans : mais leurs lettres ſont interceptées, leur trahiſon eſt connue & ils ceſſent d'être dangereux.

Cependant on ne penſoit pas que les Polonois renonçaſſent paiſiblement à leurs eſpérances. Il fallait rendre à l'État ſa vigueur en lui donnant un chef, & l'on s'occupa de l'élection d'un ſouverain. 1612.

Mais Novgorod, le berceau de la nation, paſſoit ſous une domination étrangère. Nous avons vu Pontus s'emparer de cette ville par ſurpriſe, & les citoyens, complaiſans pour leur vainqueur, lui demander pour ſouverain Charles-Philippe, le ſecond fils de Charles IX. Ce monarque eût été flatté, ſans doute, de procurer à ſi peu de frais un trône au plus jeune de ſes fils. Mais il mourut peu de tems après la concluſion de ce traité. Il eut pour ſucceſſeur ſon fils aîné, Guſtave Adolphe, en qui l'Europe depuis reconnut un héros.

Les habitans de Novgorod preſſèrent ſouvent le nouveau Roi de lui envoyer ſon frère; mais Guſtave eût vu d'un œil jaloux la couronne de Ruſſie ſur la tête de Philippe. Il écrivit que lui-même paſſeroit bientôt à Novgorod. On n'eut pas de peine à s'appercevoir qu'il vouloit faire de cette contrée une province Suédoiſe. Ce deſſein ne pouvoit plaire aux Novgorodiens. Auſſi ne firent-ils aucune démarche pour que le Prince de Suède fût compris parmi les candidats pour l'élection qu'on préparoit. Ils prirent même la réſo- Muller. Sotch. & Perev. 1613.

lution de se joindre au reste de la Russie,
1613. si le nouveau Tsar avoit assez de forces pour chasser les Suédois & rétablir les anciennes limites.

Avant de terminer l'histoire des troubles dont la Russie fut agitée pendant près de trois ans d'anarchie, voyons ce que devint Zaroutski, ce chef des Kosaques, qui doit à ses liaisons avec Marine cette honteuse célébrité qui s'acquiert par le crime. Nous l'avons vu abandonner son camp & la plus grande partie de ses troupes à l'approche de Pojarski. Il prend en passant Marine & son fils à Kolomna & porte le ravage dans la principauté de Rézan. Il veut ensuite se rendre maître de Péreslavle & est entièrement défait par le Voévode Boutourlin. Il fait encore du mal dans sa détresse; il pille, il brûle les villes qu'il trouve sans défense, il en fait mourir les commandans. Opiniâtre dans sa révolte, même après l'élection d'un souverain, il surprend Astrakhan, il en fait périr le Voévode & tient les habitans dans l'oppression. Son union avec les Kosaques de Terki le rend plus redoutable. Trop foible cependant pour résister aux troupes qu'on envoie contre lui, il fuit sur les bords de l'Aïk. Poursuivi jusques dans les déserts, arrêté & conduit à Moskou avec Marine & son fils, il fut empalé. Le fils de Marine fut pendu. Il n'avoit

VAI 153 7567

142 B37